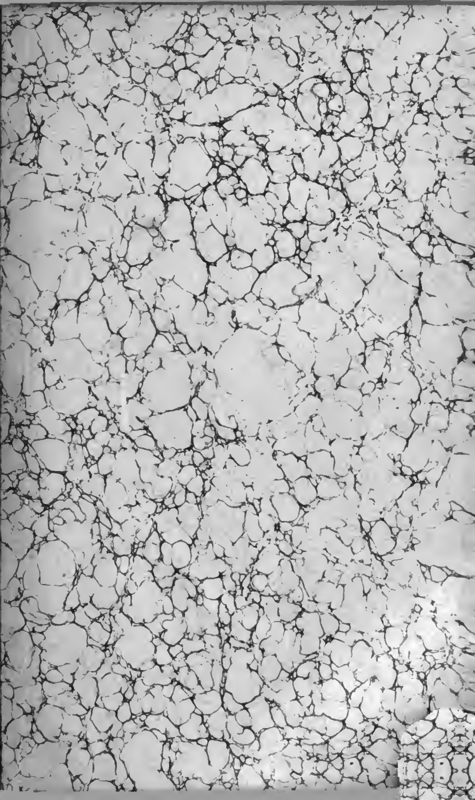






UNE REINE DE PETITE VILLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Roman de deux jeunes mariés. (*Achille Faure éditeur.*) . . . . 1 vol.

Le Médecin des dames : — Le Médecin des dames. — Les Cendres. — Un Caprice de Célimène. — Une Ride. — La Loge de Célimène. — Une Intrigue à l'Opéra. — La Loge de Dorine. — Un Dîner au pavillon Henri IV. — La Pluie. — Le Baiser de Judas. (*Achille Faure éditeur.*) . . . . 1 vol.

Romans microscopiques : — Antoinette. — Un Mariage platonique. — Une Lettre anonyme. — L'Enlèvement des Sabines. — Le Père Hugues. — Le Mariage de Diderot. — Singulier Suicide. — T. F. (*Achille Faure éditeur.*) . . . . 1 vol.

Les Pseudonymes du jour. (*Achille Faure éditeur.*) . 1 vol.

L'Envers d'une campagne, Italie 1859. (*Librairie internationale.*) . . . . 1 vol.

Les Athéniennes, Poésies. (*Alphonse Lemerre éditeur.*) 1 vol.

L'Esprit de Diderot. (*Collection Hetzel et Michel Levy*) 1 vol.

La Bougie rose. Comédie-proverbe en un acte, en prose, précédée d'une *Étude sur le Comité de lecture de la Comédie-Française* . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE

Nouvelles. (Romans microscopiques, 2e série.) . . . 1 vol.

La Grammaire politique.. . . . . 1 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

CHARLES JOLIET

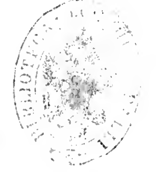
UNE REINE

DE

PETITE VILLE







PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

1867

A

MONSIEUR A. GRENIER

SOUVENIR CONFRATERNEL

CHARLES JOLIET.

UNE REINE DE PETITE VILLE

L'auteur a placé les scènes de ce livre dans son pays natal, pour que chaque chose ait sa couleur et sa physionomie. L'histoire qu'il raconte, les personnages qu'il met en scène sont imaginaires. On n'y trouvera que les bons et fidèles souvenirs d'un compatriote qui aime les Francs-Comtois et la Franche-Comté.

Paris, 1861.

Saint-Hippolyte

La voiture qui fait le service entre Besançon et Saint-Hippolyte, — ceci se passe en 1854, — est une de ces petites diligences jaunes à deux compartiments, le coupé et l'intérieur, comme on n'en voit plus guère aujourd'hui. Elle appartient aux Mercier et passe par la route du haut, c'est-à-dire par les

deux Sancey, tandis que l'autre suit la vallée du Doubs par Pont-de-Roide. Elle peut contenir cinq ou six voyageurs, sans compter le conducteur et son loup blanc, qui dort sur la bâche de cuir, la tête tournée du côté des chevaux. Le bureau des messageries se trouve dans la grande rue de Besançon, au fond d'une cour mal pavée, encombrée de voitures, de camions et de bagages, au milieu desquels circulent des employés, des conducteurs, des voyageurs, des commissionnaires et des petits mendiants déguenillés.

Il est cinq heures du matin; la voiture est déjà chargée. Un vigoureux garçon amène deux petits chevaux gris qui vont se placer tout seuls de chaque côté du timon, attendant qu'on vienne boucler les courroies et passer à leur cou le collier à grelots de cuivre. Ces braves bêtes, dures à la peine, savent ce qu'on attend d'elles, et comme le disait souvent l'énorme conducteur, d'aplomb sur ses jambes comme sur des piliers de chêne, la casquette galonnée sur l'oreille, les mains dans ses poches et une pipe à tuyau court éternellement soudée à la bouche :

— Mes grises iraient bien au relais sans moi, et depuis cinq ans que je les mène, je n'ai jamais touché mon fouet ni mes guides, même en passant sous la Porte-Taillée.

On faisait l'appel des voyageurs :

— *Monsieur Maurice Martinot!*

A l'appel de ce nom, le conducteur ôta sa casquette d'une main, sa pipe de l'autre, et dit avec un air de visible stupéfaction :

— Ma foi ! vous êtes le fils de M. Martinot, je ne vous aurais pas reconnu.

Le jeune homme ainsi interpellé, le voyant s'approcher, fit deux pas à sa rencontre et lui donna une poignée de main.

— Bonjour, Villaume.

— Bonjour, monsieur Maurice. Vous voici revenu à Saint-Hippolyte?

— Oui, mon ami. Je monte avec vous sur l'impériale.

— Ah! vous avez raison. C'est gai. Relevez le collet de votre manteau; la bise va nous pincer les oreilles tant que le soleil n'aura pas pompé les brouillards du Doubs.

— Je connais le pays.

— Le pays? je le connais comme la grande rue de Saint-Hippolyte, et je suis sûr que les arbres et les buissons me connaissent aussi bien que les aubergistes. Hue! les grises!

La diligence chargée sortit de la cour au grand trot, tourna presque à angle droit en oscillant deux

ou trois fois à droite et à gauche, et le conducteur sonna une fanfare dans sa trompette de cuivre bosselée.

Le soleil levant commençait à rougir le sommet des montagnes et, bien qu'on fût à la fin d'avril, une bise âpre et sèche soufflait en balayant la poussière fine de la route. On apercevait encore çà et là quelques taches de neige sale et gelée, oubliée au fond d'une ornière. Bientôt le soleil se dégagea lentement de son voile onduleux de brouillards, qui flottèrent quelque temps au flanc des montagnes comme une gaze légère, et la conversation s'engagea entre le conducteur et son compagnon.

— A quelle heure dînerons-nous à Sancey, Villaume? interrogea Maurice en allumant un cigare.

— Vers les deux heures. Vous vous souvenez bien de la mère Migey?

— Oui, très-bien,

— C'est toujours elle qui tient le *Cheval blanc*. Elle connait les Martinot. Votre père s'y arrêtait deux fois l'an, et elle sera bien aise de vous voir. Brave femme, ajouta le conducteur en guise de conclusion, mais c'est dommage qu'elle engraisse tant... Voici la côte du Plain; si vous voulez vous réchauffer, vous pouvez descendre.

Les chevaux s'arrêtèrent. Le jeune homme sauta lestement à terre, frappant le sol de ses pieds engourdis, et les deux grises se mirent en mesure de gravir paisiblement en zigzag la côte du Plain, selon la coutume immémoriale de tous les chevaux de diligence. Quand ils furent arrivés au sommet de la montée, Maurice était au courant de toute la chronique de Saint-Hippolyte, décès, baptêmes, mariages, ventes et procès, sans compter les petites histoires, qui ne manquaient pas.

Les chevaux soufflaient et fumaient. Bientôt ils descendirent au grand trot le versant opposé de la côte, et Villaume allongea son fouet devant lui en désignant les maisons blanches qu'on apercevait au bas avec leurs toits couverts de tuiles rouges étincelant au soleil de midi :

— Voilà Sancey.

La diligence passa devant la fontaine surmontée de sa croix de fer dorée et s'arrêta à l'auberge du *Cheval blanc*.

— Madame Migey, dit Villaume en entrant dans la cuisine, voici le fils de M. Martinot.

— Doux *Jesus Maria*, quel beau garçon! et comment vous portez-vous? exclama madame Migey dans le plus pur idiome franc-comtois. C'est le

portrait tout vivant de sa grand'mère, la bonne dame Martinot. Mais qu'est-ce que je pourrais bien vous donner à dîner, mon cher monsieur Maurice? Qu'est-ce que je pourrais bien vous donner? Voici bien du temps que vous n'êtes venu à Saint-Hippolyte. Dites-moi seulement comment vous allez?

— Bien, mère Migey, et vous?

— Seigneur Dieu, toujours la même chose; mais vous êtes bien enroué, vous avez un gros rhume et je vais vous faire du vin chaud. Voilà tantôt dix ans que vous n'étiez venu chez nous, n'est-ce pas? et je suis aise de vous voir. Qu'est-ce que je vais vous donner, cher monsieur Maurice? qu'est-ce que vous voulez? Dites-le, mon Dieu, dites-le tout de suite, la maison est à vous. Voulez-vous une truite saumonnée? Voulez-vous un rôti de veau, un poulet, une omelette au lard avec une tranche de jambon fumé et un saucisson aux choux?

Tout en prononçant ces mots et reprenant haleine de temps en temps, madame Migey jetait une poignée de sarments au feu, arrosait avec son immense cuiller de bois une demi-douzaine de volailles qui tournaient à la broche en compagnie de deux gigots et d'un quartier de veau, allant, venant, causant, s'agitant, donnant des ordres, remuant toutes

les casseroles, distribuant à droite et à gauche des pincées de sel, tout en répétant :

— *Jesus Maria!* le fils de ce brave et digne M. Martinot, qu'est-ce que je pourrais bien lui donner?

Jamais, depuis le passage de l'archevêque à l'époque de sa tournée dans le département pour la confirmation, jamais la mère Migey ne s'était donné autant de mouvement. On aurait dit une énorme boule roulant au milieu de la cuisine sans pouvoir se fixer nulle part. Heureusement, la respiration finit par lui manquer, et Maurice put lui dire sans être interrompu :

— Madame Migey, Villaume dînera avec moi. Servez-nous ce que vous aurez.

— Oui, monsieur Maurice, oui, tout ce que nous aurons, et on ira chez les voisins si on n'a pas assez; mais pour le vin, monsieur Maurice, c'est bien entendu que vous boirez le même que votre excellent et digne père, — Notre-Dame et les saints du paradis reçoivent son âme! — c'est de l'Arbois de 34 et de 46, et tous les évêques n'en ont pas dans leur cave; mais moi j'en ai, c'est pour vous, et je veux vous embrasser avant de le verser à la santé de tous les Martinot, qui sont bien les plus braves à la ronde dans la Comté.

— Quelle brave femme, murmura Villaume en prenant un charbon ardent dans le creux de sa main pour le poser ensuite sur sa pipe, quelle brave femme que la mère Migey! elle nourrirait tous les Martinot pour rien jusqu'à la fin de ses jours; mais c'est dommage qu'elle engraisse tant.

Cependant les préparatifs du dîner s'achevaient, et la servante dressait la table dans la grande salle des voyageurs, tapissée du haut en bas d'immenses peintures sur papier représentant des vues suisses où le vert, le rouge, le bleu et le jaune n'avaient pas été ménagés, non plus que les paysannes, les ponts de bois, les chèvres, les torrents et les chalets. Çà et là, sur les peintures mêmes, étaient semées des images coloriées, encadrées de bois noir, représentant l'histoire de Guillaume Tell, les batailles de Napoléon Ier, et notamment une Vierge aux Sept Douleurs, un souvenir de première communion, et un jeune couple de villageois tenant d'énormes roses à la main.

— Eh bien, monsieur Martinot, dit Villaume quand ils furent installés devant les plats dont la table était encombrée, puisque nous voilà ensemble chez la mère Migey, mangeons chaud et buvons frais à la santé des braves gens.

Les deux verres s'entre-choquèrent et se vidèrent trois fois.

— Les Parisiens boivent sec, dit Villaume en déposant à côté de sa chaise une de ces bouteilles carrées en verre blanc dans lesquelles on sert les vins pelure d'oignon du Jura. Voilà la première vide. A d'autres.

La porte s'ouvrit :

— *Alleluia! nos choux sont gras!* chanta madame Migey, faisant son entrée les bras chargés de plats.

— *Benedicite, Domine; fermez la porte, nous sommes assez*, psalmodia Villaume en saisissant la deuxième bouteille.

Le repas fut très-gai. Malgré sa présence forcée à la cuisine, madame Migey trouva le moyen de venir s'asseoir au moins dix fois auprès d'eux, en regardant Maurice, dont elle admirait les mains blanches.

Tout à coup la fourchette de Villaume resta suspendue en l'air :

— Eh! *Cabri-guilleri-carabi!* s'écria-t-il, je ne vous l'ai pas dit?

— Quoi? dit Maurice en riant.

— Mademoiselle Edmée...

— Eh bien?

— Vous la connaissez?

— Non, je ne la connais pas.

— Vous n'en avez jamais entendu parler?

— Jamais.

Villaume regarda son compagnon comme pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Comment, vous ne connaissez pas mademoiselle Edmée? Tenez, monsieur Maurice, vous avez vu de bien belles filles à Paris, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami.

— Eh bien, vous n'avez rien vu.

En ce moment, madame Migey entra de nouveau :

— Les chevaux sont à la voiture, dit-elle.

— Et nous, nous sommes à table, madame Migey; que chacun reste où il est bien.

— Mademoiselle Edmée, continua Villaume en s'animant par degrés, est la beauté du pays, la perle de la Franche-Comté; c'est le sous-préfet qui l'a dit. Elle a été élevée à la maison de Saint-Denis, et voici bientôt dix-huit mois qu'elle habite avec sa mère la maison neuve de votre grand'maman, vous savez?

— Oui.

— Vous allez en tomber amoureux.

— C'est possible, mon ami.

— Mais vous ne l'aurez pas.

— Non?

— Non, dit Villaume avec l'accent ferme d'un homme convaincu, non!

— Et qui l'aura?

— Personne. Tous les garçons de Saint-Hippolyte lui font la cour : le fils du maire, qui veut l'épouser contre le gré de ses parents, le receveur d'enregistrement, le juge de paix, le nouveau médecin, le percepteur, les jeunes et les vieux, enfin tous.

— Elle est riche?

— Non, je crois même qu'elle n'aura pas grand'-chose; mais la mère a une bonne pension... Si vous la voyiez monter à cheval, comme elle est jolie avec son petit chapeau à plumes!...

— Sa mère?

— Non, mademoiselle Edmée.

— Continuez.

— Eh bien, j'ai fini; voilà l'histoire, et personne ne peut se vanter de lui avoir mis du rouge sur les joues en la regardant.

— Est-ce que vous lui faites la cour aussi, vous?

— Moi? répondit Villaume en haussant ses larges épaules, ma foi non; mais je l'ai soulevée plus d'une fois par la taille pour la descendre de la voiture,

quand je la conduisais à Besançon... Si vous voulez, ajouta-t-il en se levant, nous allons partir pour arriver à Saint-Hippolyte vers les quatre heures.

Madame Migey était sur la porte de son auberge. Elle ne voulut pas laisser partir Maurice sans avoir rempli le coffre de la voiture de provisions de bouche, en répétant qu'on ne sait pas les choses dont on peut avoir besoin en voyage. Elle l'embrassa encore une fois sur les deux joues, en lui recommandant bien de parler d'elle à la grand'maman Martinot.

Enfin la diligence repartit. Le dîner avait mis Villaume en belle humeur, et de temps en temps, il caressait amicalement ses grises du bout de son fouet en murmurant :

— Nous gagnerons une heure.

A partir de Sancey, la route devient accidentée. Avant d'arriver à Belherbe, elle descend presque à pic, s'appuyant d'un côté au flanc granitique de la montagne et longeant de l'autre un précipice sans autre garde-fou qu'un remblai de terrain.

Le conducteur retint ses chevaux.

— Pourquoi vous arrêtez-vous? interrogea Maurice.

Villaume le regarda.

— Je croyais que vous vouliez descendre comme les autres voyageurs.

Maurice se retourna et les vit sur la route.

— Vous passez ici tous les jours? dit-il.

— Mon Dieu ! oui... Tenez, vous êtes encore un bon, vous, ajouta-t-il. Holà ! hue, les grises !

Le passage était dangereux. Villaume jetait de temps en temps un coup d'œil sur son compagnon qui fumait.

— Il y a deux ans, dit-il en allongeant le manche de son fouet du côté du ravin, j'ai roulé ici avec mes grises. La voiture s'est arrêtée dans ces gros buissons que vous voyez là. Nous n'avons rien eu. Ma femme en a fait trois neuvaines à Notre-Dame-du-Mont.

Tels sont les effets de l'habitude du danger. Villaume admirait chez les autres, comme un acte de courage, une chose qu'il faisait tous les jours sans y penser.

La diligence s'arrêta au bas de la côte. Les voyageurs remontèrent, et les chevaux enfilèrent au galop la route qui suit le cours du Dessoubre. Une heure après, la voiture traversait le pont du Vieux-Moulin et descendait à la porte de Célestin Mercier.

Huit jours après son arrivée à Saint-Hippolyte, Maurice Martinot expédiait la lettre suivante à l'a-

dresse de M. Stéphane Giraud, peintre, à Paris, rue de La Rochefoucauld :

« Saint-Hippolyte, 20 avril 1854.

« Mon cher Stéphane,

« Je suis arrivé ici le 12, et je t'adresse la lettre de vingt-quatre pages que je t'ai promise en partant.

« Saint-Hippolyte, dit le *Dictionnaire d'histoire* « *et de géographie* de M. Bouillet, est un bourg du « département du Doubs, au confluent du Doubs « et du Dessoubre, à 30 kilomètres sud de Montbé- « liard; 794 habitants. Fabriques d'outils. Toiles de « coton. Tanneries. Jadis abbaye d'Ursulines et « chapitre de chanoines. Quatre-vingts hommes « tinrent vaillamment dans ce lieu contre les Suédois « du duc de Saxe-Weimar, en 1639. »

« Je ne contesterai pas, ni toi non plus, je le suppose, l'utilité générale du Dictionnaire de M. Bouillet, je consens même à reconnaître qu'il est indispensable aux érudits et aux travailleurs, qu'il doit être dans toutes les bibliothèques et dans tous les ménages, et il est vraiment regrettable qu'on ne puisse en avoir toujours un exemplaire dans sa

poche. L'article que j'en viens d'extraire a toute la valeur d'un morceau nécrologique. Les honnêtes gens qui consulteront cet ouvrage ne doivent pas tenir à en savoir davantage, et il leur importe peu de savoir que Saint-Hippolyte a eu un tribunal de première instance, et que j'y suis venu au monde le 8 août 1827. Mais toi, qui n'aimes pas les guides ni les dictionnaires, parce qu'ils sont trop lourds à porter, tu ne seras pas fâché d'apprendre quelques détails inédits sur ma ville natale.

« Saint-Hippolyte est une petite ville qui a aujourd'hui un millier d'habitants. Tu es peintre : imagine un immense entonnoir formé par des montagnes en amphithéâtre, boisées de sapins, de noyers et de chênes, dont les masses sombres et vigoureuses se détachent sur le fond plus clair des hêtres, des frênes et des coudriers.

« Au fond de cet entonnoir sont groupées une centaine de maisons de toutes les couleurs, les unes en pierre de taille, les autres crépies à la chaux, jaunes, blanches, grises, vertes ou roses, couvertes de tuiles rouges. A travers les vallées des montagnes, dont les sommets étagés fuient dans la perspective à perte de vue, descendent les eaux courantes du Doubs et du Dessoubre, qui forment ceinture autour de la ville en se confondant.

« On y arrive par quatre routes principales : deux qui conduisent à Besançon par Pont-de-Roide et les Sancey, la route de Soulce et la route de Montandon, taillée dans le granit au flanc de la montagne, comme celle du mont Cenis.

« Cependant il faut venir à Saint-Hippolyte pour bien en saisir la physionomie. La ville est gaie, malgré la sévérité du paysage. Il y a un immense et vieux couvent où logent tous les pauvres gens de la commune, une école de garçons et une école de filles, une salle d'asile, une vieille église, deux excellentes auberges et un bureau de tabac des manufactures impériales. J'allais oublier une petite île couverte d'arbustes et de saules, au confluent des rivières, où les canards vont déposer leurs œufs. Il n'y a pas encore de chemin de fer, ce qui permet d'y manger du gibier, des truites et des écrevisses ; mais l'âge d'or n'est pas loin de faire place à l'âge d'argent.

« Voilà Saint-Hippolyte.

« Le voyageur lui garde un souvenir, ses habitants l'aiment, et c'est là que je veux mourir.

« Si jamais tu viens en Franche-Comté, tu y retrouveras des traditions, des mœurs et des coutumes qu'on croit disparues sous le niveau des civilisations. Ici, sans chercher bien loin, il y a des restes d'hon-

neur antique, de religion de famille et de vie patriarcale. On y parle encore aujourd'hui un certain français qui sent la vieille langue, simple, énergique et pittoresque, la belle langue, celle qui se perd pour être remplacée par les adjectifs et le brillant vernis du langage moderne. Et puis, vois-tu, je ne sais ce qui me remue jusqu'au fond des entrailles, en écoutant l'accent grave et chanteur du parler franc-comtois. Il me réjouit l'âme. Le peuple d'ici se reconnaît facilement, et presque tous les Francs-Comtois conservent un fonds indestructible de sauvagerie montagnarde et de franche paysannerie.

« La Franche-Comté est une de ces provinces bénies et favorisées où les grandes intelligences semblent se développer comme dans un milieu naturel, et aucune ne peut lutter sous ce rapport avec elle. Voici les noms qui viennent sous ma plume : Cuvier, Victor Hugo, Charles Nodier, Charles de Bernard, Fourier, Considérant, Proudhon, Rouget de Lisle, le comte de Saint-Germain, Mallet, Bichat, et des généraux à la douzaine. Ces organisations d'élite qu'elle a produites en si grand nombre sont des exceptions, si tu veux, et ce n'est pas par des statistiques de grands hommes qu'on peut établir la supériorité d'une province sur les autres, mais la Franche-Comté est celle où la moyenne de l'instruc-

tion donne le chiffre le plus élevé; c'est le pays des hommes utiles et intelligents, le pays des diplomates, des savants, des soldats, des artisans et des agriculteurs.

« Ne m'accuse pas d'esprit de clocher. Malgré ma sympathie un peu intolérante pour le caractère franc-comtois, je conviendrai que les auteurs qui ont écrit sur les mœurs de cette province en ont parlé avec justesse, parce qu'elles sont tranchées et originales. Stendhal a été sévère dans plusieurs de ses jugements, mais s'il a vu un peu noir, il a vu vrai. Un grand fonds de compatriotisme et de solidarité; un sentiment inné de la hiérarchie; de la bonhomie, de la finesse et de l'entregent; une indomptable énergie et une honnêteté proverbiale, tels sont les signes distinctifs des hommes de ce pays. La domination espagnole a laissé des traces profondes dans l'esprit du peuple, et malgré sa dévotion un peu superstitieuse, ses idées sont saines. Les habitants de la montagne sont conservateurs; ceux de la plaine sont plus libéraux. Charles Nodier et Proudhon me paraissent assez bien symboliser l'idée générale que je me suis formée de l'esprit franc-comtois.

« Maintenant, mon cher Stéphane, j'aborde le récit de mes impressions et de mes aventures.

« En descendant de la diligence, je me suis ar-

rêté un moment devant la porte de l'auberge où stationnaient en groupes une vingtaine d'habitants que j'aurais pu nommer presque tous. On me considérait avec curiosité, mais personne ne me reconnut.

Un bambin de cinq à six ans, aux cheveux noirs bouclés sur le front, fixa sur moi ses yeux limpides et m'entoura les jambes en criant : « Bonjour, Martinot ! »

« Je le soulevai en embrassant ses joues roses :

« — Ah ça ! lui dis-je, tu n'étais pas au monde quand j'ai quitté Saint-Hippolyte ; comment sais-tu mon nom ?

« — Je te connais, parce que tu as la figure de la grand'maman Martinot.

« Ce n'est pas la première fois que je remarque chez les enfants ce merveilleux instinct d'observation.

« J'ai monté la rue qui conduit à la maison de ma grand'mère, restée seule à Saint-Hippolyte après la dispersion de sa famille. Voilà cette vieille demeure que je n'ai pas revue depuis dix ans, sa haute façade à toit triangulaire, ses fenêtres d'inégales grandeurs, depuis la lucarne béante du grenier avec sa poulie, jusqu'à la vitre terne qui donne un peu de lumière dans l'étable vide. La grande crevasse qui

courait du haut en bas s'était ouverte comme une blessure mal fermée, malgré le ciment dont on l'avait remplie. Le vieux banc de pierre est toujours sur ses assises, avec une cassure au milieu.

. . . .

« Le cœur me bat. Je franchis les cinq marches usées de la ruelle étroite qui sépare le logis de la maison neuve. J'appuie la main sur le loquet de la porte de la cuisine, et, en la poussant, la sonnette vibre joyeusement. Il me semble que les aitres de la maison me reconnaissent et sentent mon arrivée. La cuisine est un peu obscure, mais mon pied familier ne heurtera pas ses dalles de pierres inégales. Les chandeliers de fer reluisent au-dessus du manteau de la vaste cheminée, toujours garnie de saucisses de montagne, de jambons et d'énormes quartiers de lard suspendus aux crochets de fer noircis par la suie et la fumée. Le vieux bahut de chêne est toujours à sa place, surmonté du dressoir chargé de vaisselle aux arabesques coloriées, avec une rose rouge ou un coq vert, ainsi que les deux seilles cerclées de cuivre où flotte sur l'eau le grand pochon de fer battu. Il me semble qu'une voix connue va m'appeler par mon nom. J'ouvre, sans frapper, la porte basse de la grande chambre qui sert à la fois

de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

« Tout est bien à la même place, le poêle de fonte, les deux larges lits de noyer avec leur couverture et leur plumon d'indienne jaune à fleurs, leurs rideaux rouges et leurs oreillers blancs. Voici les hautes chaises de chêne noir et poli par le temps, la table massive et la filette de la grand'mère, armée de sa quenouille et de ses bobines, qui dort dans un coin. Est-ce le même chardonneret qui siffle au plafond dans sa cage d'osier, sans se préoccuper autrement du tic-tac sec et régulier du vieux coucou à cadran peint de la Forêt-Noire, enfermé dans sa gaîne comme une momie égyptienne?... Voilà bien toujours les deux grandes armoires pleines de linge, où la maman Martinot cache son brou de noix, son miel en rayons, ses quittances de fermages, son argent et ses confitures de framboises. Les feux obliques du soleil couchant entrent à flots par les deux larges fenêtres aux vitres claires, et jettent des reflets rougeâtres sur tous ces vieux meubles dont chacun garde un de mes souvenirs d'enfant.

« J'ai presque envie de pleurer, parce qu'au fond, près des croisées, je vois ma grand'mère assise dans son vaste fauteuil de cuir à dossier renversé, ses lourdes besicles d'acier sur le nez, et tricotant son éternel bas de laine.

« Au bruit que j'avais fait en entrant, elle releva la tête et me regarda fixement.

« — Comment, Maurice, c'est vous?... c'est vous?

« — Oui, grand'mère, c'est moi.

« — Eh bien! venez m'embrasser, mon fils.

« Elle me fit asseoir.

« — Je remercie Dieu, ajouta-t-elle en ôtant ses besicles dont les verres s'étaient troublés, je remercie Dieu de tout mon cœur de la joie qu'il me donne aujourd'hui en vous revoyant...

« Elle essuya ses yeux et poursuivit :

« — Combien de temps resterez-vous?

« — Plusieurs mois... Jusqu'à l'hiver.

« — Vous êtes bien changé, Maurice. Vos études vous ont fatigué. Si vous n'aviez pas quitté Saint-Hippolyte, vous auriez moins de science dans la tête, mais vous auriez une santé robuste. Enfin, vous voici, soyez le bienvenu. Vous habiterez le rez-de-chaussée de la maison neuve et vous respirerez l'air de la vallée du Dessoubre.

« — Qui fait vivre cent ans, grand'mère.

« — Et plus, Maurice, quand on a une vie sage et exempte de remords.

« Quelque chose remua à mes pieds. C'était le chien de grand'maman, lui qui jadis traînait mes

petites charrettes, lui, le fringant Aza à la robe de renard, aujourd'hui méconnaissable, vieilli et pouvant à peine se traîner. Je le flattai de la main, en disant son nom, et je sentis tout son corps frémir sous ma caresse.

« — Vous n'êtes pas oublieux, me dit ma grand'-mère, c'est notre pauvre Aza; vous l'avez assez tourmenté quand vous étiez enfant pour qu'il vous reconnaisse... Nous ne nous mettrons à table qu'à sept heures, et vous avez le temps de faire une visite ou deux.

« — Je ne verrai personne aujourd'hui, grand'-maman.

« — Agissez selon votre volonté.

« — Je vais aller me promener un peu avant le souper. Cela me fera du bien.

« — Allez, Maurice, et ne vous mettez pas en retard, comme c'était votre habitude autrefois.

« Si mon intention est de ne voir personne, ne suppose pas que je sois devenu misanthrope. Je ne prétends pas vivre au désert, loin de là; mais les hommes sont partout les mêmes, je n'ai pas laissé ici de grandes amitiés, et ce ne sont pas des hommes que je suis venu chercher, ce sont mes souvenirs et l'air du sol natal. Mon ami Villaume, le conducteur

de la diligence, a mon nom sur sa feuille de route, et comme je ne lui ai pas demandé le secret, le bruit de mon arrivée s'est déjà répandu dans la ville.

« J'ai traversé la grande rue de Saint-Hippolyte, pour donner un sourire aux maisons qui semblent me regarder par toutes leurs fenêtres. Voilà la place où je jouais aux billes, la fontaine, l'église avec son clocher carré, le cadran solaire, le vieux couvent où j'allais en classe, l'île du Gravier, et les barques amarrées sous les saules pleureurs, derrière la maison du notaire. Que de souvenirs!... Tout cela me semble plus petit, plus village qu'autrefois où Saint-Hippolyte me faisait l'effet d'une ville. Les maisons sont moins hautes, les boutiques plus ternes, les rues plus courtes, la rivière plus étroite. Les montagnes elles-mêmes paraissent rapetissées... J'ai vu tant de grandes choses : Paris, la mer, les Alpes!... Pauvre petit Saint-Hippolyte, comme je t'aime ! comme tu es assez grand pour moi!. . . . .

. . . .

« Le premier jour de mon installation dans la maison neuve, je me suis réveillé, ou plutôt j'ai été réveillé à cinq heures du matin par le concert matinal des coqs se renvoyant leurs notes aiguës, comme des sentinelles préposées à l'interruption du sommeil des paresseux.

« En ouvrant les yeux, j'ai été tout surpris de me trouver à cent lieues de ma petite chambre de la rue de l'Odéon, et de ne plus entendre le sourd roulement des voitures et les mille cris de la rue qui saluaient mon réveil. J'ai eu beau fourrer ma tête sous la couverture, le soleil se mêlait de la partie et les oiseaux chantaient par volées dans les arbres du jardin. De guerre las, je me suis habillé et j'ai ouvert ma fenêtre, pour respirer à pleins poumons l'air chargé de senteurs résineuses qui souffle dans la vallée du Dessoubre, selon l'expresse recommandation de ma grand'mère.

« Je sens que je n'aurai pas grand effort à faire pour vivre ici sans m'ennuyer, et il me semble déjà que je n'ai jamais quitté Saint-Hippolyte. Dans deux jours j'aurai l'accent. Le fait pourra te sembler bizarre, mais il suffit que je cause une demi-heure avec un compatriote pour que ma voix se mette à son diapason chanteur.

« Tout est préparé pour te recevoir. Je compte sur la promesse que tu m'as faite de venir passer une quinzaine de jours ici. Sans exagérer, on pourrait loger une famille anglaise dans mon rez-de-chaussée. Il y a d'abord une cuisine assez vaste, une salle à manger, deux chambres à coucher et deux autres

pièces, en tout cinq chambres bien meublées et très-gaies qui sont à ta disposition.

« L'histoire de tes voisins ne sera pas longue :

« Au rez-de-chaussée, ton ami soussigné.

« Au premier, madame de Vauchamps et sa fille.

« Au deuxième étage, une vieille dame, fort spirituelle, madame de Revigny, condamnée à passer sa vie dans son lit. Elle adore les visites et reçoit toute la ville, pour dire du mal de ceux qui sortent à ceux qui arrivent. Je mentionne aussi son domestique, Chaumin, type de vieux soldat, son factotum, personnage muet.

« Je reprends mon récit :

« Une fois levé, après avoir fait un tour dans le jardin, j'ai commencé à défaire mes malles et à ranger mes affaires. Ces préparatifs d'installation terminés, j'avais gagné une heure. J'allumai un cigare et je mis le nez à la fenêtre. C'était bien toujours le même jardin, avec ses deux grands poiriers entre lesquels on attachait la balançoire, ses groseilliers, ses framboisiers, ses cassis, ses pruniers poudrés de fleurs blanches et roses, ses plants de haricots et de pois bordés d'oseille, ses choux, son vieux mur qui s'écroule, sa porte à claire-voie vermoulue qui voulait déjà tomber quand je suis parti

et qui est encore debout. Eh bien, mon cher Stéphane, je ne donnerais pas ses poires de fer et ses poires d'orange, ses prunes de reine-claude et ses mirabelles, ses groseilles, ses cassis et ses framboises, ses pois mange-tout et ses haricots, pour la récolte du potager de Versailles qui fournit les tables royales.

« J'avais cru jusqu'ici que les romanciers s'étaient exclusivement réservé le droit de mettre en scène une héroïne vêtue d'une longue robe blanche, les cheveux flottant sur les épaules, et glissant dans la longue avenue du château. Je me persuade maintenant que cela peut arriver, car je viens d'en voir une.

« L'apparition qui tourna le mur, à l'angle duquel est bien précisément planté le prunier de mirabelles, n'avait pas une robe blanche. Elle portait une robe de matin en forme de long peignoir de laine gros-bleu, serrée à la taille par une cordelière de soie qui pendait de côté comme un chapelet de religieuse. A cet aspect, je quittai précipitamment la fenêtre pour chercher mon pince-nez qui n'était pas suspendu à mon cou. Ce détail est puéril, mais il intéressera les gens myopes. L'apparition me tournait le dos. Sa démarche, lente et gracieuse, trahissait une jeune

femme, et je supposai, d'après ce que j'en avais entendu dire par Villaume et ma grand'mère, que j'avais sous les yeux mademoiselle Edmée.

« Mademoiselle Edmée tient à la main une badine d'ébène terminée par un sifflet d'argent. Elle s'arrête pour faire plier les petites branches du prunier de reine-claude... Je suis certain qu'elle m'a vu, et elle se laisse regarder; cependant elle n'a pas rougi et continue sa promenade avec un air parfait de nonchalante indifférence. Elle tourne l'angle du mur, ce qui me donne le temps d'essuyer les verres de mon lorgnon... La voici qui revient... Stéphane, mon ami, si tu la voyais, tu la trouverais bien jolie, mais tu ne la vois pas, et tu te moques de moi... Décidément, mon ami, elle m'a vu et bien vu, car elle regarde partout, excepté de mon côté.

« Pendant que je me livrais à cette douce et muette contemplation, je ne voyais pas grand'maman venir à moi, droite et sévère, de son pas lent et régulier, appuyée sur un jonc à pomme d'ivoire. Le son de sa voix me fit tressaillir comme un homme réveillé en sursaut. Elle me baisa au front comme elle avait coutume de le faire quand j'étais enfant.

« — Eh bien! Maurice, mon cher fils, avez-vous bien dormi?

« — Oui, grand'mère, et vous?

« — Bien. Vous regardiez mademoiselle Edmée?

« — Mon Dieu, oui.

« — Elle vous plaît?

« Je regardai ma grand'mère.

« — Bonjour, madame de Vauchamps, dit-elle en levant la tête.

« — Bonjour, madame Martinot, répondit une voix qui partait d'une fenêtre du premier étage. Je descends vous rejoindre.

« — Cette dame, Maurice, est la mère de mademoiselle Edmée, et je vais vous présenter à elles, si vous le voulez bien.

« — Très-volontiers, grand'maman.

« Pourquoi ai-je lu des romans? Pourquoi ai-je eu comme une envie de rire en pensant au premier regard des deux âmes qui vont s'aimer pendant quatre volumes in-octavo sans boire ni manger? Et pourtant je n'ai pas ri, mais j'ai souri un peu quand on m'a présenté à mademoiselle Edmée. Cette fois, elle m'a regardé et elle m'a paru très-sérieuse.

« Ma grand'mère, qui n'a jamais lu de romans de sa vie, a dit alors une chose fort juste à la mère de mademoiselle Edmée (un joli nom de roman, n'est-ce pas?) :

2.

« — Laissons causer les enfants, madame, et allons voir les lapins.

« Dire que notre première entrevue fut poétique serait manquer à mon rôle de narrateur fidèle. La conversation roula sur des banalités. Mademoiselle de Vauchamps connaît un peu les choses de Paris, sinon pour l'avoir habité, du moins par ouï-dire et par échappées, en sa qualité d'élève de Saint-Denis. D'après ce que j'avais entendu dire d'elle, je m'attendais à causer avec une célébrité de petite ville. D'après mes observations, je n'hésite pas à taxer d'inexactitude l'opinion trop absolue émise par mon ami Villaume. Elle est logique, cependant, en ce pays où l'élégance est considérée à l'égal d'un vice capital. Le mot ***Ménagère ou Courtisane*** de Proudhon a ici son application et déciderait la question au bénéfice des provinciaux, si Proudhon n'était pas Franc-Comtois et apôtre fougueux d'une théorie qui établit en principe l'infériorité de la femme. Il a peut-être raison, et je manque une belle occasion de parler sur le luxe et les lois somptuaires.

« Dimanche.

« Ce matin, à neuf heures, on a sonné le premier coup de la messe. J'ai fait comme tout le monde, et

je me suis *habillé*. Je n'ai jamais pu rester un dimanche à Paris sans me sentir au cœur une invincible tristesse. Ici le dimanche est un jour de fête. Il fait un clair et joyeux soleil de printemps. La grande fontaine, qui est devant la maison du maire, jette gaiement ses flocons d'écume qui s'élèvent en panache et retombent en cascade de neige dans son bassin circulaire.

« Le deuxième coup est sonné. Les petits garçons et les petites filles, rangés deux à deux, sortent à la file par la grande porte du couvent et traversent la place pour se rendre à l'église. Les montagnards, reconnaissables à leurs habits de droguet, descendent par groupes des hameaux et des fermes. Les paysannes passent avec leurs bonnets ruchés et leurs robes d'indienne, tenant à la main leur livre d'heures, bourré d'images.

« Voici mademoiselle Edmée. Les femmes chuchotent sur son passage, et « *ces messieurs*, » qui se promènent sur la place, la saluent avec leurs plus gracieux sourires. C'est à peine si elle daigne s'apercevoir des hommages muets de ces adorateurs qui prennent, en la voyant, des attitudes humbles ou conquérantes.

« En entrant dans l'église, il m'a fallu traverser

la nef dans sa longueur. Tous les yeux me suivaient. J'ai été me placer dans un des compartiments de chêne noir, à siége mobile, qui garnissent le chœur et qu'on appelle « *les formes.* » Au milieu est le lutrin, avec son aigle d'or aux ailes déployées supportant le missel. C'est la place que j'occupais autrefois. Je reconnais quelques-uns de mes anciens camarades d'école qui sont maintenant de robustes garçons aux épaules carrées.

« Narcisse, le fils du maire, est devant moi. On commence l'***Asperges me***, et le prêtre fait le tour de l'église en jetant de l'eau bénite à droite et à gauche. Les sons de l'orgue, la vapeur de l'encens, l'odeur des cierges réveillent mes souvenirs, et me reportent au temps où je servais la messe de notre vieux curé qui me tirait les oreilles. Une de mes histoires me revient à l'esprit, et, comme rien ne me presse, je m'en vais te la conter :

« C'était à l'époque de ma première communion. La veille du grand jour, lors de la récapitulation générale de mes forfaits, je dus lui déclarer qu'il m'était arrivé souvent de me battre avec des camarades jusque sur les marches de l'autel pour servir ***à droite***. Tu sauras que l'enfant de chœur qui sert ***à droite*** jouit du privilége de verser l'eau sur les doigts du prêtre, de transporter le gros missel d'un bout

de l'autel à l'autre, et d'agiter la sonnette. Il me fallut déclarer aussi que, nombre de fois, j'avais économisé le vin du saint sacrifice pour vider la burette entre les deux portes de la sacristie. — Je le savais bien, me dit-il avec son sourire paterne, continuez, mon enfant. — J'ai beaucoup maraudé, mon père. — Mais votre grand'maman a des fermes qui pourraient approvisionner tout Saint-Hippolyte? — Oui, mon père. — Vous aimez mieux les fruits verts que les mûrs, n'est-ce pas? — Oui, monsieur le curé, répondis-je l'eau à la bouche en pensant aux pommes vertes. — Et les fruits volés sont meilleurs que ceux de grand'maman Martinot? Je n'aurais pas bien pu expliquer pourquoi les fruits volés étaient meilleurs, mais je répondis *oui*, pour ne pas mentir. Le vieux curé me dit alors : — Eh bien, mon petit ami, avant de recevoir l'absolution, il faut aller demander rémission à tous ceux à qui vous avez volé des fruits. Comme je baissais la tête sans répondre, il répéta sa phrase. — Mais, dis-je avec confusion, c'est demain le jour de la première communion. — Raison de plus, mon enfant. — C'est que je n'aurai pas le temps, monsieur le curé; il faudra que j'entre dans toutes les maisons.

. . . .

« C'est mademoiselle Edmée qui quête en compa-

gnie d'une autre demoiselle maigre, raide et sèche, qui fait ressortir sa grâce. Elle porte une robe de taffetas violet pâle à reflets roses, ouverte en carré sur la poitrine et bordée de dentelle. Sous le tissu transparent d'une chemisette de batiste, on aperçoit les tons ambrés de ses bras et de ses épaules. Sa taille est souple et busquée, sa démarche lente et pleine d'assurance. Elle quête à droite, c'est-à-dire de mon côté.

« J'entends le bruit métallique des pièces de monnaie qu'elle fait sauter dans son aumônière de velours. Narcisse tient à la main une pièce de dix sous neuve, galanterie toute provinciale. La pièce est tombée. C'est mon tour. Elle s'arrête devant moi, et sa bouche dessine un sourire pendant qu'elle me fait sa révérence. Elle sourit ainsi à tout le monde.

« Le pain bénit est distribué et la messe s'achève. Après l'*Ite missa est*, l'orgue exécute un petit air de sortie qu'on prendrait volontiers pour un flonflon de vaudeville; on dirait que l'organiste est content de s'en aller.

« Quand j'arrivai à la maison, l'*Angelus* de midi tintait. La table était servie. Ma grand'mère se leva gravement, récita l'*Angelus*, puis le *Benedicite*, et

dessina un signe de croix avec le pochon en découvrant la soupière.

« J'ai oublié de te dire, mon cher Stéphane, qu'il est d'usage chez nous de faire tous les jours ses quatre repas bien réglés. En se levant, on déjeune, soit avec du chocolat, soit avec du café à la crème. (Tu remarqueras que le mot *crème* doit être pris ici dans son acception pure, et non dans le sens baptisé qu'on lui donne à Paris.) A midi, on dîne; à quatre heures, on goûte; à sept heures, on se met à table pour souper.

« Le repas achevé, grand'maman me demanda si je voulais aller dire le bonjour à madame de Vauchamps et à sa fille.

« Je reçus bon accueil. Je complimentai mademoiselle Edmée sur sa grâce toute parisienne, et je lui demandai des nouvelles de sa quête. Sa mère m'apprit alors que mademoiselle Léocadie Serpinet (*c'était la quêteuse maigre*), n'avait eu dans sa bourse que trois francs soixante centimes, tandis que la collecte de sa fille avait atteint le chiffre énorme de onze francs soixante-quinze centimes, humiliation que mademoiselle Léocadie, ajouta-t-elle, ne lui pardonnerait jamais.

« Mademoiselle Edmée souriait.

« Soit esprit de contradiction, soit pour voir l'effet

que produirait une critique, je m'avisai de glisser un mot à l'occasion de la quête.

« — Je ne m'oppose pas, dis-je, à ce qu'on fasse quêter les plus jolies demoiselles. Les pauvres doivent y trouver meilleur compte, et je ne pense pas que le bon Dieu puisse s'en formaliser. On ne se gêne pas à Paris pour faire chanter les acteurs de l'Opéra ou des Italiens dans les églises, et pour faire payer vingt ou quarante sous par chaise, comme s'il s'agissait d'une représentation extraordinaire. Mais il serait convenable, à mon avis, que le produit des deux bourses fût mêlé avant d'être compté. De cette façon, on éviterait des comparaisons cruelles pour les filles laides, et l'intérêt de Dieu et des pauvres ne serait pas compromis par de mesquines questions d'amour-propre et des cancans de petite ville.

« — Maurice, mon cher fils, dit grand'maman qui m'avait écouté avec la plus grande attention, vous avez du sens, et vous jugez sainement les choses. Je n'oublierai pas ce que vous venez de dire, et j'en parlerai à M. le curé. Maintenant, mes enfants, donnez-vous le bras, et allons nous promener du côté de Soulce.

« Saint-Hippolyte a quelques habitudes des cantons suisses, et il n'est pas défendu aux jeunes garçons d'aller se promener seuls avec les jeunes filles. Mal-

gré cette coutume (qui n'est plus guère d'usage), il paraît certain que les accidents ne sont pas plus fréquents ici qu'ailleurs.

« Nous voilà en route. Les deux mamans causent ensemble et nous suivent à bonne distance. Nous marchons côte à côte, comme deux amoureux. Peu à peu, elle s'est familiarisée avec moi, elle m'a raconté ses histoires d'enfant et de jeune fille à Saint-Denis, et elle m'a confessé que sa royauté de petite ville était pour elle un véritable supplice. Des victoires remportées sur des provinciales ne sont pas très-flatteuses, et son esprit a peu d'occasions de s'exercer. Il lui reste bien les livres et la musique; mais tout cela me paraît plus propre à faire rêver les jeunes filles qu'à les désennuyer.

« Un observateur froid pourrait affirmer, d'après les règles, qu'elle a le nez trop petit, la bouche trop grande et le menton trop court; mais son front bombé est encadré d'une chevelure cuivrée, relevée en larges ondes et tordue en arrière à la manière grecque; ses yeux sont d'un bleu-vert, sa bouche est ironique, et la lèvre inférieure rejoint la ligne des joues par la courbe charmante d'un double menton. La peau, mate et épaisse, couverte d'un duvet fin et serré, teintée de blanc et de rose, a des transpa-

rences chaudes et lumineuses à certains jeux de la lumière. Par l'animation et la mobilité de sa physionomie, la grâce de sa personne et l'originalité de ses observations, elle donne du relief aux moindres choses. On l'écouterait volontiers parler, pour le seul plaisir d'entendre le timbre clair, frais, joyeux de sa voix qui caresse l'oreille et la rend attentive. Elle a le trait rapide et la riposte franche.

« Gracieuse comme une marquise de Louis XV, rêveuse comme une vierge blonde de nos légendes, cavalière comme une héroïne de Sand, il est difficile de bien analyser l'espèce de séduction qu'elle exerce et qui semble faire partie de l'air qui l'environne. Quant à son caractère, ce que j'ai pu en juger jusqu'ici ne se rapporte pas à ce que j'ai entendu dire. « *La femme est mystérieuse*, » dit l'Apocalypse. « *Celui qui connaît une petite fille peut expliquer le mystère de la sainte Trinité*, » dit ma grand'mère. « *La meilleure n'en vaut pas cinq sous l'aune*, » dit le père Jaron qui s'est remarié trois fois.

« Vers deux heures, il a fallu rebrousser chemin pour aller à vêpres, et nous ne nous sommes retrouvés que le soir après souper, sous le quinconce de marronniers qui est au fond du jardin.

Depuis huit jours, je passe presque tout mon temps avec elle, et nous sommes les meilleurs amis du monde. Nous avons déjà formé de nombreux projets. J'ai une autorisation pleine et entière de sa mère pour l'accompagner partout. Demain, nous irons à la messe à la Chapelle, et la semaine prochaine nous monterons à cheval pour faire des excursions dans les environs.

« Quelle bizarrerie dans la destinée : si j'avais rencontré cette jeune fille à Paris, peut-être ne m'aurait-elle fait qu'une impression fugitive! Ici, c'est mademoiselle Edmée, la belle, la reine, la seule, et voilà que je me prends à regarder l'œillet blanc qu'elle m'a donné ce soir, et que j'ai mis dans un verre d'eau sur ma cheminée.

« Comme je n'avais pas grande envie de dormir, j'en ai profité pour achever *mon feuilleton* que je t'expédierai demain.

« J'espère que ta réponse m'annoncera ta prochaine arrivée.

« *Vale et me ama.*

« MAURICE MARTINOT. »

« *P.-S.* Ci-joint une note pour des commissions. »

Edmée

Lorsque Maurice s'éveilla le lendemain, le soleil filtrait à travers les lames des persiennes. Il s'habilla à la hâte, fixa soigneusement à sa boutonnière l'œillet qu'Edmée lui avait donné la veille, et la rejoignit au jardin où elle se promenait en l'attendant. La journée promettait d'être belle.

Edmée s'avança à sa rencontre. En voyant la fleur si fraîche épanouie, elle ne put s'empêcher de rougir un peu. Maurice lui offrit son bras et ils descendirent ensemble dans la grande rue. Malgré l'heure matinale, la ville était déjà réveillée. Les boutiques s'ouvraient; les voisins échangeaient le bonjour d'une fenêtre à l'autre, et l'écureuil, placé à la porte de Jébet, le plus malin des cordonniers de la Comté, se livrait déjà à son éternelle évolution dans sa cage cylindrique en fil de fer. Sur la place,

des femmes étaient installées autour du lavoir de la fontaine.

Ils traversèrent le pont et suivirent quelque temps la route qui longe la rivière, sur laquelle flottait la vapeur confuse des brouillards du matin. Le chemin bifurque avant d'arriver au Neuf-Moulin ; ils prirent la branche droite qui monte en pente douce et passe au pied de la colline dominée par la chapelle de Notre-Dame-du-Mont. Tout en causant, Maurice paraissait suivre avec attention une silhouette noire marchant lentement devant eux à une portée de fusil.

— Est-ce le curé de Saint-Hippolyte que je vois là-bas? dit-il en étendant sa canne dans la direction de la silhouette.

— Non, c'est l'*abbé Daphnis.*

— Singulier nom pour un abbé.

— Pourquoi? dit Edmée avec curiosité.

— C'est un nom païen, répondit en souriant Maurice qui songeait aux *Pastorales de Longus.* C'est le jeune vicaire que j'ai remarqué hier à la messe... Il a l'air distingué.

En ce moment, ils étaient arrivés au pied de la colline. A gauche de la route était le cimetière.

— Voulez-vous entrer avec moi? dit Maurice.

Edmée quitta son bras et le suivit.

L'herbe poussait si drue et si haute que les ondulations du terrain formées par les tombes étaient presque insensibles. Maurice s'engagea à droite sans hésiter et s'arrêta, à l'angle du mur, devant une double pierre blanche unie, entourée d'une grille de fer noire, aux coins de laquelle étaient quatre rosiers blancs chargés de fleurs. Chaque pierre était encadrée d'une bordure de myosotis.

On lisait gravé sur les deux pierres :

JEANNE MARTINOT,	MAURICE MARTINOT,
10 mars 1832.	12 avril 1833.

Edmée s'était agenouillée à côté de Maurice qui se releva bientôt. En sortant du cimetière, il tendit à la jeune fille un bouquet de roses blanches et de myosotis qu'il avait attaché avec une tige d'herbe, et ils gravirent doucement le chemin en spirale qui serpente au flanc de la colline.

— Vous avez perdu vos parents de bien bonne heure, dit Edmée encore émue par un mouvement de sympathie.

— Oui, mademoiselle. J'avais cinq ans quand ma mère mourut. Elle avait vingt-deux ans. Je vois en-

core sa chambre où je jouais sur le tapis. Elle me regardait avec son pâle sourire quand je lui demandais pourquoi M. le curé venait si souvent à la maison. Mon père se tenait ordinairement à côté de son lit, triste et tranquille comme elle. Un jour, il m'attira vers lui, me prit dans ses bras et me tendit à ma mère. Elle me baisa le front, la bouche et les yeux, en me disant : « Adieu, mon petit Maurice; sois sage et aime bien ton papa. » Elle mourut dans la soirée. Mon père passa la nuit dans sa chambre et voulut la veiller seul. Il ne versa pas une larme. Le lendemain, il avait les cheveux blancs. Une année après, il mourut de chagrin, à trente-quatre ans.

L'abbé Daphnis s'était arrêté un instant au sommet de la colline pour reprendre haleine et jeter un coup d'œil sur le splendide paysage qui l'environnait. Quand les deux jeunes gens mirent le pied sur la plate-forme, il les salua et disparut dans le sentier bordé d'aubépine qui conduit à la sacristie.

La petite cloche tintait encore quand ils entrèrent dans la Chapelle où quelques femmes priaient agenouillées. Ils s'assirent près du chœur. Mademoiselle Léocadie Serpinet, la quêteuse maigre, arriva

avec sa mère quelques minutes après eux. Edmée tournait de temps en temps la page de son livre d'heures qu'elle faisait semblant de lire, et mademoiselle Léocadie glissait continuellement les yeux de son côté. Maurice absorbé suivait machinalement les mouvements du prêtre et de l'enfant de chœur. Il ne tarda pas à remarquer que l'abbé Daphnis avait des distractions, et quand il se retourna, les bras élevés, avant de lire le dernier Évangile, Maurice fut frappé de la tristesse de son regard et de l'air découragé avec lequel il s'éloigna, la main sur le calice, pour rentrer à la sacristie. Au bruit que fit Maurice en déplaçant sa chaise, Edmée releva vivement la tête et sortit sur ses pas en jetant au passage un regard dédaigneux à mademoiselle Léocadie. La messe avait duré une demi-heure.

Ils trouvèrent en rentrant madame de Vauchamps qui les attendait. Le déjeuner était prêt. Edmée en fit les honneurs avec toute l'aisance d'une maîtresse de maison, et montra qu'elle n'avait pas oublié les leçons que reçoivent les élèves de Saint-Denis. Le repas achevé, on passa au salon pour prendre le café.

Edmée s'assit au piano.

— Voici ma grand'mère, dit Maurice qui fumait accoudé à la fenêtre.

— Bonjour, madame de Vauchamps; bonjour, Edmée, dit madame Martinot en entrant. Tenez, Maurice, voici une lettre qui vient d'arriver pour vous, avec un paquet que j'ai fait mettre dans votre chambre.

Maurice regarda Edmée qui lui fit un petit signe amical. Il décacheta sa lettre et la lut.

Au moment où Maurice achevait sa lecture et annonçait à sa grand'mère la prochaine arrivée de Stéphane, la porte s'ouvrit, et madame de Vauchamps entra portant un plateau chargé du service de café. Après l'avoir déposé sur la table, elle s'approcha timidement de sa fille, comme si elle craignait de la déranger, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Mais certainement, répondit Edmée avec une moue d'impatience légère.

Madame de Vauchamps se pencha une seconde fois.

— Ma mère, dit rapidement Edmée d'un air visible d'irritation et de mauvaise humeur, vous savez bien qu'on ne doit pas parler bas en présence d'étrangers.

— Tu as raison, répondit doucement madame de Vauchamps.

— Pourquoi Zoé ne sert-elle pas?

— Elle est occupée, mon enfant. Nous n'avons

pas l'habitude de recevoir quelqu'un, et elle ne peut pas tout faire.

— Qu'elle se dérange.

— Il ne manque que les liqueurs. Je vais aller chercher le kirsch moi-même; ce sera plus tôt fait.

Edmée haussa légèrement les épaules.

— Encore une fois, ma mère, si vous faites le service de Zoé, priez-la de venir au salon, et prenez sa place à la cuisine.

— Je tâcherai de ne plus m'oublier à l'avenir, Edmée. Allons, embrasse-moi, Zoé ira.

— Vous voyez bien qu'on nous observe, dit Edmée froidement et les yeux baissés; n'avez-vous pas le temps de m'embrasser quand il n'y a personne?

Madame de Vauchamps regarda sa fille avec tristesse et s'éloigna les yeux humides.

Madame Martinot n'avait rien perdu de la scène à voix basse qui venait de se passer à côté d'elle, et elle avait peine à se contenir. Maurice s'était retiré dans un angle du salon, où il paraissait examiner avec la plus scrupuleuse attention une collection de scarabées et de papillons.

Madame de Vauchamps ne tarda pas à rentrer, suivie de Zoé portant une bouteille de kirsch, qu'elle posa sur le piano après l'avoir débouchée.

— Zoé, dit Edmée, placez cette bouteille sur la table.

Zoé obéit et sortit en tirant violemment la porte sur elle.

Madame Martinot prit alors la parole :

— Edmée, dit-elle, on finira par gâter votre bon naturel, si tout le monde continue à se mettre à genoux devant vos fantaisies. Au lieu de chercher à faire la dame, vous feriez mieux d'être modeste et réservée, comme il sied à une jeune fille. Je vous l'ai déjà dit, et si vous n'y prenez garde, les compliments, les sornettes et les billevesées qu'on vous débite finiront par vous rendre une sotte et méchante petite fille.

A cette brusque sortie que personne n'attendait, madame de Vauchamps regarda sa fille, dont les joues étaient devenues pâles.

— Mon Dieu, ma bonne madame Martinot, dit-elle d'une voix suppliante pour conjurer un orage, vous êtes bien sévère pour mon Edmée...

Madame Martinot marchait par la chambre avec agitation. Elle s'arrêta pour prendre une prise et continua sa promenade en long et en large, frappant le plancher de son bâton, comme si elle délibérait avec elle-même.

— Je sais ce que je dis, madame de Vauchamps,

continua-t-elle en rompant le silence, et je ne manque pas d'indulgence pour Edmée. Je répète qu'il ne sied pas à une fille bien élevée de conseiller sa mère et de lui parler comme elle l'a fait tout à l'heure; quand on en arrive là, c'est qu'on n'est pas loin d'en rougir.

Madame de Vauchamps fit un geste d'effroi.

— Oh! madame Martinot, madame Martinot, mon Edmée n'a jamais rougi de sa mère.

— Eh bien, regardez-la.

Il se fit un silence.

Maurice, dont la présence rendait la leçon sanglante, regarda Edmée assise près du piano, en pleine lumière. Son visage avait conservé sa pâleur, à l'exception des joues d'un rouge de pourpre qui semblaient brûlantes. Au bout d'un instant, la rougeur disparut, et sa physionomie si gracieuse prit une expression de calme froideur.

— Vous savez bien, ma mère, dit-elle en lui jetant un regard glacial et parlant avec une lenteur dédaigneuse, que je ne suis pour madame Martinot qu'une petite fille, et que je vous ai déjà plusieurs fois priée de ne pas me défendre.

Madame Martinot laissa tomber sur elle son œil fixe et clair.

— Edmée, ma fille, ma chère enfant, ne te fâche

pas, je t'en supplie, dit madame de Vauchamps dont les mains tremblaient à leur extrémité; je ne te défendais pas...

— Madame de Vauchamps, interrompit madame Martinot, vous êtes sa mère, et je n'ai pas à juger la manière dont vous élevez votre enfant. Mais si ma fille m'avait jamais parlé ainsi, elle aurait été chassée de ma présence comme une servante mal apprise...

— Grand'mère...

— Maurice, taisez-vous quand je parle... Je l'aurais chassée comme une servante mal apprise, et elle serait venue demander son pardon à deux genoux, ou elle n'aurait jamais paru le front haut devant moi.

Edmée se leva. Il y avait dans son air et dans son attitude la sourde menace de l'orgueil révolté.

— Dieu maudit les enfants rebelles jusqu'à la troisième génération, dit madame Martinot en se dirigeant vers la porte.

Il se fit un silence.

Madame de Vauchamps pleurait.

Maurice prit son chapeau.

— Je suis très-fâchée de ce qui arrive, lui dit Edmée; vous voyez que je n'en suis pas responsable. Madame Martinot a pris l'habitude de me trai-

ter comme une petite fille, mais jamais elle ne m'a parlé avec une telle violence. Par respect pour son âge, je tâche de penser à autre chose, et je n'écoute pas ses malédictions.

Malgré l'exagération des paroles de sa grand'-mère, Maurice ne put lui donner tort. Il salua madame de Vauchamps, puis Edmée, et sortit.

Dès que Maurice fut parti, Edmée quitta le salon sans regarder sa mère et s'enferma dans sa chambre.

Madame de Vauchamps, se voyant seule, alla trouver la vieille Zoé, sa confidente, qui essuyait sa vaisselle avec des mouvements frénétiques. A la vue de sa maîtresse en larmes, elle leva les bras au ciel, et ce geste de compassion lui fit casser une assiette qu'elle tenait à la main.

— C'est la deuxième d'aujourd'hui, madame; — *assiette qui casse, malheur qui passe,* — tant pis si la maison va de travers. J'aime bien Edmée, mais je commence à dire comme madame Martinot.

— Tu te trompes, Zoé, tout est arrivé par ma faute, vois-tu, et la pauvre enfant n'a seulement pas songé à me faire un reproche. Je suis sûre qu'elle a du chagrin...

— Il ne vous manque plus que de lui demander pardon, maintenant.

— Je vais voir si elle n'a besoin de rien, dit madame de Vauchamps sortant de la cuisine.

Zoé leva les yeux au plafond et poussa un soupir.

Madame de Vauchamps, orpheline et sans fortune, avait épousé à vingt-trois ans un colonel de l'Empire, criblé de blessures. Elle avait obéi à un oncle qui l'avait adoptée, et de même qu'elle lui avait témoigné sa reconnaissance en exécutant aveuglément sa volonté, de même elle fut une femme soumise et dévouée. Tout honorables que fussent les glorieuses blessures de son mari, il n'en est pas moins vrai que son rôle fut plutôt celui d'une garde-malade que d'une épouse. Sa santé délicate, la froideur de son tempérament, l'inertie de son caractère, sa complète ignorance du monde, dont elle avait une sorte d'horreur instinctive, firent qu'elle ne souffrit jamais et que l'idée d'une faute ne se présenta pas même à son esprit. Son obscure existence s'écoulait au coin du foyer, douce et sans peine, mais aussi sans plaisir. Elle eut une fille : sa vie changea. Toutes les forces vives qui sommeillaient au fond de son âme simple et tranquille s'éveillèrent à la fois.

Edmée était encore au berceau lorsque M. de Vauchamps mourut, laissant à sa femme pour toute fortune une pension de douze cents francs, une rente

de cinq cents et le titre de comtesse. Elle versa un juste tribut de larmes à la mémoire de son mari, et l'amour maternel absorba toute sa vie. Elle eut cependant le courage de se séparer de sa fille pour la faire entrer à la maison royale de Saint-Denis; mais après son admission, elle vint se fixer à Paris avec sa servante Zoé.

A Saint-Denis, la règle est sévère et l'uniforme d'une simplicité monacale. Forcée de porter une robe de laine noire, un chapeau en forme de calèche et des souliers qu'on croirait faits pour l'ascension du mont Blanc, la première passion de la petite Edmée fut la coquetterie, et sa plus grande préoccupation de s'habiller en toilette de ville les jours de sortie.

Malgré l'exiguïté de ses ressources, madame de Vauchamps trouva moyen de si bien faire, à force de privations et d'économies, qu'elle put satisfaire en partie aux fantaisies de sa fille. Aux jours des congés, après avoir embrassé au parloir Edmée, qui lui paraissait triste et malade sous l'uniforme sombre, son bonheur était de la voir reparaître vive et pimpante dans sa toilette de ville et prendre sa volée vers Paris, comme un papillon sorti de son informe chrysalide déployant librement ses ailes d'or au soleil.

L'éducation en commun, malgré ses avantages, a de nombreux inconvénients; elle nuit surtout au développement des sentiments de famille. On ne pouvait dire, par exemple, que la petite Edmée n'aimait pas sa mère. Elle avait dix ans à son entrée à Saint-Denis; comme ses compagnes, elle s'était vite habituée à vivre séparée d'elle, et il ne pouvait guère en arriver autrement.

Elle entendait souvent parler d'amour filial, de la tendresse et du respect qu'on doit à ses parents; mais toutes ces phrases n'éveillaient en elle aucune pensée affectueuse, car on ne peut donner ce nom au sentiment vague, banal et, pour ainsi dire, de pure convention qu'elle éprouvait. L'idée de sa mère était étroitement liée dans son esprit avec l'idée de sortie, de liberté, de toilette et de petits plats sucrés, ce qui fait qu'elle pensait souvent à sa mère.

Un jour, Edmée lui demanda pourquoi elle venait toujours la chercher avec la même robe, et pourquoi elle portait à la maison de vieilles pantoufles déchirées et des vêtements raccommodés partout. — « C'est pour que tu sois belle, » répondit sa mère en l'embrassant. — « Mais cela ne m'empêcherait pas d'être belle, si tu étais bien habillée aussi. » Madame de Vauchamps n'osa pas dire à sa fille qu'elle n'était pas riche. L'enfant, d'ailleurs, n'eût

guère compris la distinction de fortune, vivant à la pension sur le même pied que ses amies qui passaient pour riches, et sortant aussi bien habillée qu'elles. Si on lui avait dit à quel prix sa mère pouvait lui acheter ses chapeaux, elle eût certainement été bien étonnée, mais elle n'aurait pu comprendre la valeur du sacrifice. Quant à l'idolâtrie dont elle était l'objet, elle lui paraissait la chose la plus naturelle du monde.

Cependant Edmée grandissait; peu à peu, la vérité des choses commença pour elle à se faire jour. Elle alla passer la journée chez une de ses amies dont le père avait un grand train de maison. Une autre fois, elle alla à la campagne. On la conduisit au théâtre. Les amies de la pension causaient entre elles de leurs futurs projets, de leur entrée dans le monde, de mariage, et bientôt elle se rendit compte des inégalités sociales.

Quand ses études furent achevées, madame de Vauchamps se décida alors à la mettre au courant de sa position. Edmée soupira en pensant qu'il fallait quitter Paris pour aller s'enterrer au fond d'une petite ville de province. Son premier pas dans la vie réelle lui apprit qu'elle devait se plier à la dure loi de la nécessité.

Saint-Hippolyte a cet avantage incontestable qu'on peut y mener la vie la plus douce avec la plus modeste fortune. La beauté du pays, la pureté de son air, les plaisirs de la chasse et de la pêche, une certaine bonhomie dans les rapports de voisinage font que beaucoup de vieux officiers le choisissent pour ***leur dernier campement***, et viennent y manger paisiblement leur retraite. Madame de Vauchamps y avait passé une bonne partie de son existence du vivant de son mari, et elle y revint avec d'autant plus de plaisir qu'elle espérait qu'Edmée s'y plairait. Elle avait conservé tout son mobilier, qui pouvait passer pour somptueux en province, à l'exception de la pendule, des candélabres et d'un gros lustre, style impérial comme le reste, qu'elle avait échangés contre un piano. Elle avait la jouissance d'une partie du jardin potager, et, avec ses dix-sept cents francs de rentes, elle pouvait y vivre dans une large aisance.

Avec de pareilles conditions de bien-être, Edmée ne ressentit donc pas les rudes atteintes de la vie matérielle. Elle devait à son goût et à son éducation une simplicité dans sa mise qu'elle poussait jusqu'à la recherche. Des robes fraîches l'été, un costume d'amazone et deux robes de taffetas suffisaient aux exigences de sa toilette, et elle eût toujours ignoré les sacrifices de sa mère si Zoé, dans un accès

d'humeur, ne l'eût instruite de la vie qu'elles avaient menée à Paris. Les distractions, d'ailleurs, ne lui manquaient pas : invitations à dîner, petites soirées intimes, promenades à cheval ou en bateau, tout semblait devoir lui faire oublier le but de ses ambitions mondaines et ses rêves de jeune fille. Sa beauté, sa grâce, ses manières firent bientôt d'elle la reine de Saint-Hippolyte. L'exil lui parut plus supportable qu'elle ne l'avait cru d'abord, et elle trouva que Saint-Hippolyte avec ses montagnes, malgré la longueur de ses hivers, était un séjour assez supportable. L'arrivée de Maurice changea subitement ses idées et le cours de ses habitudes.

Le premier soin d'Edmée, après sa sortie de pension, avait été de mettre la maison sur un pied régulier. Madame de Vauchamps avait laissé prendre à sa servante un empire absolu. Zoé, à son service depuis de nombreuses années, jouissait de cette familiarité que prennent tous les vieux domestiques, dont on a toujours beaucoup exagéré le dévouement. La plupart de ces vieux serviteurs tant vantés, qui naissaient et mouraient au service de leurs maîtres, ont toujours eu de bonnes raisons d'intérêt pour en agir ainsi, et Zoé était de ce nombre. Elle s'opposa d'abord à toutes les réformes d'Edmée et voulut s'appuyer sur l'autorité de sa mère; mais

madame de Vauchamps, aussi incapable de prendre une détermination que de résister à une pression étrangère, laissait aller les choses comme elles pouvaient, se contentant de chercher à mettre la paix entre les deux partis. Son caractère pouvait se définir en un seul mot : elle était privée du sens de la *volonté*. Cependant la balance penchait toujours en faveur de sa fille. Pour elle, Edmée ne pouvait avoir tort, et elle engageait Zoé à lui obéir. La vieille servante, voyant qu'elle n'obtiendrait rien par une lutte ouverte, n'opposa plus que la force d'inertie. Elle continuait à faire une opposition sourde qui se trahissait de loin en loin par des actes de rébellion, mais le cas était rare et elle finit par capituler.

Après la scène qui venait d'avoir lieu, Zoé fut mandée dans la chambre de sa jeune maîtresse.

Elle arriva en grommelant.

— Zoé, lui dit Edmée avec tranquillité, je vous engage à vous conduire autrement, si vous tenez à rester ici.

— Comment, mademoiselle, à mon âge, depuis le temps, moi qui...

— C'est bien. Vous savez que j'ai eu de la patience. Ma mère est habituée à vos services; vous êtes bien ici et mieux qu'ailleurs, restez-y. Vous avez cherché longtemps à me brouiller avec elle pour agir

à votre guise, je ne l'ai pas oublié. Tâchez de faire attention à vous, ou quittez la maison. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Ces mots prononcés, Edmée s'assit devant sa table, ouvrit un tiroir dont elle portait la clef sur elle et en tira un cahier relié à couverture bleue, où elle écrivait, à la pension, ses mémoires de jeune fille.

La première partie des *Souvenirs* d'Edmée était peu intéressante; elle ne renfermait guère que les petits événements du pensionnat, les mariages de ses compagnes, des histoires de toilettes, les jours de sortie et autres faits insignifiants.

En lisant ces mémoires de petite fille, on aurait pu cependant y trouver les germes précoces de son caractère, qu'une mère comme la sienne ne devait ni régler, ni assouplir. Heureusement, cette organisation singulière avait été bien douée. Ses défauts étaient ceux d'un esprit droit et libre d'allures, d'une âme peu expansive, mais fière et passionnée.

Depuis son arrivée à Saint-Hippolyte, elle avait cessé d'écrire ses pensées, sans doute à cause de la monotonie de la vie de province. Son cœur était calme et sa tête inoccupée; mais que faut-il pour troubler le cœur d'une jeune fille et mettre en jeu son imagination? Avant d'avoir vu Maurice, on peut

dire qu'elle le connaissait. Aussi, sa venue devait éveiller en elle un sentiment naturel de curiosité qui la poussa à reprendre la suite de ses mémoires de pensionnaire. Le journal d'Edmée n'étant qu'une face des événements racontés, il serait inutile de le reproduire en entier. Il suffira d'en détacher les passages nécessaires à l'explication et au développement des scènes et des caractères.

JOURNAL D'EDMÉE.

« Vendredi.

« Le petit-fils de madame Martinot, dont on m'a tant parlé, est arrivé ce soir. Il habite le rez-de-chaussée de la maison neuve, et sa chambre est au-dessous de la mienne. Il s'est promené un instant au jardin en fumant un cigare; mais comme il faisait presque nuit, je n'ai pu distinguer ses traits. Il m'a paru d'une taille élancée.

« Samedi.

« M. Maurice est venu nous voir aujourd'hui avec sa grand'mère. J'ai causé longtemps avec lui. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années. Il est

blond et pâle; sa figure est rasée, et son regard intimide comme celui d'un médecin. Il a le pied petit et une main de femme. Il aurait sans doute plu à Pepita qui me disait : « *Je n'aimerai qu'un* « *blond, et fût-il laid, je le préférerais encore à* « *un joli brun.* » Il est tout de noir habillé, comme le page de M. de Marlborough, et il a toujours l'air de s'ennuyer.

« Dimanche.

« En m'éveillant, ce matin, je me suis mise à la fenêtre et je l'ai vu se promenant au jardin. Il est tout naturel que je m'occupe de ce jeune homme, dans ce pays perdu au milieu des montagnes, où l'on n'entend parler de Paris que par des commis voyageurs. Depuis longtemps je n'avais mis autant de soin à ma toilette; je ne veux pas qu'il me prenne pour une provinciale ridicule. Je quêtais.

« M. Maurice était à la messe, et je crois qu'il ne m'a pas trouvée trop mal habillée. Après la messe, nous avons été nous promener sur la route de Soulce. Ce monsieur m'a un peu traitée en petite fille qui aime les bonbons. Je ne serais pas étonnée que madame Martinot lui ait donné cette opinion de moi. Nous sommes restés fort tard au jardin dans la soi-

rée. M. Maurice s'est beaucoup occupé de la lune et de la fumée de son cigare. Il paraissait distrait.

. . . .

« M. Martinot vient régulièrement nous voir. Nous sommes allés lundi à la messe de la Chapelle. Il a déjeuné à la maison. Madame Martinot est arrivée et a encore saisi l'occasion de me traiter en petite fille...

« M. Martinot n'est pas venu depuis deux jours. »

En descendant à l'heure du déjeuner, deux jours après la scène qui avait eu lieu chez madame de Vauchamps, Maurice trouva sa grand'mère assise dans son fauteuil, occupée à lire *le Siècle*. Quand il entra, elle posa le journal déployé sur ses genoux, ôta ses besicles, lui montra un siége et le regarda en aspirant une prise avec lenteur. Puis elle se moucha méthodiquement, selon sa coutume.

— Est-ce que vous allez me gronder, grand'maman? dit Maurice en s'asseyant en face d'elle.

— Non, mon fils, je n'ai pas sujet de vous faire des reproches... Vous avez bonne mine, ce matin, Maurice.

— Je me porte fort bien, grand'maman, et vous aussi ?

— Je ne suis pas trop mécontente de ma santé, mais il ne s'agit pas de cela. Où êtes-vous allé avant-hier, grand coureur ?

— J'ai pêché à la ligne, j'ai été faire un tour à la ferme de Noirsure, et j'ai passé la soirée à écrire.

— Et hier ?

— Hier, j'ai rencontré l'abbé Daphnis qui m'a demandé de vos nouvelles. Nous avons lié connaissance ensemble, et il m'a fait voir sa chambre, ses livres et son jardin. Nous avons causé et joué aux échecs en buvant de la bière et en fumant des cigares. Il est fort instruit.

— Qui est-ce qui a gagné ?

— C'est l'abbé.

— Ainsi, vous n'êtes pas retourné depuis deux jours chez madame de Vauchamps ?

— Non, grand'mère.

Il se fit un silence.

— Il ne faudrait pas, Maurice, cesser vos visites à cause de la petite scène qui s'est passée l'autre jour, et il n'y a pas là de quoi rompre avec ces dames qui vous ont toujours bien reçu. Elles sont venues me voir hier, et Edmée m'a demandé de vos nouvelles.

— Je vous croyais brouillée avec elles, et c'est pour cette raison que je me suis abstenu.

— Vous pourriez vous mêler de vos affaires et laisser aller les miennes, dit madame Martinot en riant; cependant je vous sais gré de votre conduite. Ce n'est pas la première ni la dernière fois que je gronde Edmée; mais comme elle a bon cœur, elle me trouve toujours prête à revenir au premier mot.

— A vous parler franc, grand'mère, avec le caractère que je vous ai toujours connu, je suis étonné de vous trouver si indulgente pour une petite fille que vous appelez capricieuse et fantasque.

— Ne vous y méprenez pas, cette petite fille sera une femme de tête. On devient faible en vieillissant, et je vieillis. Vous me voyez étonnée comme vous, et je crois qu'Edmée me fait tourner la cervelle comme à tout le monde.

— Pas à moi, dit laconiquement Maurice.

— Pas à vous? répéta madame Martinot avec une nuance d'étonnement; seriez-vous homme à tenir tête à Edmée?

— Pourquoi?

— C'est que personne n'y peut rien, et vous seriez, je crois, le seul capable d'en venir à bout.

— Je ne tiens pas à refaire son éducation.

— Son éducation est bonne; il suffit que quel-

qu'un refuse d'obéir à ses volontés, ou du moins à ses caprices.

— Pourquoi serait-ce moi?

— Et si je vous le demandais pour l'affection que je porte à cette petite fille?

Maurice regarda sa grand'mère.

— Si vous le désirez, dit-il, je m'engage à mettre dans mes relations avec elle la plus entière froideur.

— Eh bien! allez voir ces dames. Elles vous attendent et vous serez le bienvenu.

Maurice prit son chapeau.

— Vous aurez fort à faire, ajouta madame Martinot; je la connais de longue main, et je vais vous donner un conseil qui pourra vous aider.

— Lequel?

— Avoir toujours raison avec elle, dans les grandes comme dans les petites choses, et ne jamais céder.

— Mais, s'il m'arrive d'avoir tort?

— Ne cédez jamais.

— Je voudrais bien savoir ce que ma grand'mère a pu se mettre en tête, pensait Maurice en montant les degrés qui conduisaient à la Maison-Neuve.

Ce fut la vieille Zoé qui l'introduisit. Elle lui

montra la porte du salon ouverte en faisant sa plus belle révérence.

Edmée était assise devant son piano. En apercevant Maurice dans la glace, elle se retourna à demi et lui dit d'un air enjoué, après l'échange des compliments d'usage :

— Vous me regardez comme un médecin. Ai-je l'air malade ou suis-je mal coiffée ?

— Vous paraissez fort bien vous porter, répondit Maurice, et vous êtes fort bien coiffée.

Edmée laissa courir ses mains sur les touches :

— Monsieur Martinot, lui dit-elle d'un air plus sérieux, puis-je vous demander pourquoi nous avons été deux jours entiers sans vous voir, et pourquoi nous avons ce plaisir aujourd'hui ?

— J'ai suivi le conseil de ma grand'mère.

— J'espérais que vous auriez oublié comme elle ce qui s'est passé.

— Je n'avais rien à oublier, mademoiselle. C'est par simple discrétion que je me suis abstenu.

— Je n'aurais pas cru que vous suiviez des conseils. Avouez que vous ne seriez pas revenu si vite sans en avoir été prié ?

Maurice fit un de ces gestes polis et négatifs qui peuvent passer pour une réponse.

— Discuter avec une femme, pensa-t-il, c'est se condamner à avoir tort.

— Eh bien, je serai plus franche que vous, moi. J'ai pris l'habitude de vous voir tous les jours, et je me suis fort ennuyée en votre absence.

— Ma grand'mère, pensait Maurice pendant qu'Edmée lui parlait, m'a donné là une mission ridicule. Si on la corrige, elle deviendra sotte comme ses amies et ennuyeuse comme *la Morale en action.*

Ils causèrent longtemps, comme deux amis se retrouvant après une séparation.

— Que faites-vous demain? dit tout à coup Edmée en s'interrompant.

— Rien, mademoiselle, c'est-à-dire que ma journée vous appartient.

— Voulez-vous venir au château de La Roche? Le capitaine Draconnier nous prêtera ses deux chevaux, et Chaumin nous accompagnera sur son mulet.

— Volontiers.

— Nous partirons à quatre heures du matin.

— Je serai prêt.

La conversation continua. Quand ils se séparèrent, Edmée lui serra la main à l'anglaise en lui disant :

— A demain!

Le lendemain matin, à quatre heures, Maurice

était debout. Les deux chevaux du capitaine Draconnier et le mulet de madame de Revigny stationnaient dans la rue sous la garde de Chaumin. Maurice attendit un quart d'heure. Ne voyant personne, il sauta dans le jardin et regarda les fenêtres de la chambre d'Edmée. Les volets étaient fermés. Quelques minutes après, Zoé descendit et l'informa qu'elle avait bien réveillé sa jeune maîtresse à trois heures.

— Mademoiselle vous prie de l'attendre, ajouta la vieille servante; elle ne partira qu'à six heures.

Maurice ne répondit rien. Il prit sa carabine, traversa le jardin et s'éloigna. Il était vêtu d'une redingote brune ouverte, d'un large pantalon de coutil sanglé jusqu'au genou par une paire de guêtres de drap noir, et portait une petite casquette en cuir verni.

Il marcha d'abord assez paisiblement le long de la route du Vieux-Moulin qui suit en remontant le cours du Dessoubre, les cheveux au vent, le fusil sur l'épaule, aspirant à pleins poumons l'air frais du matin, chargé des âpres et vitales senteurs des sapins et des chênes. La rivière roulait ses eaux vives sur son lit de cailloux et bouillonnait autour des roches moussues. Des gouttes de rosée pendaient aux

feuilles humides des arbres du chemin, et les oiseaux secouaient leurs plumes mouillées en poussant leurs petits cris dans les haies. De chaque côté de la route étaient alignées des piles de planches, et on entendait à quelque distance le tic-tac régulier du moulin, le grincement de la scierie et le mugissement des écluses. Un charretier venait à lui, assis les jambes pendantes sur son cheval qui faisait tinter les grelots de son collier. Le voiturier psalmodiait, sur un rhythme monotone, la *Chanson des Grandvalliers :*

Je conduis là-bas, dans les plaines,
Dix tonnes de vieux vin d'Arbois,
Et si toutes ne sont pas pleines
En arrivant, c'est que j'en bois.

Je suis parti de mon village
Par un beau matin de printemps;
Ma femme m'a dit : « Bon voyage!
Et ne reste pas trop longtemps. »

Le ciel est clair, la route est blanche,
Déjà verdissent les moissons,
Les oiseaux chantent sur la branche
Et font leurs nids dans les buissons.

En passant, il salua Maurice, fit claquer son fouet et reprit sa chanson :

Par le soleil ou par la bise,
La grêle, la pluie ou le vent,
Hû! hola, hû! marche, la Grise,
Et va toujours droit en avant.

Je reverrai dans trois semaines
Le coq du clocher de Blamont;
Ma femme dira des neuvaines
A la Notre-Dame du Mont.

Par monts, par vaux, tous les bons drilles,
Les piétons, les cavaliers,
Les aubergistes et les filles
Connaissent bien les Grandvalliers.

Quand le soir vient, l'*Angelus* sonne,
Voici qu'on rentre les troupeaux;
Halte ici! Tirez à la tonne
Et donnez l'avoine aux chevaux...

La voix se perdit dans l'éloignement.

Les nuages, qui couraient en larges flocons blancs dans le ciel où pâlissaient les dernières étoiles, commençaient à prendre des teintes roses. Le sommet des hautes montagnes, étagées en amphithéâtre et noyées au fond de leur horizon bleuâtre, se colorait d'un rouge pâle. Bientôt les vapeurs brumeuses qui ondulaient sur leurs flancs descendirent mollement à leurs pieds. On eût dit les vierges colossales de la Terre dénouant leur ceinture pour recevoir le premier baiser du soleil, qui s'éleva dans l'Orient vermeil et lança ses rayons d'or jusqu'au fond des vallées.

Au tournant du Vieux-Moulin, la route fait un coude. Le paysage prend un aspect triste et sévère. Des roches grises, pelées, rongées par le soleil,

s'accrochent au flanc de la montagne comme des ulcères. Presque au niveau de la route, on avait extrait du sable, et on voyait çà et là des couches rouges et jaunes semblables à des blessures. D'énormes quartiers de roc, qui s'étaient détachés dans quelque tourmente, gisaient au milieu des buissons. La rivière, profondément encaissée, roulait sans bruit ses eaux dormantes. Après avoir suivi quelque temps ses bords embaumés par le frais parfum des menthes, Maurice s'assit sur un rocher couvert de mousse, son fusil entre les jambes, alluma un cigare et regarda l'eau qui coulait à ses pieds.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par un bruit de chevaux qui se faisait entendre du côté du Vieux-Moulin. Il tourna la tête et aperçut Edmée, en costume d'amazone, qui arrivait au grand trot et tenant un cheval en main. Maurice reprit sa position et tourna le dos à la route, décidé à jouer consciencieusement le rôle que lui avait tracé sa grand'mère.

— Monsieur Martinot! cria Edmée du plus loin qu'elle l'aperçut.

A l'appel de son nom, Maurice se leva et s'avança jusqu'à la tête des chevaux qui s'arrêtèrent au milieu de la route.

Edmée paraissait très-animée.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu m'attendre? dit-elle sans préambule.

— Mademoiselle, répondit Maurice, ne m'aviez-vous pas proposé de partir à quatre heures du matin?

— Oui, mais j'avais changé d'idée.

— Je me suis levé à trois heures, et quand vous m'avez fait prévenir que vous ne vouliez partir qu'à six heures, j'ai pris mon fusil et je suis allé me promener.

— Auriez-vous été de retour pour six heures?

— Non, mademoiselle.

Edmée toucha la croupe de son cheval de la petite baleine qu'elle tenait à la main. L'animal fit un mouvement.

— Vous ne vous êtes seulement pas informé si j'étais souffrante.

— On me l'aurait dit. J'ai cru tout simplement que c'était un caprice.

— Je vous remercie bien sincèrement. Et vous le croyez encore?

— Oui, mademoiselle.

Le cheval fit un écart.

— Vous êtes franc, monsieur Martinot.

— Je trouve parfaitement inutile de mentir.

— Est-ce que, par hasard, vous vous brouilleriez avec quelqu'un pour une bagatelle comme l'accident de ce matin?

— Certainement non.

— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas attendue?

— Parce que je ne me fais pas attendre, et que je n'ai pas l'habitude d'attendre non plus.

Edmée se mordit les lèvres.

— Vous me traitez en étrangère, dit-elle. Je croyais avoir votre amitié; mais je vois que vous ne la donnez pas volontiers, et qu'il faut subir des épreuves avant de l'obtenir.

— Vous vous trompez, mademoiselle; je pouvais penser qu'elle vous était indifférente.

— Je ne serais pas ici. D'ailleurs, je ne puis vous en vouloir, puisque je vous ai manqué de parole.

— Vous aimez la franchise, mademoiselle?

— Oui, répondit-elle avec un accent presque passionné, et si je trouvais un ami sincère auquel il me serait permis de parler à cœur ouvert...

Elle s'arrêta comme surprise de s'être laissée aller à ce mouvement, et regarda Maurice avec fierté.

— Ne craignez pas, dit-il froidement, devinant sa pensée, que j'interprète à faux vos paroles; si vous n'avez pas voulu m'offrir votre amitié, cela ne m'empêchera pas de la solliciter.

En disant ces mots, Maurice passa entre les deux chevaux, rassembla ses rênes et se mit en selle.

Edmée lui tendit la main en souriant :

— Allons à La Roche, monsieur Martinot.

Après avoir tourné bride, ils rencontrèrent, à quelque distance, Chaumin arrêté près de son mulet qui broutait l'herbe sur la route. Au bruit des chevaux, il enfourcha sa bête.

— Tâche de suivre, dit Edmée en passant.

— J'ai des espèces d'éperons, répondit Chaumin, mais ils n'ont pas l'air de me servir à grand'chose.

— Pauvre Chaumin...

— Et le capitaine se moque de moi.

Quand ils arrivèrent à la tête du pont du Neuf-Moulin, après avoir traversé la ville, ils aperçurent M. Rondot, le maire, qui se promenait avec son fils Narcisse. Ils marchaient à pas lents, et la fréquence et l'animation de leurs gestes annonçaient qu'ils discutaient sur quelque grave sujet, car le bruit des chevaux ne leur fit pas retourner la tête. En revenant sur leurs pas, ils s'arrêtèrent surpris à la vue des cavaliers, et un salut fut échangé au passage.

— N'est-ce pas là le beau Narcisse, le préféré de vos adorateurs? dit Maurice en se tournant vers Edmée.

— Je n'ai jamais remarqué personne. M. Narcisse est un fort bel homme; on dit qu'il soulève une barrique de vin dans ses bras, et qu'il porte un cheval sur ses épaules.

— Mais, mademoiselle, il me semble que voilà de fort belles qualités.

— A la foire, je ne dis pas.

Les chevaux s'engagèrent dans le sentier qui longe le flanc de la montagne et suit la direction du cours de la rivière. Le chemin devenant plus étroit, Maurice fit marcher son cheval en avant pour écarter les branches.

— Voici la ferme de La Roche, dit-il en sortant du bois. Si vous voulez, nous y laisserons nos chevaux avec Chaumin, et nous irons à pied jusqu'au Château.

— Volontiers.

Edmée mit pied à terre.

— Entrons, dit Maurice en poussant la porte à claire-voié qui s'ouvrait sur la cour de la ferme, sans se préoccuper des aboiements féroces d'un énorme chien qui faisait mine de vouloir briser sa chaîne de fer.

Ils traversèrent l'étable où quarante vaches laitières étaient rangées sur deux files, et pénétrèrent dans la grande salle.

La fermière leur offrit de la crème fraîche, du pain noir et des fraises qu'ils mangèrent de grand appétit. Leur collation terminée, ils se mirent en route et suivirent le sentier creux et escarpé, bordé de bruyères, de chardons et de hautes orties qui conduit au Château.

Arrivés à mi-chemin, ils aperçurent à leur gauche un vieux moulin en ruines. L'énorme meule de pierre gisait à terre, et la grande roue de chêne immobile disparaissait presque sous une végétation parasite et luxuriante. De grosses tiges de lierre couvraient les murs effondrés, laissant échapper par leurs flancs ouverts les branches des mûriers, des sureaux, des groseilliers, des framboisiers et des rosiers sauvages, au milieu desquels se tordaient et s'entrelaçaient en nœuds inextricables les lianes, les volubilis, les chèvrefeuilles, le houblon et mille plantes grimpantes, mêlant leurs fleurs et leurs parfums. Le torrent qui alimentait le moulin était desséché, et son lit servait d'asile aux lézards qui couraient sur les pierres et se chauffaient au soleil.

— Voici le Moulin-Joli, dit Maurice; dans dix minutes nous serons à La Roche.

Ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Château de La Roche* n'est autre chose qu'un sou-

terrain naturel qui s'enfonce dans les flancs de la montagne à une immense profondeur, sous la base d'un rocher de deux cents pieds de haut. Des arbres et des arbustes, poussant en touffes dans les crevasses du roc, forment un gigantesque et splendide encadrement de verdure à l'ouverture béante qui mesure plus de cinquante pieds d'élévation et trente pieds de largeur. Le château, dont il ne reste aucune ruine debout, devait être perché au-dessus du rocher comme un nid d'aigle. On voit encore des vestiges de maçonnerie qui défendaient l'entrée du souterrain, et une énorme poulie, fixée au sommet de la voûte par un crampon de fer, qui servait de communication.

L'histoire rapporte que les seigneurs de La Roche s'y établirent pendant les guerres du comté de Bourgogne, et en firent le *lieu-fort* des villages de leur dépendance. D'après la tradition, l'armée du duc de Saxe-Weimar, qui ravageait la Comté, s'avança jusqu'au château pour l'emporter d'assaut, et le trouva défendu par quatre-vingts montagnards. Une fois que les assiégeants furent engagés dans le sentier profondément creusé, les montagnards roulèrent d'énormes roches qui écrasèrent une partie de l'armée dont le reste se replia. Il suffit d'ailleurs de lire les annales de la Franche-Comté pour y trouver, à

chaque page, une lutte héroïque et terrible, et son histoire tient dans un vieux dicton populaire de la province :

« — *Comtois, rends-toi !*

« — *Nenni, ma foi !* »

— Connaissez-vous l'écho? dit Maurice armant un pistolet.

— Non.

— Il répète sept fois le cri des aigles... Comptez...

Il fit quelques pas à gauche de la voûte et tira. Une détonation formidable se fit entendre et roula dans le souterrain, coupée à intervalles réguliers par la disposition des rocs angulaires.

— Neuf, dit Edmée quand le bruit se fut évanoui par degrés.

— Maintenant, dit Maurice, prenons les torches et avançons.

Au bout de trois cents pas, un mugissement sourd se fit entendre. Ils arrivaient au torrent qui traverse le souterrain dans sa largeur. Maurice alluma une torche de résine pendant qu'Edmée disposait des bougies sur les anfractuosités du roc. L'humidité faisait étinceler les parois des murs de granit, d'où s'élevaient et pendaient d'énormes stalactites en

forme de cônes se rejoignant par leurs extrémités. On eût dit un palais de fée aux colonnes de cristal et plein de lueurs éblouissantes. Le terrain devenait marneux et très-glissant. L'air était humide et la lumière des torches pâlissait. Lorsqu'il eut atteint le bord du talus qui descend en pente raide jusqu'au lit du torrent profondément encaissé, Maurice enroula son bras autour d'un stalactite et se retourna.

Edmée était debout derrière lui, souriante.

— Avancez, dit-elle, je vous suis.

— Est-ce la première fois que vous venez à La Roche? interrogea Maurice sans quitter sa position.

— J'y suis venue plusieurs fois, mais sans pénétrer aussi loin.

— Attendez-moi, je vais essayer le terrain.

— Avez-vous déjà franchi le torrent?

— Oui, quand j'étais enfant.

— Et maintenant que vous êtes un homme? dit Edmée avec un peu d'ironie.

— Je connais le danger et je ne vois pas la nécessité de risquer ma vie pour une bravade inutile.

— Il y a donc un danger sérieux?

— Très-sérieux.

— On peut cependant franchir le torrent. N'y a-t-il pas une planche?

— Oui, je vois la planche.

— Vous ne descendez pas?

— Non, je ne suis pas sûr de mon pied.

Il fit un pas en arrière et dégagea son bras.

— Les femmes sont comme les enfants, dit alors Edmée : laissez-moi passer, si vous avez peur.

La prudence est une vertu que les femmes ne comprennent pas, et l'amant qui veille sur sa vie, chère à sa maîtresse, s'expose à faire un mauvais calcul. Elle aimera mieux le voir braver tous les dangers, quitte à le pleurer, s'il succombe, et même à mourir après lui, ce qui est plus rare.

Les paroles de sa grand'mère : « *Ne cédez jamais,* » se présentèrent à la mémoire de Maurice. La pensée qu'Edmée pourrait douter de son courage lui donna le mépris de la mort, et lui mettant entre les mains la torche qu'il tenait au-dessus de sa tête, il lui dit de ce ton sec et impérieux qui annonce le maître :

— Éclairez-moi.

— Ne descendez pas, dit Edmée avec un accent de frayeur qu'elle ne chercha pas à déguiser, je vous en prie...

— Ne parlez plus.

En prononçant ces mots, Maurice étendit vivement ses bras en croix, les mains collées aux parois du mur, posa ses deux pieds écartés sur la base du ro-

cher qui formait une légère saillie, et descendit jusqu'au bord du torrent qui lui jeta au visage son écume blanche et glacée. Dégageant alors son pied gauche, il fit faire la bascule à la planche pour s'assurer qu'elle était bien d'aplomb.

Edmée avait suivi tous ses mouvements.

— Au nom du ciel! cria-t-elle le voyant immobile, n'allez pas plus loin.

D'un seul bond, les mains toujours étendues, Maurice se trouva debout sur la planche et la traversa lentement.

Quand il fut arrivé à l'extrémité, il se retourna. Edmée était à ses côtés.

La torche, qu'elle avait laissée à terre pour le suivre, jetait encore une clarté rougeâtre. Maurice, sans rien dire, traversa la planche une seconde fois, remonta le talus, et saisissant une corde qu'il avait apportée, la lança à Edmée qui l'attacha autour de sa ceinture et remonta près de lui.

Quand ils sortirent du souterrain et revirent la lumière du jour, leurs visages étaient pâles comme le marbre.

Ils descendirent à La Roche où Chaumin les attendait, remontèrent à cheval et rentrèrent à Saint-Hippolyte, sans qu'une parole eût été prononcée entre eux. Au moment où ils allaient se séparer,

Edmée tendit la main à Maurice qui la prit en souriant. C'était un acte de soumission.

— Tenez, dit-elle en lui donnant une bague, si plus tard vous aviez quelque tort envers votre amie, vous lui montrerez cette bague, et elle vous pardonnera.

Narcisse

Pendant qu'Edmée et Maurice suivaient le chemin du château de La Roche, M. Rondot et son fils Narcisse reprenaient avec feu leur conversation interrompue à leur rencontre.

Depuis que Martinot, le beau Parisien, était arrivé à Saint-Hippolyte, Narcisse n'avait pas tardé à s'apercevoir que mademoiselle Edmée faisait un cas médiocre de ses qualités. A peine semblait-elle le reconnaître quand il se trouvait sur son passage, et le temps était loin où il était gratifié d'un signe de tête ou d'un gracieux sourire. Mademoiselle de Vauchamps, d'ailleurs, enveloppait tous ses anciens admirateurs dans la même indifférence.

Narcisse était ce qu'on appelle très-justement « un bel homme », c'est-à-dire qu'il avait près de six pieds de haut et qu'il était taillé en hercule. Il pou-

vait porter un homme debout sur sa main et soulever un poids de cent livres avec son petit doigt. On l'avait vu dégager une charrette chargée de pierres enfoncée dans une ornière, lutter contre trois hommes de force ordinaire, et le dimanche, lancer l'énorme boule du jeu de quilles avec la raideur d'un boulet. Sa figure carrée, quoique d'une beauté vulgaire, ne manquait pas d'une certaine régularité. Des cheveux drus et bouclés sur le front bas, deux yeux noirs, étroits et brillants, un nez droit, une bouche grande et aux lèvres épaisses donnaient à sa physionomie une vague ressemblance avec la tête d'un taureau. Le tout était rehaussé d'un air de suffisance qui justifiait son nom. Certes, Narcisse Rondot aurait fait un beau militaire. Comme tous les hommes à intelligence étroite et peu développée, Narcisse était têtu comme un mulet, selon les propres expressions de son père, auquel il ressemblait en tout point, et ce n'était pas un garçon à renoncer à une idée quand une fois elle s'était logée dans sa tête.

Or, il nourrissait depuis longtemps la pensée de devenir le mari d'Edmée. Dire qu'il l'aimait serait un contre-sens. Sa rude nature subissait, en vertu de la loi des contrastes, l'influence de la grâce féminine et un peu mignarde de la noble demoiselle, qui lui paraissait encore plus élégante que celles

qu'il avait vues dans ses voyages à Besançon. Une raison plus puissante l'entretenait dans cette pensée : Edmée le dédaignait, et non-seulement il voulait l'obtenir, mais encore l'emporter sur tous les autres et posséder une femme qui passait pour la perle du département. Narcisse avait mis en œuvre tous les moyens de séduction. Il se faisait habiller par un tailleur de Besançon, cirait ses moustaches avec de la pommade hongroise, et portait des gants violets qui lui donnaient l'air de tenir dans ses larges mains une demi-douzaine d'œufs de Pâques. Loin d'arriver à un résultat, il perdait du terrain de jour en jour. Il fut forcé de s'avouer vaincu par Maurice, et malgré l'aveugle jalousie qu'il en éprouvait, il ne pouvait non plus s'empêcher de lui reconnaître une certaine supériorité. Il ne vit donc plus qu'un moyen de regagner d'un seul coup tous ses avantages, c'était d'épouser Edmée. « C'est une petite coquette, se dit-il; elle ne le traitera peut-être pas mieux que les autres, et quand elle sera ma femme... nous verrons. »

Un jour donc, le lendemain de la messe à la Chapelle, il prit la résolution de frapper un grand coup. Il s'agissait de parler à son père et de le décider à donner son consentement. Plusieurs causes rendaient cette entreprise difficile à mener à bonne fin. Edmée

n'avait pas de fortune, et M. Rondot n'entendait pas de cette oreille-là. « Ton Edmée, disait-il souvent à Narcisse, n'est qu'une mijaurée et une princesse, bonne pour porter des toilettes, trôner dans des salons et qui mettrait une récolte en rubans sur ses épaules. » D'un autre côté, le maire avait un parti en vue pour son fils. Dans un voyage qu'il avait poussé jusqu'à Dijon, il avait été voir un de ses cousins à la mode de Bourgogne, fermier des environs, propriétaire de gros vignobles, et s'en était revenu enthousiasmé de mademoiselle Aldegonde, sa fille. Il ne tarissait plus d'éloges à son endroit, et elle réunissait, à l'entendre, toutes les perfections désirables chez une femme. Les éloges veulent des termes de comparaison. M. Rondot parlait de ses joues rebondies, fraîches comme des roses, de sa santé et de ses charmes appétissants. Ce n'était pas une pincée ni une sucrée comme mademoiselle de Vauchamps, mais c'était une femme solidement bâtie, qui aurait des enfants robustes, saurait mettre la main à la pâte, et ne craindrait pas de se salir les doigts en raccommodant le linge et en travaillant à la cuisine. Avec elle, un mari serait comme un coq en pâte, soigné, dorloté et choyé, n'ayant à songer qu'à bien manger et bien boire, dormir sur les deux oreilles et voir tout marcher autour de lui. Edmée,

quoique paraissant assez bien portante, devait être d'une santé délicate. C'était, en propres termes, une vraie patraque où il y aurait toujours quelque chose à raccommoder. Mademoiselle Aldegonde avait en outre cent mille francs comptant et de belles espérances, étant fille unique.

C'est dans ces mutuelles dispositions d'esprit qu'eut lieu la conversation du père et du fils. Quand Narcisse eut déclaré nettement qu'il voulait épouser Edmée, que rien ne pourrait ébranler sa résolution et qu'il était temps d'en finir, M. Rondot voulut encore essayer son système, commun à tous les pères. Il recommença ses tirades sur la disproportion des fortunes, des caractères et de l'éducation. Narcisse l'écouta parler jusqu'au bout et répondit : « Je la veux. »

— Tu la veux? Prends-la, ripostait le maire, mais je ne veux pas la voir. Voyons, je suis ton père, j'ai de l'expérience, je te parle raison, et tu ne m'écoutes pas. Je te dis, moi, Narcisse, que tu n'es pas un beau de la ville, ni un parleur, ni une langue dorée. Qui se ressemble s'assemble, et si tu veux m'en croire, plante là ta pimbêche avec son Parisien, et pars pour la Bourgogne. Tu iras faire une visite aux parents, tu verras Aldegonde, et je suis sûr qu'elle te plaira.

Loin de convaincre Narcisse, les arguments paternels finirent par l'irriter. Voyant qu'il ne pouvait rien tirer de son fils par ce qu'il appelait « les leçons de son expérience », le maire le prit sur une autre gamme, parla de son titre de père, de respect filial, et comme il arrive souvent aux orateurs qui s'émeuvent tout seuls, il finit par s'emporter au milieu de son discours et menacer son fils de sa malédiction. Enfin, à bout de ressources et d'expédients, il dit à Narcisse :

— Tu as une tête de Rondot, et tu es bien décidé ?

— Oui.

— Eh bien, puisque je n'y peux rien, je ferai ce que tu voudras. Rentrons à la maison, déjeunons, et j'irai parler à madame de Vauchamps. Je ferai le nécessaire; mais si je réussis, c'est toi qui t'en repentiras.

Ce qui fut dit fut fait, et vers une heure de l'après-midi, le maire, qui avait mis son habit de cérémonie, frappait à la porte du premier étage de la Maison-Neuve.

— Entrez, dit madame de Vauchamps interrompant un travail de tapisserie.

Après avoir refermé gravement la porte sur lui,

le maire s'inclina avec courtoisie devant madame de Vauchamps, et son visage s'illumina de cet air rond et cordial que prennent si facilement les gens d'une santé exubérante. A voir ses joues larges et vermillonnées, ses lèvres entr'ouvertes comme un fruit trop mûr ou comme la bouche d'une carpe de Fontainebleau devant un pain de munition, ses épaules carrées, son cou de taureau sur lequel le réseau des veines courait comme des cordes tendues, sa vaste poitrine où l'œil cherchait machinalement l'écharpe tricolore en sautoir, ses mains courtes, épaisses et charnues, couvertes d'une végétation rousse, sa démarche pesante et superbe, on ne pouvait se défendre de ce sentiment d'admiration craintive qu'inspire la force brutale. Quand il s'assit, la chaise fit entendre un horrible craquement.

Il n'en fallait pas tant pour jeter la terreur dans l'âme timide et craintive de madame de Vauchamps, et quand le maire, essayant de rejoindre ses mains sur les rotondités de son ventre (on eût dit qu'il cachait une grosse caisse sous son gilet), lui demanda des nouvelles de sa santé, elle ne put réprimer un petit tressaillement nerveux qui altéra un peu le timbre de sa voix naturellement douce.

— Bien, très-bien, fort bien, je vous remercie, répondit le maire; mais je n'ai pas eu l'honneur de

vous entendre. Ce n'est pas que je sois sourd, ajouta-t-il en se grattant la tempe, mais j'ai la digestion lente, et le sang me bourdonne dans les oreilles.

En disant ces mots, le maire s'affermit sur sa chaise qui fit entendre un gémissement.

— Ma chère dame, poursuivit le maire satisfait de voir qu'il avait produit un effet d'intimidation, je vais vous mettre en deux mots au courant de ma visite... Vous connaissez les Rondot?

— Estimable, très-estimable famille, soupira madame de Vauchamps.

— Bien que les Rondot ne soient pas nobles...

— Oh! bien certainement...

— Comment! interrompit brusquement le maire, mais cependant sans oser bouger, dans la crainte de faire éclater sa chaise.

— C'est-à-dire qu'ils n'en sont pas moins estimables, se hâta d'ajouter madame de Vauchamps, s'apercevant que le maire s'était mépris sur le sens de sa pensée. Dans son trop grand désir de complaire à son terrible interlocuteur, ses paroles trahissaient ses bonnes intentions.

— Bien que les Rondot ne soient pas nobles, répéta le maire en accentuant sa phrase, ils ont eu des priviléges de haute bourgeoisie, aussi bien que les Martinot et autres, comme on peut le voir sur la

plaque de nos cheminées et sur la vaisselle d'étain de mon aïeule, qui a vu la cour de Louis XIV.

Le maire toussa.

Madame de Vauchamps ferma les yeux.

— Ce n'est pas que j'attache la moindre importance à des paperasses rongées par les rats au fond de mon grenier; mais, à l'occasion, je ne suis pas fâché de pouvoir citer mes titres à ceux qui font sonner trop haut leur noblesse aux oreilles.

— Vous avez bien raison, et je suis bien de votre avis, monsieur Rondot.

Le fait est, pour rendre hommage à la vérité, que le maire était bourgeois, et que sa famille avait obtenu des priviléges; mais ce qu'il ne disait pas, c'est que ses titres étaient précieusement serrés dans sa bibliothèque, en compagnie des œuvres complètes de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau qu'il n'avait jamais lues, mais qu'il citait toujours avec confiance, à l'exemple de bien des gens, parce qu'il les avait achetées.

— Bref, madame, je pense que nous nous connaissons assez pour nous entendre. Vous avez une demoiselle charmante, mademoiselle Edmée, et cette jeune personne est bien digne de tous les éloges.

Madame de Vauchamps essaya de sourire en s'inclinant, et elle aurait volontiers remercié le maire,

s'il lui en avait donné le temps. Mais son discours l'entraînait, et il reprit :

— Mademoiselle Edmée est charmante. J'ai eu aussi le bonheur d'être père, et mon fils unique Narcisse, qui va sur ses trente-deux ans, ne m'a donné jusqu'ici que de la satisfaction. Je ne chante pas ses louanges parce qu'il est mon fils et que les pères aiment à se flatter dans leurs enfants; mais Narcisse est certainement un brave et loyal garçon qui, sans être millionnaire, a déjà, du fait de sa mère, de bonnes rentes sur l'État, des bois qui se coupent, des prés qui se fauchent et deux fermes au soleil en plein rapport, sans compter ce qu'il aura après moi, le tout ensemble évalué au bas chiffre de quinze mille livres de rentes, liquides et nettes de toute charge.

Voyant que M. Rondot reprenait haleine au bout de sa période, madame de Vauchamps crut devoir bien faire en s'inclinant une seconde fois; mais le maire ayant voulu lui rendre son salut, la chaise fit entendre un troisième craquement tel, qu'il se leva en toute hâte et alla s'asseoir dans un fauteuil.

— J'ai des chaises exprès pour moi à la maison, dit-il, comme pour rassurer madame de Vauchamps qui avait suivi ses mouvements; ce fauteuil est solide, il est excellent, mais par goût et par habitude,

j'aime mieux une bonne chaise de paille.... oui... j'aime mieux la paille.

Quand le maire répétait deux fois le dernier membre d'une phrase, cette répétition équivalait clairement à ceci : « Tenez-vous bien, je vais tousser. »

Les vitres tremblèrent comme si un régiment avait défilé sous les fenêtres, précédé de trois rangs de tambours.

— Je vous disais donc, continua le maire renouant sans peine le fil de ses idées, que Narcisse n'est pas un garçon brillant, mais il a le cœur de son père, il est solide comme moi, et il saura protéger sa femme, si jamais elle a besoin de lui.

Madame de Vauchamps regarda les épaules du maire, les bras du maire, et ensuite le visage du maire, comme pour attester qu'elle ne doutait pas de ses affirmations.

— Vous connaissez maintenant le but de ma visite, chère dame de Vauchamps. Si vous voulez bien interroger mademoiselle votre fille au sujet de la demande de sa main que je suis venu vous faire, j'aurai l'honneur d'attendre votre réponse avant de vous présenter mon fils, et de vous demander pour lui l'entrée de votre maison en qualité de futur.

Jusque-là, madame de Vauchamps avait laissé

parler M. Rondot, et sa frayeur faisant place à une sorte de somnolence, elle s'était laissé bercer par le ronflement amical de la voix du maire, sans trop comprendre ce qu'il lui disait; mais au nom de sa fille, en entendant parler de l'entrée de sa maison pour un prétendant, elle baissa involontairement les yeux vers la terre, ne sachant que répondre à une proposition aussi inattendue.

Le maire s'était levé; la voyant incliner la tête, il s'inclina à son tour en agitant son chapeau à larges bords, puis, comme un homme sûr du succès de sa démarche, il prit les deux mains de madame de Vauchamps dans les siennes au moment où elle s'avançait pour lui ouvrir la porte, et lui dit en manière de conclusion :

— La question de fortune ne sera pour rien là-dedans, et nous arrangerons le mariage tous les deux, si les enfants se conviennent. Quand vous connaîtrez Narcisse, vous rendrez justice à ses bonnes qualités. Allons, au revoir, ma bonne et chère dame de Vauchamps, tenez-vous en bonne santé et envoyez-nous bientôt une heureuse nouvelle.

Dès que le maire fut sorti, comme si le danger se fût éloigné d'elle avec lui, madame de Vauchamps mit son chapeau à la hâte et courut tout d'abord

chez madame Martinot, pour se soustraire à des réflexions aussi pénibles pour elle que des mouvements violents pour un malade, et la consulter dans cette circonstance difficile.

Elle trouva la vieille grand'mère en train de filer la laine de ses mérinos. Sans dire le bonjour, elle vint s'asseoir en face d'elle et reprit haleine. Madame Martinot, pressentant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, arrêta le mouvement alterné de sa main qui tordait le fil alimenté par la quenouille, et de son pied posé sur la planchette qui donnait l'impulsion à la roue; celle-ci continuant son évolution en vertu de la vitesse acquise, le fil se rompit net et s'embrouilla dans les bobines.

— *Jesus Maria!* serait-il advenu malheur aux enfants? dit madame Martinot sans prendre garde à l'accident qui venait d'arriver.

— Je ne le pense pas, et j'espère qu'ils vont rentrer tout à l'heure.

— Dieu soit loué! mais vous m'avez fait peur.

— C'est qu'on vient tout à l'heure de me demander Edmée en mariage, et je suis venue vous trouver pour avoir vos conseils, ma bonne dame Martinot.

— Edmée?... en mariage?... et qui?...

— M. Rondot.

— Le maire?...

— Le maire.

— Pour son fils?...

— Narcisse.

Il se fit un silence.

Madame Martinot essuya les verres de ses besicles, tira sa tabatière, l'ouvrit, prit une prise, replaça le couvercle, la remit dans sa poche, tira son immense mouchoir à carreaux bleus et rouges, et éternua.

— Dieu vous bénisse, madame Martinot.

— J'en ai bien besoin, répondit-elle; il faut que cette petite fille ait mis toutes les cervelles à l'envers, la mienne comme les autres... Et qu'avez-vous répondu?

— Mais rien, dit naïvement madame de Vauchamps.

— Tant mieux! on ne se repent jamais d'avoir tenu sa langue. Mon avis est d'aller chez madame de Revigny. C'est une femme de bon conseil, qui a l'expérience du monde, et en pareille affaire, deux têtes valent mieux qu'une, ajouta madame Martinot sans s'apercevoir qu'elle comptait pour rien celle de sa voisine.

Les deux dames se mirent en route.

Madame de Revigny

Madame de Revigny habitait le deuxième étage de la Maison-Neuve. Atteinte d'une paralysie des jambes qui, depuis plusieurs années, la forçait de garder la chambre, elle recevait tous les jours, pour se distraire, des visites du matin au soir. Comme Charles Quint à Saint-Just, dépensant la force d'action qui le tourmentait dans l'élection d'un prieur, madame de Revigny essayait de retrouver un peu les plaisirs d'un monde où elle avait brillé dans les conversations insipides et sans intérêt des gens de province.

Elle avait épousé à seize ans un officier de la garde royale qui, au bout de trois mois, vécut avec sa femme à la mode du siècle de Louis XV, surnommé le Bien-Aimé, et qui mourut la deuxième année de son mariage, tué en duel.

Veuve à dix-huit ans, jolie comme une marquise de Watteau, vive, spirituelle, ardente au plaisir, assez riche pour satisfaire ses fantaisies, sa vie ne fut plus qu'une longue série de plaisirs mondains et d'aventures. Ne connaissant guère de l'amour que la réalité, elle n'avait jamais éprouvé de ces grandes passions qui ne sont bonnes qu'à amener des rides et à rendre les yeux rouges. Ses passions à elle ne dépassaient pas les proportions d'un dialogue de Crébillon le fils; elles étaient gaies, faciles, point longues, et lui laissaient l'esprit en repos.

Elle allait avoir trente-cinq ans lorsqu'elle se remaria à un entreposeur des tabacs qui la laissa libre et maîtresse de sa personne, la rendit fort heureuse, et ce héros de la vie conjugale mit le comble à quatre années du plus absolu dévouement au bonheur de sa femme en la laissant veuve une seconde fois. Cette perte, bien qu'elle lui fût plus sensible que la première, dura le temps de son premier chapeau de deuil et n'altéra en rien sa fraîcheur de beauté. Cette fois, elle se jura de garder sa liberté, et elle reprit ses habitudes jusqu'au jour (elle allait atteindre la cinquantaine) où elle fut prise d'un accès subit de paralysie qui la saisit par les jambes, et qui fort heureusement, comme elle le disait elle-même à ses amis, s'était arrêtée là.

Cette aimable femme, avec son visage toujours peint, ses cheveux relevés qu'elle poudrait quelquefois pour s'amuser, ses bras ronds et ses admirables épaules, son œil vif et brillant comme un œil de vingt ans, donnait un démenti formel au paradoxe du philosophe qui demandait pourquoi on voyait de beaux vieillards et jamais de belles vieilles. A cinquante ans, on pouvait encore dire qu'elle était jolie, et n'eût-elle gardé que sa taille souple comme celle d'une jeune fille, sa main molle et d'une blancheur transparente, aux doigts fins, déliés comme ceux d'une figurine en porcelaine de Saxe, et son pied d'enfant, cette impérissable beauté de la femme que les anciens proclamaient la première, elle eût encore mérité l'héritage du secret de jeunesse, car nulle autre mieux qu'elle ne rappelait, par ses grâces et son esprit, les femmes légères et charmantes du dix-huitième siècle.

Quand on venait chez elle, on était toujours sûr de la trouver installée au milieu d'une avalanche de coussins et d'oreillers, sur son grand lit à colonnes torses recouvert d'une courtine piquée de satin vert, ou étendue sur sa dormeuse. Son salon, meublé dans le style de Louis XV, était en harmonie avec sa personne, comme tout ce qui l'environnait.

Au moment où les deux dames entrèrent, madame de Revigny, par un hasard inexplicable, était seule avec la vieille Zoé, chargée des fonctions de Chaumin en son absence. Les préliminaires obligés de politesse ne sont pas longs entre gens qui se voient régulièrement tous les jours. Après s'être enquise sommairement de la santé de madame de Revigny, madame Martinot lui demanda si elle pouvait causer une heure sans qu'on vînt les déranger.

— Deux, trois, cinq, jusqu'à demain... Zoé, donnez des siéges, dites que je dors, et ne laissez forcer la consigne à personne, pas même à M. le curé.

Zoé sortit.

— Eh bien! voyons, qu'y a-t-il? de quoi s'agit-il?

Madame Martinot, veuve d'un avoué, avait été la cheville ouvrière de l'étude de son mari, et elle avait conservé une espèce de culte pour les formes judiciaires qui, à son gré, étaient lentes, mais sûres et précises. Aussi, quand il s'agissait pour elle de traiter une question, elle commençait par l'exposer le plus clairement et le plus brièvement possible, la séparait ensuite par points et articles, les discutait un à un, et terminait enfin par poser ses conclusions.

L'affaire qui allait être traitée demandait une grande sûreté de main, car les complications d'un mariage en province donneraient souvent du fil à retordre à toute la diplomatie européenne. Madame de Revigny, avec cet instinct de curiosité qui veut savoir tout de suite, était allée droit au fait, sans se douter le moins du monde qu'elle obéissait à l'ordre des formules judiciaires, et elle avait parlé « en personne de sens, » au gré de madame Martinot la mère.

— Il y a une demi-heure, dit-elle, M. Rondot, le maire, est venu demander la main d'Edmée à madame de Vauchamps, sa mère, ici présente, et l'entrée de sa maison pour son fils Narcisse.

— C'est un sot, dit madame de Revigny.

— Qui? interrogea madame Martinot. Est-ce du père ou du fils que vous entendez parler?

— De tous les deux. Mais, j'y pense, madame Martinot, s'écria madame de Revigny comme illuminée par une idée soudaine, votre petit-fils m'a bien fait une visite de dix minutes, mais je ne l'ai pas revu, et c'est à peine si Edmée monte l'escalier pour me voir depuis son arrivée. Où sont ces deux ingrats?

— Ils courent les champs, dit tranquillement madame Martinot.

— A cheval, glissa madame de Vauchamps.

— Depuis cinq heures du matin?

— Mon Dieu, oui.

— Sont-ils heureux, ces deux beaux enfants-là! Je veux les voir, les embrasser et les marier.

— Et le maire? dit madame Martinot cherchant à replacer la question sur son terrain.

— Je m'en moque; qu'il aille se promener.

— Il faudra cependant lui répondre quelque chose.

— On n'a pas idée d'une chose pareille! Les fleurs ne poussent pas pour les bœufs. Qu'est-ce que madame de Vauchamps a dit au plus extravagant des maires?

— Rien.

— C'est un peu court.

— Concluons, dit madame Martinot revenant à la charge.

— Je conclus, dit madame de Revigny, et voici mon avis dont on fera ce qu'on voudra. Madame de Vauchamps consultera Edmée, qui répondra : *Non*. Madame Martinot ira porter cette bonne nouvelle au maire, qui enragera, et j'en serai très-heureuse.

— Mais dans quelle forme devrai-je refuser? objecta madame Martinot.

— Dans la plus simple : incompatibilité d'humeur.

— C'est un cas de séparation de corps.

— A plus forte raison d'empêchement de mariage. Dites, si vous voulez, qu'Edmée est encore bien jeune.

— Elle a dix-neuf ans.

— Elle en aurait trente-six que cela ne changerait rien à la question. Vous parlerez ensuite de sa santé délicate.

— Elle se porte à merveille.

— Raison de plus.

— Soit, dit madame Martinot... Savez-vous que le fils du maire est un bon parti?

— Edmée n'aura pas de dot, ou plutôt aurait peu de chose, insinua madame de Vauchamps, comme si elle craignait d'être indiscrète en se mêlant à la délibération engagée... Son mariage est un de mes grands soucis... Je me suis déjà séparée d'elle une fois... et je le ferais bien encore...

Ici des larmes coulèrent des yeux de madame de Vauchamps qui s'interrompit pour les essuyer.

— Pas cette fois, dit madame de Revigny, il n'y faut même pas songer. Je réponds qu'une fille comme Edmée ne manquera pas de partis et je me charge de la marier.

— Et moi aussi, dit madame Martinot.

— Nous la marierons avec votre petit-fils.

La conversation se prolongea encore. Madame de Revigny fit une tirade contre les maris. Madame Martinot soutint qu'il y avait matière à controverse et profita de l'occasion pour plaider. Quant à madame de Vauchamps, elle reprit courage en voyant qu'on voulait bien se charger de porter à sa place une réponse au terrible maire, et les trois dames se séparèrent après avoir ainsi réglé ce difficile problème.

— Envoyez-moi Edmée dès qu'elle aura dit *non*.

Telles furent les dernières paroles de madame de Revigny.

La Couleuvre

De retour de son excursion au château de La Roche, Maurice, après avoir accompagné Edmée jusqu'au pied du grand escalier, entra chez sa grand'mère, qui le mit au courant de ce qui venait de se passer en son absence.

— Je vous conseille, ajouta-t-elle en terminant, de faire une visite à madame de Revigny, qui désire vous voir; mais vous devez être fatigué de vos courses, et je crois que le meilleur aujourd'hui est d'aller vous jeter sur le lit jusqu'au souper.

Maurice n'était pas en humeur de dormir, et il sortit sans trop savoir comment il passerait son temps. Après avoir descendu les marches de la ruelle, il fit quelques pas dans la rue sur laquelle donnaient les fenêtres de sa grand'mère, comme un homme indécis du chemin qu'il doit prendre.

Il était environ deux heures de l'après-midi. La rue était déserte et le soleil tombait à plomb. L'air brûlant était chargé de la vapeur épaisse et nourrissante des étables. Des portes entr'ouvertes, devant lesquelles s'élevaient d'énormes carrés de fumier desséché et suintant à leur base une liqueur grasse et noire, s'échappaient par instants le mugissement profond d'un bœuf gravement accroupi, la note grêle et saccadée d'une chèvre, le long bêlement d'un mouton ou le tintement de la cloche d'une vache laitière. Au milieu de la rue, un cheval, attelé à un chariot de foin à moitié déchargé, frissonnait par intervalle pour chasser les taons que sa queue ne pouvait atteindre. Les insectes s'acharnaient sur son cou qui saignait. Des essaims de mouches, de toutes les formes et de toutes les couleurs, bourdonnaient dans l'air en sphères animées et tourbillonnantes. On sentait la vie sous ce silence.

Au moment où il allait s'engager dans une sorte de couloir étroit et sombre qui servait de communication avec la grande rue, Maurice s'arrêta à la vue d'une jeune fille endormie. Elle était étendue sur un amas de foin, dans l'angle formé par un renfoncement du mur, la tête abritée du soleil, et presque cachée par des fagots amoncelés. Près d'elle étaient

pêle-mêle un râteau édenté, un soc de charrue rouillé, une brouette renversée et de vieux instruments de labour hors d'usage.

A voir sa tête au front large et un peu bas, aux traits purs et réguliers, sa chevelure d'or bruni épandue à flots autour d'elle, ses épaules charnues, sa poitrine pleine et largement moulée, on l'eût prise, dans sa pose abandonnée, les bras renversés en arrière, pour une de ces belles et massives statues des déesses qui présidaient aux moissons. Parfois sa gorge, s'abaissant et se soulevant à intervalles réguliers, laissait échapper de profonds soupirs. Elle paraissait âgée d'une vingtaine d'années. Des haillons drapaient à peine ce beau corps aux lignes harmonieuses où bouillonnait la séve ardente de la vie, et elle dormait là, dans sa calme et tranquille impudeur.

Au bruit des pas de Maurice, qui était arrivé jusqu'auprès d'elle sans la voir, elle s'éveilla en sursaut, rassemblant par un mouvement instinctif ses haillons sur sa poitrine. Puis, jetant un regard dans la rue et la voyant déserte, elle dit à Maurice en le couvrant de son plus doux regard :

— Monsieur Martinot, j'ai des choses à vous raconter; voulez-vous aller dans la cabane en planches qui est au bas de la côte de Valoreille?

— Ne peux-tu me les dire ici ?

— Non, il ne faut pas qu'on me voie parler avec vous.

— J'y vais, dit Maurice surpris.

En arrivant à l'endroit qu'on lui avait indiqué, Maurice aperçut une espèce de maisonnette en bois qui sert aux moissonneurs à prendre leurs repas ou à s'abriter en temps d'orage. La porte était ouverte. La jeune fille, arrivée avant lui, l'attendait sur le seuil tenant à la main un enfant d'une dizaine d'années. Il disparut à son approche et se coula dans la lisière du bois avec la vivacité d'un lézard qui rentre dans son mur.

— D'où me connais-tu ? interrogea Maurice examinant avec curiosité la physionomie de la jeune fille.

— Oh ! je vous connais depuis que vous êtes arrivé, répondit-elle avec embarras, mais sans baisser les yeux ; c'est moi qui fournis des balais de sapin à votre grand'maman et qui lui apporte son lait tous les matins. Vous étiez là, un jour, quand je suis entrée, mais vous ne m'avez pas regardée... Vous savez bien, le vieux douanier qui est toujours assis sur la première borne du pont du Vieux-Moulin ?

— Oui.

— C'est mon père, et il m'a dit que sans vous nous n'aurions pas toujours mangé des pommes de terre.

— Est-ce ton frère que j'ai vu tout à l'heure?

— Oui, c'est Soleil. On l'appelle *le Buveur d'huile*, parce qu'il achète de l'huile d'olives avec les sous qu'on lui donne. C'est son plaisir.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Moi, je m'appelle *la Couleuvre*, mais mon nom de chrétienne est Suzanne.

— Et pourquoi t'appelle-t-on la Couleuvre?

— Parce que je vais souvent dormir sur les rochers, dans les côtes. Mais ce n'est pas cela que j'ai à dire.

— Parle, dit Maurice.

— J'ai peur qu'il ne vous advienne malheur, répondit la Couleuvre d'une voix émue, à vous et à la demoiselle Edmée.

— Malheur?

— Oui. Ce matin, sur les six heures, vous êtes passés tous les deux à cheval sur le pont du Neuf-Moulin ?

— Oui.

— Vous avez rencontré le maire et le Narcisse?

— Oui. Eh bien ?

— Je les avais vus sortir de chez eux ensemble, en

menant boire mes bêtes à la fontaine, et j'avais dit à Soleil d'aller les écouter. On ne fait pas attention à lui parce qu'il est tout petit. Le Narcisse a dit qu'il voulait épouser la demoiselle Edmée; à la fin, son père a bien voulu, et il est allé dans l'après-midi chez la dame de Vauchamps.

— Après?

— Le Narcisse vous en veut, et quand vous êtes passé, il a serré les poings en disant : « *Si elle me refuse, tant pis pour toi, Martinot!* »

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de la Couleuvre, et elle regarda Maurice avec des yeux pleins de tendresse et de suppliante douceur.

— Je vois bien que vous n'avez pas peur, ajouta-t-elle en essuyant ses yeux; mais le Narcisse est traître, et il faut prendre garde.

— C'est bien, dit Maurice après une pause. Est-ce tout ce que tu as à me dire?

— Non. Il n'y a pas que le Narcisse qui aime la demoiselle Edmée.

— Qui donc encore?

— L'abbé Daphnis.

— En es-tu sûre?

— Oui, j'en suis sûre.

La Couleuvre fit un signe. En trois bonds, Soleil fut à ses côtés.

— C'est toi, dit Maurice en posant la main sur sa tête aux cheveux ras et brillants, c'est toi qui as entendu causer les Rondot sur le pont?

— Oui, dit l'enfant rougissant de plaisir.

— Le curé, poursuivit la Couleuvre, a un jardin sur le bord du Doubs, où il se promène le soir avec l'abbé. Soleil retrousse son pantalon jusqu'aux genoux, il marche dans l'eau le long des murs depuis l'arche du pont, et il écoute. L'autre jour, il a entendu le curé qui disait : « *L'abbé, un prêtre ne peut aimer, et, aimant, ne peut le dire.* »

— Et qui te prouve qu'ils parlaient de mademoiselle de Vauchamps? dit Maurice s'adressant à Soleil.

L'enfant regarda sa sœur, comme s'il attendait sa permission pour répondre.

— L'abbé lui a écrit, dit la Couleuvre.

— Comment le sais-tu?

— J'ai le papier.

— Donne-le-moi, dit Maurice avec autorité en étendant la main.

La Couleuvre tira de la doublure de sa jupe rayée un papier plié en quatre, soigneusement enveloppé, et sa main trembla quand elle le tendit à Maurice.

— Le voilà, dit-elle.

C'était une image de sainte Marguerite. Au-des-

sous de la prière imprimée au dos, on lisait ces mots qui paraissaient avoir été tracés à la hâte :

« *Ayez pitié de moi, je vous aime.* »

— Sais-tu ce qu'il y a écrit là? dit Maurice.

— Non, je ne sais pas lire, répondit la Couleuvre en baissant la tête.

— D'où vient ce papier?

— La demoiselle Edmée avait oublié son livre d'heures le jour où elle est allée à la messe de la Chapelle avec vous. En sortant de la sacristie, l'abbé l'a vu sur sa chaise et il est rentré pour écrire sur l'image. Soleil avait servi sa messe ; il lui a dit de courir après vous pour rendre le livre à la demoiselle Edmée. Le petit a ôté l'image et il me l'a donnée.

Maurice se rappela ce détail du livre oublié.

— La demoiselle de Vauchamps, poursuivit-elle, écrit souvent le soir dans un grand cahier bleu qu'elle enferme à clef dans le tiroir de sa table. Soleil l'a vue en grimpant sur le prunier qui est en face de sa fenêtre.

— Et pourquoi espionnes-tu tout le monde? dit Maurice d'un ton sec en refermant son portefeuille.

— Pour vous, dit humblement la Couleuvre les yeux baissés.

— Tu m'as rendu service et je ne veux pas te

faire de peine, dit Maurice dont la voix se radoucit en voyant qu'il avait blessé la pauvre fille. Je te remercie et je m'en souviendrai, mais je te défends d'espionner l'abbé Daphnis.

— Je vous le promets sur le salut de mon âme! s'écria la Couleuvre avec un élan qu'elle ne put contenir.

Et saisissant vivement la main de Maurice, qu'elle regardait d'un œil ardent, elle la baisa à plusieurs reprises avant qu'il eût eu le temps de la dégager, et s'éloigna rapidement.

La Couleuvre, puisqu'on la surnommait ainsi selon la coutume du pays, était l'aînée de cinq enfants. Son père gagnait quarante-cinq francs par mois comme douanier, et une dizaine de francs à polir sous la pierre le papier de couleur destiné aux papillotes du confiseur. La mère allait en journée, et la sœur cadette veillait sur deux enfants dont le plus âgé avait six ans. Quant à Soleil, il ne quittait jamais sa sœur et la suivait partout. La Couleuvre travaillait à la moisson ou dans les jardins, quand on voulait bien l'occuper, conduisait boire les bestiaux, les gardait aux champs, glanait du blé et des pommes de terre après les récoltes, ou ramassait dans les côtes des faînes, des noisettes et des blessons.

Ainsi vivait cette honnête famille, qui logeait dans un coin du couvent abandonné par la commune aux pauvres de la ville. La Couleuvre avait grandi ainsi, inaperçue, sans que personne se souciât d'elle, à cause de son caractère sauvage.

A l'époque de sa première communion, on l'avait habillée à neuf pour qu'elle pût entrer décemment dans l'église et suivre le catéchisme; mais, au bout de quelques semaines, elle n'avait plus de souliers et ses vêtements étaient en lambeaux, à l'exception d'une grosse jupe de laine à rayure noire et blanche qu'elle portait hiver comme été.

Nul mieux qu'elle, cependant, n'était au courant de ce qui se passait dans la ville, car le soir, après leur maigre souper de lait et de pommes de terre, les pauvres gens et les servantes se racontaient les nouvelles. C'étaient là les seuls liens qui la rattachaient à la vie commune, et son existence était plutôt celle d'une esclave que d'une créature humaine.

Tous les matins, elle avait coutume de porter chez madame Martinot le lait qui venait de sa ferme de Noirsure. Le jour de l'arrivée de Maurice, elle avait été prévenue de revenir le soir pour veiller à ce que ses bagages fussent déposés à la Maison-Neuve. Depuis lors, elle avait été chargée de faire la chambre de Maurice, car madame Martinot, pour

qui le mouvement était un besoin, se passait d'aide et faisait tout par elle-même lorsqu'elle se trouvait seule.

La Couleuvre s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec la vigilance et le soin religieux qu'on pouvait attendre d'elle. Dès que Maurice sortait, c'était pour cette pauvre fille une espèce de bonheur intime d'entrer dans sa chambre, de toucher à tout ce qui lui appartenait, de ranger ses objets de toilette et ses livres, et de veiller à ce que tout fût dans un ordre parfait. Quant à lui, habitué à être servi, il avait supposé que quelque vieille femme était chargée de ces soins vulgaires. Bien qu'il n'eût jamais rencontré la Couleuvre, soit en rentrant, soit en sortant, il aurait cependant pu remarquer de ces attentions délicates que n'ont jamais des mains serviles, et qui se traduisent souvent mieux dans les petites choses que dans les grandes. Il paraît que l'esprit de Maurice était ailleurs, et il n'avait jamais songé à tout cela. C'est pourquoi la Couleuvre se tenait éloignée de lui et pleurait quelquefois sur ses rochers, quand elle était seule et pensait au fils de madame Martinot.

L'abbé Daphnis.

Quand la Couleuvre se fut éloignée, Maurice réfléchit quelques instants et rentra dans la ville. Il était près de quatre heures lorsqu'il sonna à la porte de la cure. L'abbé Daphnis se promenait au jardin et s'avança à sa rencontre; mais le sourire s'éteignit sur ses lèvres devant l'attitude froide et sérieuse de Maurice.

— Sommes-nous seuls? dit celui-ci.

— Oui, répondit l'abbé pressentant une révélation.

Lorsqu'ils furent à l'extrémité du jardin, Maurice tira son portefeuille et lui présenta l'image de sainte Marguerite.

Le visage de l'abbé se couvrit d'une légère pâleur.

— La personne à qui elle était destinée ne l'a pas

reçue, dit Maurice; c'est par hasard qu'elle est tombée entre mes mains, et je vous l'ai rapportée.

L'abbé le regarda avec un triste sourire, et son œil se voila d'un nuage.

— Je vous remercie, dit-il simplement.

Ils marchèrent longtemps en silence, d'un pas lent et régulier. Chacun suivait sa pensée. Maurice récapitulait les singuliers incidents de la journée. L'abbé, qui se repentait d'avoir obéi à un mouvement irréfléchi, ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse :

« Elle ne sait pas que je l'aime, » pensait-il.

Une troupe d'oiseaux passa sur leur tête.

— *Sinistrum*, dit l'abbé.

— Seriez-vous fataliste? interrogea Maurice.

— Qui ne l'est pas un peu? Le marin dans la tempête invoque la Madone, l'homme vaincu par la fatalité mauvaise accuse sa destinée...

— Le hasard est un mot vide.

— Comme bien d'autres... Pourquoi exiger que je sois une créature à part? La soutane donne-t-elle la foi? L'uniforme et les armes donnent-ils le courage? Chaque profession exige une vertu d'état, par nécessité autant que par devoir, voilà tout.

L'abbé parla longtemps avec une sorte d'exalta-

tion. La fièvre que donne l'entraînement de la parole trompait sa douleur :

— Et que voulez-vous que je croie? Quel homme, si ferme qu'il soit dans ses principes, n'a ses heures de défaillance? Si vous connaissiez ma vie, ajouta l'abbé après une pause, vous comprendriez.

Maurice lui tendit la main.

— Asseyons-nous ici, dit l'abbé. Je dois partir dans quelque temps en mission pour les Indes, et j'espère que vous garderez de moi un bon souvenir. Allumons un cigare; il durera le temps de mon histoire.

Il parla ainsi :

« Vous savez mon nom. Je suis né à Chamesol, où mon père est fermier. J'étais le dernier venu de sept enfants, et toute l'ambition de ma mère était de me voir prêtre.

« Vous connaissez les mœurs et les idées de la Franche-Comté. Ici le peuple est bon, mais le prêtre y domine encore et il faut obéir. *Quando Roma locuta est, causa finita est.* Me voir prêtre, c'est-à-dire le roi d'un village, fut une idée que mon père n'eut pas de peine à adopter.

« J'avais le caractère doux et paisible, et j'apprenais assez facilement. Le maître d'école m'avait élevé

au rang de moniteur, et j'avais pour mission d'apprendre à lire, à écrire et à compter aux autres enfants. Le curé me remarqua au catéchisme; il me donna des images, il m'emmena deux ou trois fois, après la classe, manger des fruits dans son jardin, et bientôt je pris l'habitude de servir sa messe tous les jours. A l'aide d'une vieille grammaire à moitié rongée par les rats, il m'apprit quelques mots de latin et, tant bien que mal, je commençais à me débrouiller un peu dans l'*Epitome historiæ sacræ*. Il était fort vieux et m'avoua que de son temps les études n'allaient pas aussi loin qu'aujourd'hui où les impies possèdent la science, de sorte qu'il me laissa là.

« Sa vieille servante Rosalie m'avait pris en affection. J'épluchais ses légumes, j'essuyais la vaisselle, j'écumais le pot-au-feu, je lui rendais une foule de petits services; je fis tant et si bien que je finis par être nourri à la cure. Ma mère était aux anges. Elle m'avait brodé de ses mains un surplis blanc, taillé dans la chemise de calicot qui avait servi à mon père le jour de son mariage, et elle ne cessait de m'admirer avec ma large ceinture bleu de ciel, frangée d'argent, que je devais à la munificence de la gouvernante. Lors d'un voyage qu'il fit à Besançon, à l'époque de l'installation du nouvel archevêque, le

curé m'avait rapporté un service complet, en étain et en cuivre, pour dire la messe. Encensoirs, burettes, cierges, ciboire, saint-sacrement, calice, rien n'y manquait, pas même le tabernacle et une petite sonnette.

« Pendant le temps que je ne donnais pas à aider la servante dans les soins du ménage, je mettais mon surplis et je m'exerçais à dire la messe sur une petite table placée dans un coin de la cuisine. Au moyen d'un morceau de glace brisée, et à grand renfort de mousse, de fleurs et de lierre, j'avais fini par organiser un autel, en forme de reposoir, qui m'inspirait une grande vénération, bien que Rosalie ne manquât pas un jour de venir y mettre ses cheveux en ordre. Outre mon arsenal de piété, le curé m'avait encore rapporté un autre cadeau qui a laissé une trace profonde dans toute ma vie. C'était l'histoire de ***Robinson Crusoë*** et le ***Robinson suisse***. J'avais bien lu les ***Aventures des quatre fils Aymon***, la ***Légende de Guillaume Tell*** et la vieille ***Bible*** du curé, mais, après une première lecture de mes Robinsons, je fus atteint d'une véritable fièvre de solitude.

« Vivre abandonné dans une île déserte, se promener avec une chèvre et un perroquet, opérer le déménagement d'un navire, se construire une habi-

tation, pêcher à la ligne, chasser avec un fusil, fut bientôt pour moi l'idéal de la félicité terrestre. Mais tout cela n'était rien en comparaison du bonheur de récolter du tabac soi-même et de fumer toute la journée. Il me serait impossible, encore aujourd'hui, de lire sans une vive sensation de plaisir le passage d'un livre où les personnages fument ou bourrent leur pipe, tant mes impressions d'enfant sont vivantes.

« J'étais de ma nature un peu taciturne, ou plutôt solitaire. Je n'aimais ni à jouer ni à courir avec les enfants de mon âge, et j'avais dans la montagne des retraites ignorées. Là, caché au fond des gorges sauvages, au milieu des rochers et des sapins, je pouvais fumer tranquille et méditer à loisir mes Robinsons. Je m'approvisionnais de tabac dans les poches de mon père et de mes frères aînés; au besoin je fumais des feuilles de noyer, et je cachais mes pipes dans des trous de murs... Je m'étends sur tous ces souvenirs qu'il m'est doux de réveiller. C'est la première fois que je les raconte.

« On savait dans le village que je disais déjà la messe dans la cuisine du curé, et on me citait comme un modèle de piété à tous mes petits camarades.

« *L'enfant a la vocation,* » disait mon père.

« *Ce sera un saint dans la famille,* » disait ma mère.

« *Il sera grand-vicaire à Besançon,* » disait le curé.

« Je n'aurais jamais osé dire le contraire. Cependant, je m'étais hasardé à l'interroger pour savoir si les curés fumaient. Il me dit que non. Je demandai pourquoi. « Cela n'est pas agréable à Dieu, » me répondit-il. Cette déclaration me jeta dans un grand trouble et me donna des scrupules. Si fumer n'était pas agréable à Dieu, me disais-je avec la logique inflexible des enfants, c'était un péché. Or, il fallait s'en confesser, sous peine de faire un sacrilége en communiant, et de s'exposer à aller brûler en enfer. Je contai mon cas à un petit camarade qui se cachait aussi pour fumer, en lui demandant si, à ma place, il le dirait en confession. Après avoir réfléchi, il me dit que c'était un péché pour les curés, mais pas pour un paysan, puisque les gens de Chamesol s'en allaient fumer autour de l'église pendant le prêche. Cette explication leva mes doutes, et je n'en parlai plus à personne.

« Une autre fois, je demandai à mon curé si les prêtres pouvaient voyager. Il me répondit affirmativement et m'expliqua ce que c'étaient que les Prê-

cheurs et les Missionnaires. A partir de là, mon esprit fut tout à fait tranquille, et je ne vis plus aucune raison pour être curé, attendu que j'étais résolu à devenir missionnaire, à voyager sur un navire et à faire naufrage comme Robinson Crusoë. Ma première enfance s'écoula ainsi.

« J'avais un peu plus de douze ans lorsque j'entrai au petit séminaire de Besançon avec une demi-bourse. Mon père ne devait payer que la première année, si ma conduite répondait à ce qu'on attendait de moi. Mes maîtres eurent lieu d'être satisfaits; j'obtins la bourse entière, et quelques années plus tard ma vieille mère, dont j'étais le Benjamin, eut la consolation de rendre son âme à Dieu en entendant dire au curé que son fils serait un jour *« une des colonnes de l'Église de saint Pierre. »*

Ici, l'abbé Daphnis poussa un soupir et fixa quelque temps ses yeux vers la terre avec mélancolie.

Il poursuivit :

« Je passerai rapidement sur mes années de séminaire, qui m'ont laissé de trop pénibles souvenirs. On dit que les prisonniers retournent quelquefois visiter le cachot où ils ont souffert, et trouvent la liberté plus douce en pensant à leur esclavage. Ces

prisonniers-là, dit l'abbé dont la voix sourde vibra jusque dans les profondeurs de sa poitrine, ces prisonniers-là sont nés dans la plaine, et ils ne savent pas ce qu'éprouve un cœur de montagnard quand une grille de fer se referme derrière lui. Pour moi, je me sens l'âme sombre et désolée par une invincible tristesse, en me représentant la porte bâtarde, les fenêtres grillées et les hautes murailles du séminaire. Il faut demander ce que j'ai souffert aux esclaves ou aux hirondelles captives.

« A seize ans, je pris la soutane. J'allais passer tous les ans les courtes vacances chez mes parents. La première fois que j'arrivai dans mon nouveau costume, ma mère pleura de joie. A partir de ce jour, on me donna une chambre séparée, j'eus la première place à table, on m'appela *monsieur l'abbé*, et père, mère, frères cessèrent de me tutoyer. Je n'avais plus de famille.

« Mes études étaient achevées. A part la hiérarchie ecclésiastique, je n'avais aucune idée nette de l'organisation des classes sociales, ou plutôt j'avais sur le monde les données les plus fausses. Quant à mon instruction, si j'en excepte la chicane théologique et une connaissance assez profonde des textes hébraïques, elle était à l'avenant. Je ne savais pas le premier mot de l'histoire contemporaine; j'avais

lu *Esther* et *Athalie* dans des éditions expurgées, et j'aurais été bien étonné d'apprendre que Louis XIV avait eu des maîtresses.

« Avant d'être ordonné, on voulut, selon la coutume, me faire voir *le monde*, pour m'enseigner à mépriser ses pompes et la vanité de ses plaisirs. Cette épreuve est la pierre de touche de la vocation.

« Je me rendis donc chez un respectable correspondant de Besançon, ami du Supérieur, qui me présenta chez quelques vieilles dévotes dont les friandises mêmes me semblaient avoir une odeur de sacristie. Il me conduisit au spectacle une fois. On jouait *les Enfants d'Édouard* de Casimir Delavigne. Les impressions qui me sont restées de cette première initiation furent la vue des actrices et la rencontre d'une troupe de jeunes gens en bonne humeur qui chantaient dans la rue.

« J'avais un ami au séminaire. Nous étions à peu près du même âge et nos caractères sympathisaient. Comme il vivait à l'écart et ne parlait presque jamais, je crus qu'il souffrait comme moi, et je lui demandai son amitié. Mais l'œil de l'inquisition veillait.

« Je connaissais la maxime orientale : *La parole que tu gardes est ton esclave, celle que tu as lâchée est ton maître*. Mon vieux curé m'avait aussi donné

un conseil qui, disait-il, devait régler la vie d'un prêtre : *Tiens tes oreilles et tes yeux ouverts, si tu veux ; ferme ton cœur et tes lèvres.*

« J'avais une bonne cuirasse, mais elle avait un défaut : mon cœur se desséchait dans l'isolement, car il n'est pas bon de rester seul. Celui que j'avais choisi pour mon frère fut mon confident. Pendant cinq années, il put lire dans mon âme des pensées dont mon confesseur n'avait pas le secret. Jamais amitié ne fut plus pure, plus profonde que la mienne, et je lui aurais confié mon honneur et ma vie sans arrière-pensée.

« Avant de le quitter, je voulus lui laisser un souvenir. C'était une relique que je portais au cou depuis ma naissance. En la recevant de mes mains, il pleura à chaudes larmes. Je sanglotais. Le supérieur, pour mettre fin à cette scène, m'emmena comme un enfant et me conduisit dans son cabinet.

« — Vous allez partir, me dit-il, mais avant, examinez ceci.

« Il me tendit une liasse de papiers.

« En l'ouvrant, je reconnus l'écriture bien-aimée du frère de mon cœur. Je crus qu'on me laissait de lui ce souvenir en échange du mien.

« C'était une dénonciation.

« Le supérieur me regardait :

« — Ne prononcez pas un mot, Daphnis, et partez.

« Je me dirigeai vers la porte. Il me rappela, me prit la main et me dit d'un ton presque affectueux :

« — Ce qui vous arrive m'est arrivé il y a quarante ans, et j'ai fait le bien. Quand vous aurez vécu, vous saurez qu'il y a dans le monde des vertus aussi sublimes qu'il y a de basses lâchetés. *Ne méprisez pas l'homme.* Allez en paix. »

. . . .

Il se fit un silence. L'abbé poursuivit :

« Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes les carrières m'étaient fermées. Je ne pouvais pas même songer à rentrer chez mon père qui n'aurait pas voulu de moi pour pousser une charrue. Je me rendis donc à Besançon, et quelques mois après, je prononcai mes vœux... J'avais sur les épaules cette robe de Nessus qu'on ne déchire pas, même avec les lambeaux de sa chair... J'étais prêtre.

« On m'envoya dans un petit village des Hautes-Alpes.

« Avant de m'y rendre, je devais séjourner trois mois à Paris pour un travail sur les textes hébraïques et les Pères de l'Église dont les documents n'existaient qu'à la Bibliothèque. J'y ren-

contrai un de mes anciens condisciples qui était sorti du séminaire. Il était maître d'études et enseignait le latin aux enfants moyennant trente francs par mois, la nourriture et le logement. On m'avait donné une somme assez ronde pour mes frais de séjour. Il m'engagea à consacrer une partie de ma bourse à l'achat d'un costume bourgeois et d'une cinquantaine d'auteurs que tout homme pensant doit avoir dans la tête. Pendant le temps que je ne passais pas à la Bibliothèque, nous vécûmes ensemble, et quand il me mit à la diligence pour me rendre à ma destination, je commençais à voir le monde à son vrai point de vue. J'adressai mon travail à l'archevêque de Besançon qui daigna me remercier par une lettre flatteuse, pleine de félicitations et d'encouragements.

« Le curé du village dont j'allais être vicaire était un vieillard aux cheveux blancs bouclés et au teint rose, partageant sa vie entre son bréviaire et *la Cuisinière bourgeoise*, bourrée de recettes et d'annotations savantes. Il me reçut bien, me laissa m'arranger à ma guise, et mit à ma disposition une bibliothèque précieuse qu'il tenait de son prédécesseur et dont il n'avait pas même lu le catalogue.

« J'avais une modeste petite chambre et un grand

jardin. Un ruisseau coulait à l'entrée du village, perdu dans les montagnes. Je vivais heureux dans ce coin du monde, où je retrouvais mes souvenirs et où je pouvais me livrer en toute liberté à mes goûts de lecture et de solitude. Quand je compare ma situation présente à celle d'autrefois, je ne puis m'empêcher de regretter les années que j'ai passées dans ce petit village, et cependant je voyais lentement s'écouler ma jeunesse.

« Mon esprit, déjà trop porté à la contemplation et forcé de se replier, finit par s'engourdir et s'énerver comme le corps d'un prisonnier dans un étroit espace ; mais j'avais eu le temps d'entasser dans ma tête les connaissances les plus bizarres et les plus opposées. Heureusement j'avais fait une bonne digestion de mes lectures, et ce n'est que plus tard, en causant avec des hommes qui avaient une réputation faite de grand savoir, que je m'aperçus de la supériorité réelle qu'un homme peut acquérir par un travail continu. Je croyais être un bon disciple, et je me sentis leur maître. J'eus le malheur de le montrer, car la science a aussi ses enivrements, et de ce jour on résolut d'utiliser mes talents. Chaleureux et enthousiaste, comme toutes les organisations comprimées, la violence de mon geste et la sonorité de ma voix semblaient me réserver aux triomphes

de la chaire. On m'envoya donc ici pour m'exercer aux difficultés de l'art oratoire, comme un acteur qui va s'essayer en province avant de se produire sur une grande scène.

« J'aurais eu de l'ambition si je n'avais pas été prêtre. La soutane étouffa en moi tous les sentiments nobles et les aspirations généreuses. Mais elle n'étouffe pas les ardeurs du sang... Vous avez lu Paul-Louis Courier; vous ne savez pas les tortures de ce vœu de chasteté, inventé par un tourmenteur en délire. Les tribunaux montrent de temps en temps au grand jour les conséquences de ce principe, qui rend un homme criminel et sacrilége quand il veut obéir à la loi la plus impérieuse de la nature. « Mieux vaut un bon soldat qu'un mauvais « prêtre, » disait mon père... Un prêtre comme moi est à peine un fonctionnaire public.

« J'avais au cœur cette mortelle désespérance, cette invincible tristesse des hommes et des choses qui mène au suicide ou à la folie; j'avais horreur d'une profession pour laquelle je n'étais pas né... Depuis votre arrivée, sans le savoir, vous m'avez fait bien souffrir. Jamais je n'avais tant envié le sort de l'homme qui peut marcher librement dans la vie; jamais je n'avais si durement senti que s'il m'était défendu d'aimer, il m'était permis de souffrir. »

Il se fit un silence.

« Je viens d'anéantir, poursuivit l'abbé en jetant l'image enflammée dans la rivière, la seule preuve d'une passion dont j'ai gardé trois années dans mon cœur le secret brûlant... Je n'étais pas né méchant, mais j'ai peur de le devenir, car je sens que cette vive et pure étincelle d'amour et de liberté qui fait la grandeur de l'homme vient de s'éteindre en moi... Je partirai bientôt pour les Indes. Adieu... Merci... J'ai tout compris... »

L'abbé Daphnis avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

Maurice le regarda quelques instants froidement et en silence, puis il s'éloigna sans bruit.

. . . .

JOURNAL D'EDMÉE

« M. Martinot est venu aujourd'hui, après être resté deux jours sans nous voir. Il m'a dit avoir suivi le conseil de sa grand'mère. Il faut qu'elle commande et que tout le monde voie par ses yeux. C'est elle qui a élevé son petit-fils, et elle a un grand empire sur lui. Je ne serais pas étonnée qu'elle fût

la cause du changement que j'ai cru remarquer dans la façon d'agir de M. Martinot.

« Nous devions aller aujourd'hui faire une excursion au château de La Roche à quatre heures du matin. Pour être sincère, je dois dire que je voulais éprouver la patience de mon cavalier, et que ce moyen ne m'a guère réussi. M. Maurice a pris son fusil et il est parti seul. Son intention était parfaitement de ne pas revenir me chercher, car il me l'a dit. Je l'ai rejoint un peu plus loin que le Vieux-Moulin. Après m'avoir bien fait comprendre qu'il n'entendait pas soumettre son humeur à mes caprices, il n'est monté à cheval qu'après avoir reçu de moi une sorte de satisfaction. Je ne comprends pas encore comment j'ai pu en venir à de pareilles capitulations, avec le caractère que tout le monde se plaît à m'accorder.

« ..... En arrivant au château, il a voulu essayer le terrain avant de franchir le torrent. Sur quelques mots ironiques que j'ai laissé échapper sans en calculer la portée, il s'est élancé d'un bond. Là encore, j'avoue que je n'avais pas le beau rôle, car je l'ai supplié de renoncer à son projet, et il a dû remarquer le trouble qu'il m'avait causé. Je ne m'explique pas pourquoi je trouve du plaisir à avoir des torts envers lui et à les réparer. Il faut d'ailleurs lui

rendre cette justice que sa conduite est simple et naturelle, et qu'il ne paraît pas attacher d'importance à tous ces incidents. C'est ce qui m'humilie le plus.

« Nous avions rencontré le maire et son fils sur le pont. A mon retour, ma mère m'a appris que M. Rondot était venu la voir en mon absence et avait demandé ma main pour son fils. J'ai refusé sans entrer dans aucune explication. C'est madame Martinot qui est allée le soir même porter ma réponse. Il paraît que mon refus a surpris bien des gens qui ne s'y attendaient pas. Madame de Revigny m'en a félicitée. Cela n'en valait certainement pas la peine.

« Beaucoup de jeunes filles mettent leur amour-propre à être demandées souvent en mariage. Ne trouvant personne digne d'elles, elles font comme le héron d'une fable de La Fontaine, et elles finissent par se contenter d'un colimaçon; encore toutes n'en rencontrent-elles pas. Pour mon compte, je me trouve peu flattée d'être distinguée par des gens vulgaires, et si je dois un jour me soumettre à un homme, je veux au moins pouvoir vivre avec lui sans ce mépris qu'on éprouve pour ses inférieurs.

« J'ai vu M. Maurice dans la soirée. Il était distrait et paraissait soucieux, mais je ne pense pas

être pour quelque chose dans ses préoccupations. Il n'a pas été question de la démarche du maire. J'ai fait de la musique.

« M. Martinot vient régulièrement tous les jours nous voir, et nous sommes maintenant fort bons amis. Il m'a demandé si j'aimais lire, et il m'a remis la liste des livres qu'il a apportés avec lui. Voici ceux qu'il m'a prêtés :

« Beaumarchais. — Victor Hugo (*Théâtre* et *Poésies*). — Alfred de Musset. — *Nouvelles* de Prosper Mérimée. — *Mauprat*, par George Sand. — *Correspondance* de Diderot et *OEuvres choisies*. — *Nouvelles genevoises*, de Topffer. — *Romans* de Charles Dickens. — *Le Rouge et le Noir*. Plusieurs romans de Balzac.

« Il a beaucoup d'autres livres encore. Je lui ai demandé si, dans la liste qu'il m'avait donnée, il y en avait qu'une jeune fille ne doit pas lire. Il m'a répondu qu'il ne prêterait pas tous ces ouvrages à une jeune fille, mais qu'il faisait une exception pour moi, et qu'un livre ne corrompt jamais les intelligences saines et les esprits droits. Cela m'a fait plaisir.

« Madame de Revigny m'a prévenue qu'on s'oc-

cupait beaucoup de moi dans la ville. Il paraît que les visites de M. Martinot à la maison, nos excursions et nos promenades sont le texte des conversations de la localité. Est-ce ma faute si j'ai cessé de voir mes bonnes amies qui me détestent, et des gens dont la vertu a pour moi le tort de n'être pas amusante? Je me soucie fort peu des commentaires qu'on peut faire ici sur ma conduite.

« Quelques bonnes âmes sont venues voir ma mère pour lui ouvrir les yeux sur « mes extrava- « gances ». Ces personnes pieuses parlaient naturellement dans mon intérêt. Après le mot *extravagances* sont venus ceux de famille, de religion, de responsabilité, d'honneur, et le reste. On n'a pas idée des gens d'une petite ville. Quand ils ont une chose qui les occupe, ils s'y cramponnent et la retournent dans tous les sens pendant des mois entiers. Les prudes et les bigotes, avec leurs vues étroites et leur espionnage haineux de toutes les minutes, sont les plus acharnées contre moi. Ma mère en a parlé à madame Martinot qui a répondu : « Il y « a des gens qui feraient mieux de regarder devant « leur porte avant d'aller voir si la cuisine du voisin « est balayée. » Madame de Revigny, consultée aussi, dit à tout venant qu'elle voudrait bien pouvoir monter à cheval et courir avec nous.

« M. Maurice m'appelle sa *belle ennemie*, et nous vivons sur pied de guerre. Il a pris plus au sérieux que sa grand'mère et madame de Revigny les propos qu'on a tenus sur son compte et sur le mien. Je l'ai remercié de l'intérêt qu'il porte à ma réputation, mais je lui ai déclaré que, puisqu'il en était ainsi, e tenais à me mettre au-dessus des mauvaises langues, et qu'à l'avenir Chaumin ne nous accompagnerait plus.

« J'ai pris aujourd'hui ma première leçon d'échecs. M. Maurice m'a dit : « *On n'enseigne pas aux* « *femmes à être les amies de leurs maris. Il fau-* « *drait, pour cela, leur apprendre bien peu de* « *chose.* » Je lui ai demandé s'il était nécessaire de savoir jouer aux échecs. Il m'a répondu *oui* en souriant.

« J'ai lu *Mauprat*. J'avais entendu parler à Saint-Denis de George Sand comme d'un auteur pernicieux, et c'est pourquoi j'ai commencé par là. Ce roman m'a intéressée, mais le caractère de l'héroïne ne me plaît pas. Je n'aime pas les hommes qui obéissent à une femme, et il me semble que Mauprat aurait dû être son maître. J'en ai parlé à M. Martinot qui m'a dit : « *Cette opinion me donne*

« *une grande idée de votre caractère.* » Une grande idée de mon caractère? Ce n'est pas là ce qu'on appelle un compliment. D'ailleurs, M. Martinot ne me flatte guère et ne m'épargne pas les leçons.

« Nous avons été nous promener en barque aujourd'hui. En rentrant à la maison, je me suis mise au piano, et je lui ai joué plusieurs morceaux de mon cahier des *Échos d'Allemagne : l'Absence*, de Beethoven; *la Berceuse*, de Weber, et *la Romance irlandaise*, de Martha. « *Vous jouez la musique* « *des maîtres comme une pensionnaire ennuyée* « *de sa leçon de piano,* » m'a dit M. Maurice. La vérité est que je jouais fort mal et que j'étais distraite. J'ai été sur le point de lui dire qu'il en était la cause. »

JOURNAL DE MAURICE

A la suite de l'incident du château de La Roche, Maurice profita des loisirs forcés que lui faisaient deux jours de pluie pour adresser à son ami Stéphane Giraud une nouvelle lettre, s'il est permis de donner ce nom à l'envoi qu'on va lire :

GAZETTE DU VILLAGE

Saint-Hippolyte, mai 1854.

Il est regrettable, mon cher Stéphane, que Saint-Hippolyte n'ait pas un journal, car il ne manque ici ni événements, ni petites histoires. Malheureusement, il n'y a pas d'imprimerie, pas même une simple presse lithographique.

Pour fonder la plus chétive gazette, il me faudrait déposer un cautionnement, obtenir une autorisation du ministre, nager dans les eaux du préfet, m'enrégimenter dans les confréries et suivre la filière administrative, de telle sorte que mon opinion, à l'état de lingot, finirait par arriver à la minceur d'un fil de laiton en passant, de gré ou de force, par tant de cylindres. Aussi, pour éviter tous ces embarras et ne pas laisser une colonne blanche en guise de partie politique, j'écrirai mon journal pour toi de ma plus belle écriture, et je serai tout à la fois mon propre imprimeur, mon éditeur, mon directeur, mon comité de rédaction et mon conseil d'actionnaires. Tu seras, toi, mon censeur, mon lecteur et mon abonné. Je te dispense de ma profession de foi. La *Gazette du*

8.

Village n'a qu'un but : te mettre au courant des faits particuliers qui peuvent t'intéresser, te parler des gens que tu es appelé à connaître, et t'initier aux événements auxquels tu pourras être mêlé. — *Vale.*

BULLETIN POLITIQUE

Une élection d'écoliers.

Toutes les cervelles sont à l'envers. Le maître d'école actuel, M. Barathier, est à Saint-Hippolyte depuis un an, et comme il est sur les rangs pour passer inspecteur, son avénement a été signalé par de grandes réformes qui ont occasionné de grands bouleversements. Après avoir obtenu du conseil municipal le renouvellement complet du matériel de son école, il a orné les fenêtres de ventilateurs et fait peindre sur les murs de sa classe d'immenses cartes muettes et un superbe tableau des poids et mesures. Mais il en est des écoles comme des gouvernements, une réforme en amène une autre. D'amélioration en amélioration, M. Barathier avait obtenu des ***autorités locales*** la fondation d'un prix annuel, dit ***Prix de sagesse***, destiné à l'élève qui aurait su le mériter

par son travail et sa conduite pendant toute l'année. Ce prix devait être décerné, bien entendu, sur la proposition du maître d'école, dans une grande salle du couvent qui sert de mairie, de justice de paix, de salle de concert quand il vient des musiciens ambulants, et aussi de salle de danse aux fêtes carillonnées.

L'époque approchait : toutes les autorités, les fonctionnaires, les notables, les parents et les écoliers se tenaient prêts pour la cérémonie. Dès le jeudi de la semaine précédente, on avait commencé à orner l'enceinte de tentures, de drapeaux et d'énormes guirlandes de lierre. L'épaulette du buste du souverain, cassée à la suite d'une rixe en pleine justice de paix, avait été recollée pour cette solennité.

Une table à rallonges (c'est ma grand'mère qui a prêté la table), couverte d'un tapis vert presque neuf, avait été dressée sur l'estrade et entourée de quatre fauteuils pour le curé, le député, le maire et le maître d'école. Douze autres fauteuils, trois appartenant à madame de Revigny, quatre au maire, deux à madame de Vauchamps et trois à ma grand'mère, furent destinés aux adjoints, aux principaux fonctionnaires et aux gros bonnets. Puis deux rangs de huit chaises, recouvertes en damas, réservées aux

notables, et trois rangs de chaises de paille pour les parents. Enfin, des bancs destinés aux écoliers.

Bien que mes études en politique et en diplomatie n'aient pas été poussées bien loin et que j'ignore entièrement la portée de mon terme de comparaison, je crois pouvoir affirmer que la solution de la question orientale est un problème d'enfant à côté de la question de savoir l'ordre dans lequel seraient placés les occupants présumés des fauteuils et des chaises de damas. Les partis s'agitèrent, et on se livra dans toute la ville à des hypothèses dans le vide depuis le 1er mai.

On discuta la question en grand conseil dans le salon de madame de Revigny, où chacun émettait ses opinions.

— La salle a tenu soixante personnes au dernier bal.

— Elle peut tenir cent vingt personnes, si on ne danse pas.

— On étouffait.

— Comptons, dit madame de Revigny qui présidait l'assemblée : Deux rangs de fauteuils, douze personnes; deux rangs de chaises de damas, seize; trois rangs de chaises de paille, trente-six; douze, seize et trente-six font?...

— Soixante-quatre, dit une voix.

— Soixante-quatre, soit. Combien y a-t-il d'écoliers dans cette classe?

— De trente-cinq à quarante.

— Comment, quarante? Et la classe des filles?

— Autant.

— Et la salle d'asile?

— Soixante.

— Il y aurait donc cent quarante enfants à Saint-Hippolyte, sur une population de mille à douze cents âmes?

— Oui.

— Et ceux qui sont en nourrice?

— Et ceux qui sont morts.

— Et ceux qui sont attendus, dit madame de Revigny. Voyons, ce n'est pas possible.

— C'est la vérité.

— Alors nous avons, avec les gamins, un total d'une centaine de personnes. Je demanderai au maire s'il y aura des gens assis par terre.

— M. Beuret ne viendra pas.

— Pourquoi?

— Il paraît qu'il n'a qu'une chaise de damas.

— La tante du maire ne veut pas qu'on invite l'huissier, parce que la femme de l'huissier a fait faire une coiffure à Besançon.

Voilà ce qu'on disait chez madame de Revigny.

Le 9 mai, à la suite d'un repas donné par le maire au sous-préfet qui faisait sa tournée, quelques mots transpirèrent. M. Beuret y déclara qu'il assisterait à la solennité, dans un fauteuil.

— C'est un fauteuil où on tiendra cinq, dit madame de Revigny, faisant allusion aux cinq voix dont il disposait aux élections.

Les problèmes une fois posés (y a-t-il des problèmes en province?), on fut bientôt d'accord sur les noms des privilégiés qui auraient les honneurs des fauteuils et des chaises de damas; mais quand il s'agit des simples chaises de paille, les difficultés augmentèrent. En effet, les classifications qu'on allait adopter étaient d'une grande importance, devant être basées sur le rang, la fortune, l'influence et la réputation des parents des élèves.

Lorsque les numéros d'ordre furent définitivement arrêtés, il y eut des brouilles dans les ménages de Landernau. Les vieilles querelles se réveillèrent; des gens déclassés demandèrent de l'argent à d'autres. Les beaux jours des Guelfes et des Gibelins allaient renaître. Un lieutenant de douane, logé dans la maison de grand'maman (c'est lui qui lui prête le *Siècle*), a demandé son changement de résidence. Son fils est, dit-on, d'une force prodigieuse sur la

carte muette. Il paraît aussi que le mot « *rat-de-cave* » aurait été prononcé à l'endroit du receveur des contributions indirectes, et que cette allusion blessante l'a mis hors des gonds, bien qu'elle ne soit pas neuve.

La classification des écoliers était simple. On avait à choisir entre l'ordre des divisions et sections de la classe et l'ordre alphabétique. Ces deux combinaisons furent rejetées, et on en adopta une troisième qui était de les classer par rang de taille, les plus petits sur les bancs de devant. Mais là encore il y eut des chicanes. Les deux cordonniers de Saint-Hippolyte reçurent des commandes de chaussures à talons extravagants, et il est de notoriété publique que le fils du serrurier a mis un jeu de cartes dans ses souliers.

Telle était la situation réglée provisoirement, et tout promettait d'aller assez bien, lorsqu'un événement imprévu vint jeter l'alarme et la consternation dans toute la ville. A l'heure où nous écrivons ces lignes, la révolution est à peine calmée.

Le prix unique de sagesse et de travail devait être décerné sur la proposition du maître d'école. Donc, la veille du grand jour, M. Barathier se rendit chez le maire et, par-devant les autorités locales, désigna

l'élève *Joseph-Théodule Hémonel.* Dès que la nouvelle s'en fut répandue, il n'y eut qu'un cri par toute la ville :

« C'est *un Indevillers* qui a le prix ! »

Joseph-Théodule Hémonel était natif d'Indevillers, petite commune des environs. C'était un affront sanglant fait à tous les *Saint-Hippolyte ;* c'était un pensionnaire du maître; il payait plus que les autres; il fallait donner le prix à un Suisse, etc., etc.

Ce qui rendait encore l'agitation plus vive, c'est que Saint-Hippolyte avait un candidat sérieux à opposer à celui du maître. Il s'appelait *Pascal Laurent.*

Nous mettons sous les yeux du lecteur les notes des deux compétiteurs :

HÉMONEL (Joseph-Théodule), né à Indevillers.

Conduite. Irréprochable..	*Observations.* Néant.
Travail. Très-bien	
Religion. Bonne..................	

LAURENT (Pascal), né à Saint-Hippolyte, chef-lieu de canton.

Conduite. Mauvaise...............	*Observations.* Néant.
Travail. Bon, mais irrégulier.......	
Religion. Négligée...	

Signé : BARATHIER.

Pascal Laurent, surnommé *Laurent-soif* par ses

camarades, à cause de son assiduité à la brasserie de La Forge, passait généralement dans la ville pour un bandit, c'est-à-dire qu'il jouait au billard en bras de chemise pendant les vêpres et écrivait des lettres aux filles. Mais il fallait dire aussi, pour rendre hommage à la vérité, qu'on aurait pu mettre les notes suivantes dans la colonne d'observations laissée blanche :

1° Que *Laurent-soif*, excellent nageur, avait, à l'âge de quatorze ans, sauvé au péril de sa vie deux enfants qui se noyaient entrelacés au fond du *petit Gouffre*, devant le Couvent;

2° Que, toujours le premier sur les toits dans les incendies, il avait un jour sauvé un petit enfant que sa mère avait oublié dans son berceau;

3° Qu'il avait plusieurs fois ramené à l'écurie des taureaux furieux, etc., etc.

Malgré ces faits dignes d'être cités, jamais *Laurent-soif* n'avait demandé ni reçu aucune récompense, si ce n'est que la commune, le jugeant utile, s'était engagée à lui acheter un homme s'il amenait un mauvais numéro à la conscription.

Les choses allèrent si bon train que le maire d'Indevillers fut mandé.

Le maire d'Indevillers n'était pas ce qu'on appelle ici « *un monsieur.* » Son costume se composait

d'un habillement de droguet brun-clair, tirant sur le jaune, d'un chapeau tromblon et d'une paire de sabots. Il savait signer son nom en lettres imprimées, et passait pour un homme de bon conseil. M. Rondot, son collègue de Saint-Hippolyte, lui exposa le cas.

— Ma foi! dit-il, si vous voulez mon avis, le voici, simple comme bonjour : le mieux serait de faire voter les écoliers.

Il était six heures du soir. Ils adoptèrent cet avis, burent leurs quatre bouteilles à dîner, et il fut convenu que le maire d'Indevillers ne s'en retournerait que le lendemain sur les cinq heures du matin. Cette sage décision, dont le maire de Saint-Hippolyte se donna les gants, produisit le meilleur effet. Tous les élèves réunis apprirent qu'ils auraient à voter le même jour à *bulletin fermé*.

Le maître d'école fit un chaleureux appel à leur équité et leur donna la volée jusqu'à deux heures pour se consulter, délibérer et s'entendre ensemble. La distribution devait avoir lieu à trois heures et demie.

A la sortie de la classe, les écoliers se rendirent tous sur le pont du Neuf-Moulin, et il se forma deux camps. On se compta : il y avait vingt-cinq Saint-

Hippolyte pour *Laurent* et quatorze étrangers pour *Hémonel*. Le camp des *étrangers* se composait des pensionnaires du maître d'école, jeunes gens des environs, qui se préparaient pour obtenir leur brevet d'instituteur. Trois Saint-Hippolyte seulement avaient « *tourné* ».

La majorité essaya d'abord du raisonnement pour en ramener quelques-uns et rendre cette minorité moins imposante, mais un seul revint au bercail. Après les négociations diplomatiques, de sourds murmures commencèrent à s'élever au sein du parti *Laurent*. On entendit bientôt circuler le nombre treize, et les noms de judas, de capons et de traîtres.

Les groupes, par instinct et sans parti pris, se rapprochaient formés en carré de bataille : on eût cru assister à une élection américaine.

Les deux Saint-Hippolyte transfuges avaient déjà été hués, poussés et battus ; une lutte générale était imminente, lorsque parurent les deux compétiteurs, bras dessus, bras dessous, avec le curé, le maire et le maître d'école.

Tous les élèves rentrèrent en classe dans le plus grand silence. Le vote se fit avec ordre dans un pot à tabac dont on soulevait le couvercle d'étain pour

chaque billet, et le dépouillement du scrutin, qui eut lieu sur-le-champ, établit que :

Pascal Laurent, de Saint-Hippolyte, avait obtenu le *Prix de sagesse et de travail* par la majorité de vingt-six voix contre treize. Les enfants au-dessous de sept ans n'avaient pas voté.

On passa dans la grande salle de la mairie, et le prix fut décerné au vainqueur.

Quand il regagna fièrement sa place avec ses quatre volumes de *Voyages autour du monde*, M. Barathier appela d'une voix émue Joseph-Théodule Hémonel, et lui décerna, à titre de récompense exceptionnelle, les *OEuvres complètes de M. de Buffon*, avec planches et gravures coloriées, édition in-8° en douze volumes, reliés, dorés sur tranche et achetés de ses deniers personnels. Moyennant quoi, les trois musiciens de la garde nationale exécutèrent une marche, et l'assemblée se sépara avec satisfaction.

Trois discours avaient été prononcés. Landernau est tranquille.

SAINT-HIPPOLYTE

Je copie à ton intention l'extrait suivant de l'*Annuaire du Doubs* pour 1839, qui résume en quelques traits l'histoire de la ville :

« Celte petite ville, qui fut chef-lieu de district et d'arrondissement avant la réunion des cantons de Montbéliard et d'Audincourt au département du Doubs, est située dans un vallon profond et pittoresque, au confluent du Doubs et du Dessoubre. Ce n'est plus qu'un chef-lieu de canton de sept cent quatre-vingt-quatorze habitants, la plupart adonnés à l'agriculture, ou s'occupant de professions mécaniques.

« Autrefois capitale du comté de la Roche, fief de celui de Montbéliard, Saint-Hippolyte est mentionné pour la première fois dans un document de l'année 1040. Le pape Pascal II y fit quelque séjour en 1107, et, dès l'année 1303, elle possédait un chapitre assez bien doté, composé de huit chanoines, qui fut fondé par Jean de Châtillon, comte de la Roche. Elle posséda encore, de 1418 à 1452, le *Saint-Suaire*, qui a passé ensuite à Turin.

« On fait remonter à 1298 la concession des franchises de Saint-Hippolyte, qui fut admise à la co-bourgeoisie de Berne au mois de mars 1499. Ses habitants avaient obtenu en 1310 le droit d'usage dans toutes les forêts de leur seigneur. Son enceinte était fortifiée, et, dès 1351, l'entretien des travaux de défense était à la charge du comte, auquel les bourgeois avaient abandonné le produit *des Angaux;* mais ses murailles et ses tours, et la vaillance de ses châtelains, n'ont pas toujours protégé suffisamment la population : elle eut beaucoup à souffrir dans les guerres de Bourgogne (1474-1477) et de Souabe, entre l'empereur Maximilien et les Suisses (1499), et dans les années 1637 et 1639. Le château de la Roche, situé sur la rive droite du Doubs, à une faible distance de la ville qu'il était destiné à protéger, fut détruit en 1668 par ordre de Louis XIV.

« Ce château servait de résidence aux comtes de ce nom, dont les premiers paraissent être descendus d'un cadet de la maison de Montbéliard. Leur domination et leurs possessions s'étendaient d'un côté sur presque toute la Franche-Montagne, et de l'autre sur partie des anciennes seigneuries de Blamont, Clémont, Granges et l'Isle-sur-le-Doubs; ils ont été pendant quelque temps les suzerains des grands sires de Neuchâtel.

« A l'époque de la nouvelle circonscription du territoire français (1790), Saint-Hippolyte devint chef-lieu d'un district, non sans quelque contradiction de la part des habitants de Blamont, qui faisaient valoir en leur faveur des titres non moins légitimes. En 1815, elle perdit la sous-préfecture et le tribunal d'instance, qui furent transférés dans la ville de Montbéliard, devenue le chef-lieu de l'arrondissement.

« Saint-Hippolyte possédait autrefois un couvent d'Ursulines, fondé en 1618. On remarque dans l'église paroissiale plusieurs tombes du moyen âge, dont quelques-unes recouvrent les ossements de ses anciens comtes. Le monument qui avait été élevé à l'un d'eux a disparu pendant la Révolution. Ce que cette commune offre maintenant de plus remarquable, ce sont ses souvenirs d'un autre temps, non pas tels qu'on les lit dans le poëme satirique intitulé *le Vieux Bourg*, que publia, en 1779, le malin abbé Besançon, mais comme ils vivent encore dans la tradition et dans les documents de nos archives.

Nouvelles locales.

La *grande pêche* aura lieu le mois prochain. Tous les riverains se réunissent et invitent les notables de la ville. On tend, dans toute la largeur de la rivière, deux filets garnis de balles de plomb à leur extrémité, et soutenus chacun par douze hommes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, marchant à la rencontre les uns des autres sur un espace de deux ou trois cents mètres. Avant de jeter les filets, on fait une espèce de battue du poisson en aval et

en amont, pour le rassembler au point déterminé pour la pêche. L'an dernier, on a pris ainsi quatre cents pièces de poisson, truites, barbeaux, ombres, brochets, etc. Les barques menaçaient de chavirer quand on a retiré les filets. La grande pêche terminée, on fait sur l'herbe un repas dont la base est le poisson. C'est pantagruélique. Tu pourras trouver là le sujet d'un tableau de genre original.

Nouvelles des environs.

La semaine dernière, c'était la fête de M... Il y a eu une grande bataille entre les jeunes gens des environs, comme il arrive quelquefois les jours de fête et dans les foires. On a eu à déplorer quelques contusions, visages endommagés, etc., etc. En tout, quatre ou cinq blessés. Rien de bien grave. Nous sommes revenus en voiture à la tombée de la nuit. Beau temps, journée agréable.

. . . .

Je t'adresse une liste supplémentaire des personnes que tu es appelé à connaître et à fréquenter. Les détails sommaires que tu liras pourront servir de point de départ à tes observations personnelles :

GRAND'MAMAN MARTINOT. Ma grand'mère est une

femme de soixante-quinze ans, droite comme un chêne, d'aspect rigide, et dont l'œil noir paraît avoir gardé le feu de sa jeunesse. Caractère antique, mœurs patriarcales. Elle classe indistinctement les gens en deux catégories :

Les personnes qui ont « du jugement »;

Celles qui n'en ont pas.

Deux passions ont rempli sa vie : les procès et les maisons à bâtir.

La première s'explique d'elle-même. Son mari était avoué, et toutes les affaires de l'étude passaient par ses mains. Elle avait tellement pris à cœur *son étude*, que la chicane était devenue son élément particulier. Plaider est pour elle un souvenir de jeunesse. Mon grand-père cumulait, avec ses fonctions d'avoué, celles d'avocat, et la besogne se trouvait ainsi partagée. Il a laissé une réputation d'honnêteté proverbiale : « *N'allez pas chez l'avoué Martinot* » signifiait : votre cause est mauvaise. Il a perdu peu de procès et a gagné une modeste fortune.

Quant à la manie de bâtir de ma grand'mère, je ne pourrais l'expliquer. Lorsqu'on a posé le bouquet triomphal sur le toit de sa troisième maison, elle m'a dit : « Vous voyez cette maison, Maurice? Eh bien, « quand le maçon m'a apporté son mémoire, j'ai

« cru qu'elle était en pierre; celui du menuisier m'a « fait croire qu'elle était en bois; et quand le serru- « rier m'a apporté le sien, j'aurais juré qu'elle était « en fer. » La quatrième maison de ma grand'mère est en train.

M. RONDOT, maire de Saint-Hippolyte. Géant de six pieds de haut.

NARCISSE RONDOT. Tel père, tel fils. Adorateur en titre de mademoiselle de Vauchamps. Mon ennemi intime.

MADAME DE REVIGNY (*déjà nommée*). M'a demandé l'autre jour quand arrivait mon *gringalet* de peintre. Je lui ai demandé des explications au sujet de cette épithète malsonnante : « *Je le suppose maigre*, » a-t-elle répondu.

MADAME DE VAUCHAMPS. Une tête de brebis pensive.

L'ABBÉ DAPHNIS. Jeune homme instruit et distingué. Bon joueur d'échecs. Une tête d'Hamlet. *Jocelyn*, moins *Laurence*

LE CAPITAINE DRACONNIER. Chevalier de la Légion

d'honneur. Trente-deux ans de services, dix-huit campagnes. Propriétaire de deux chevaux superbes, *Va-ton-train* et *Saute-en-l'air*, qu'il prête à mademoiselle de Vauchamps, son élève.

CHAUMIN l'accompagne sur un mulet qui servait autrefois à madame de Revigny pour la promenade.

Et CONSTANT MENOUX, qui a fait sa médecine à Paris.

Pour le reste des habitants, tu te feras une opinion. Je t'attends la semaine prochaine. J'ai reçu ta lettre et ton envoi.

Vale et me ama.

MAURICE MARTINOT.

Stéphane

Une après-midi, au milieu de tous ces événements, Maurice, qui fumait un cigare au jardin, se trouva face à face avec son ami Stéphane Giraud.

— Comment, te voilà ? dit Maurice en lui donnant l'accolade ; pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Pour des raisons supérieures que je vais t'expliquer...

— Un mot : as-tu besoin de quelque chose?

— De rien, mon ami, j'ai dîné en route et j'attendrai volontiers le souper, car, si tu ne m'as pas trompé, on soupe dans cet admirable pays de Franche-Comté. D'abord, tu recevras ce soir ou demain une lettre dans laquelle je t'annonce mon arrivée. En la mettant à la poste, je lus sur le cadran : « Les lettres mises à la boite ce soir pour les départements partiront demain par les courriers du matin. » Or,

il était six heures, et l'affiche de l'Odéon annonçait *Andromaque*... J'entre au café Voltaire, selon ma coutume, et je demande le *Journal des Chemins de fer*. Il y avait un train-express pour Dijon à dix heures trente-cinq. Ma malle était prête depuis deux jours; je monte dans un fiacre, le cocher prend ma malle en passant, me dépose à la gare de Lyon, et me voici devant toi, sain de corps et d'esprit, frais, libre et dispos. Et toi, que fais-tu ici?

— Mais, rien. Je chasse, je pêche, je lis, je joue aux échecs, je me promène, je voisine et je vais à la messe.

— Tu n'es qu'un grand sournois.

— Moi? et comment l'entends-tu?

— J'entends que tu es un tartufe, et voici sur quoi je base cette opinion : dans ta première lettre, tu me parlais assez longuement d'une très-noble demoiselle du nom d'*Edmée*, si je ne me trompe, et dans ta *Gazette du Village*, à peine si tu en as soufflé un traître mot. Donc, tu l'aimes... Serait-ce elle, par hasard, que je vois à cette fenêtre?

— Précisément, mon ami.

Stéphane colla son œil à la lorgnette qui formait la poignée d'une canne de jonc.

— Eh bien, elle est charmante, dit-il après une minute d'examen. Un mélange de Greuze et de La-

tour. Je comprends que, dans une petite ville, tout le monde se dispute une pareille conquête.

Maurice sourit.

— Quel séjour enchanteur ! poursuivit le peintre, les bras croisés et promenant son regard autour de lui. Quelles perspectives ! Quelles masses ! Et les belles lignes ! Cette couronne de rochers qui coupe l'horizon est grandiose... Ces plateaux superposés doivent plonger dans des abîmes magnifiques... Et pas de chemin de fer !... Ah ! mon ami, qu'elle est odieuse, la nature cultivée par la main de l'homme ! Elle me fait l'effet d'un damier, et les arbres ressemblent à des perruques de Louis XIV. Ici, c'est la vraie nature, calme et imposante. Les gens de ce pays n'ont jamais vu de ballet à l'Opéra, ni d'exposition de peinture, et il y a dans les rues des réverbères à huile suspendus par des cordes. *Sancta simplicitas !* Ils doivent être heureux et hospitaliers.

— As-tu lu La Bruyère ? dit Maurice qui l'avait fait entrer dans la maison et lui montrait sa chambre.

— Jamais, mon ami, tu sais bien que je suis ignare.

— Eh bien ! fais-moi le plaisir de lire le passage relatif aux petites villes, et tu seras suffisamment édifié.



— J'ai vu jouer la *Petite Ville*, de Picard, au Théâtre-Français.

— Très-bien, mon ami, tu y es.

L'heure du souper vint interrompre leur conversation. Maurice présenta son ami à sa grand'mère, qui lui trouva « *du jugement* ». Elle voulut bien même reconnaître que Paris ne nuirait pas aux jeunes gens, s'ils n'y laissaient, en échange de l'instruction, toutes leurs idées religieuses et souvent leur santé.

De son côté, Stéphane trouva à madame Martinot des traits de ressemblance dans la physionomie avec les portraits de Catherine de Médicis.

Après le souper, les deux jeunes gens firent une longue promenade, pendant laquelle Maurice raconta à Stéphane les événements qui s'étaient passés.

Stéphane, d'après son opinion personnelle, était un être éminemment social. Il eut bientôt pris ses habitudes comme s'il avait dû passer le reste de sa vie à Saint-Hippolyte. Ainsi que beaucoup d'artistes, il possédait la faculté d'être chez lui partout, et de se trouver bien là où il était. Au bout de huit jours, il faisait la partie chez Célestin avec le capitaine Draconnier et le receveur d'enregistrement, il était

le familier de madame de Revigny, et, chose plus difficile, il avait la confiance de madame Martinot. Maurice avait aussi repris ses anciennes habitudes, c'est-à-dire qu'il passait la majeure partie de son temps avec Edmée. Stéphane les accompagnait quelquefois dans leurs excursions, mais, le plus souvent, il allait « *à la nature* » et revenait chargé de croquis.

Un matin, en regardant dans ses cartons, Maurice trouva une esquisse d'Edmée et la lui demanda.

— J'en ai un album plein, dit le peintre. Le voici, je t'en fais cadeau. Si tu le veux, je puis même te fabriquer une collection de portraits de face, de profil et de trois-quarts, grands, petits et moyens, en rond ou en carré, à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, au fusain, au crayon, sous tous les costumes possibles et de toutes les couleurs. C'est ainsi, mon noble ami, que les artistes du moyen âge savaient payer l'hospitalité; mais je crois qu'on remplirait le musée de Versailles des portraits de mademoiselle Edmée que tu ne serais pas encore content. Si pourtant tu n'étais pas trop amoureux, je soumettrais une proposition sage à tes méditations.

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit de quitter l'île de Calypso pour aller

faire un petit voyage en Suisse. C'est à deux pas. Nous ceignons nos reins, chargés d'un sac de troupier contenant un vêtement de rechange, un bâton ferré à la main et une gourde au côté, comme les pèlerins, droit devant nous, à pied, comme il convient à des voyageurs intelligents. Avec trois francs par jour, nous vivrons en princes, nous fumerons des cigares de contrebande, et si nous nous ennuyons, nous reviendrons.

— Je ne demande pas mieux. Après la grande pêche, si tu veux.

— Soit, après la grande pêche.

JOURNAL D'EDMÉE.

« ... M. Stéphane Giraud, dont M. Maurice nous avait annoncé l'arrivée, est ici depuis quelques jours. Il me représente assez bien l'idée que je m'étais faite d'un artiste. Il est ordinairement vêtu d'un ample paletot-sac en velours de coton à côtes, d'un pantalon étroit et d'un feutre à larges bords. Il porte toute sa barbe. Sa figure est originale. Ses cheveux longs, ses grands yeux noirs, lui donnent assez l'air d'un brigand d'opéra-comique. Il a de

l'esprit, mais il fait des calembours et parle une langue à lui. Madame de Revigny trouve cela charmant et en rit comme une folle. J'ai trop de peine à en saisir le sens pour m'en amuser, car il faut une certaine habitude pour comprendre cette sorte de conversation. A chaque instant, il y a des mots que je n'ai jamais entendu prononcer et que je retiens pour me les faire expliquer, ce qui amuse beaucoup M. Maurice. Je crois qu'il y a bien des choses qui font rire et qu'on ne peut pas me dire. Je suis forcée de deviner, et souvent de me tromper. On a raison de dire que les jeunes filles sont curieuses; cependant, ma curiosité pour les choses inconnues vient plutôt de ce que je cherche à me rendre compte par moi-même, et de l'espèce de répulsion que j'éprouve à accepter des opinions toutes faites. J'ai remarqué, d'ailleurs, que cette dernière méthode est celle des gens vulgaires, et qu'il n'est pas bien difficile de comprendre le monde quand on veut se donner la peine d'observer.

« Entre autres manies, M. Stéphane a l'habitude d'enfiler des mots au bout les uns des autres, de manière que la dernière syllabe du premier commence le suivant. Il a pour principe que « *le bonheur ou « le malheur des hommes dépend beaucoup de « leur façon d'envisager les choses*, » que « *tout*

« *ce qui fait rire est fort bon,* » et que « *le plaisir* « *n'est jamais trop cher.* »

Il a aussi la rage de citer des proverbes à l'envers, comme ceux-ci :

« Qui paye mes dettes m'enrichit.
« Aide-toi, le ciel ne t'aidera pas.
« Nul n'est préfet en son pays, etc., etc. ».

« A part cela, M. Stéphane passe pour un peintre de talent. Il m'a promis mon portrait. Il fait des caricatures qui rachètent ses calembours. J'ai vu celle de M. Rondot posant une couronne de fleurs d'oranger sur la tête de son fils Narcisse, celles du capitaine Draconnier à cheval et de Chaumin sur son mulet. Mais la plus divertissante est celle de mademoiselle Léocadie Serpinet, dont la robe est en forme de parapluie entr'ouvert, coiffant une image de sainte Catherine. La collection continue, les originaux ne manquent pas. »

Duel

L'époque de la grande pêche était arrivée, et les riverains assemblés avaient invité toute la ville à y prendre part.

Seule, Edmée avait été exceptée.

Le premier moment d'étonnement passé, Maurice, Stéphane et madame de Revigny délibérèrent sur la conduite à tenir en cette circonstance. Il fut convenu que Maurice s'abstiendrait, et que Stéphane y assisterait pour protester au besoin.

— Je trouve mon exclusion flatteuse, avait dit Edmée.

— Le coup vient du maire, avait ajouté madame de Revigny, il faut riposter.

Stéphane assista donc seul à la grande pêche. Des tables avaient été dressées en plein air sur les bords

de la rivière, et il se trouva précisément placé vis-à-vis du maire et de son fils.

L'absence de Maurice avait été remarquée. Vers le milieu du dîner, M. Rondot déclara majestueusement que M. Martinot avait eu tort de prendre pour lui l'exclusion de mademoiselle de Vauchamps, motivée par la rupture volontaire de toutes ses relations.

— Est-ce que M. Martinot a peur de me rencontrer? dit alors Narcisse qui avait l'habitude de s'échauffer dans les grands repas.

Constant Menoux, voisin de Stéphane, le toucha du coude et lui demanda à boire, pour essayer de couper court à une explication. Stéphane comprit l'avertissement, mais il était l'ami de Maurice.

— Je ne pense pas, dit-il à Narcisse avec courtoisie et en replaçant la bouteille sur la table, que M. Martinot ait peur de se rencontrer avec vous.

— C'est que je ne le rencontre jamais, répliqua Narcisse en riant; demandez à Isidore.

Isidore, ami de Narcisse, ainsi interpellé, se dodelinait sur sa chaise, l'œil humide et la figure enluminée. En entendant prononcer son nom, il poussa un faible soupir.

— Votre ami a un nez qui a dû coûter cher à

mettre en couleur, dit le peintre qui savait son Gavarni, et je crois qu'il ne vous a pas entendu... Quant à n'avoir pas rencontré M. Martinot, Saint-Hippolyte n'est pas assez grand pour qu'on ne se trouve pas en se cherchant un peu.

A cet endroit de la conversation, le maire crut devoir intervenir.

— Vous êtes de Paris, vous, monsieur, dit-il à Stéphane avec une pointe qui voulait être ironique, et Paris est une ville immense.

— On s'y rencontre pourtant très-facilement, monsieur, je vous l'assure.

— Mon fils Narcisse, poursuivit le maire, garde une dent à M. Martinot de lui avoir enlevé les bonnes grâces de mademoiselle de Vauchamps ; il le suppose, du moins, et il ne faudrait pas attacher d'importance à ce qu'il a dit tout à l'heure.

— Si monsieur votre fils veut bien retirer ses paroles, répliqua Stéphane, il fera une chose très-raisonnable. M. Martinot n'est pas son ennemi, et je ne savais pas que monsieur votre fils fût le sien.

Constant Menoux renouvela directement, d'une manière amicale, cette proposition à Narcisse.

— Ma foi! non, répondit Narcisse la bouche pleine, et vous pouvez le lui redire. Mademoiselle Edmée peut aussi continuer à se promener avec

lui tant qu'elle voudra, cela ne changera pas mon opinion sur son compte, et je me repens bien de l'avoir demandée en mariage.

— Monsieur, dit tranquillement Stéphane, il ne m'appartient pas de défendre ici mademoiselle de Vauchamps, mais j'ai pour elle une grande estime, et je pense que sa réputation est au-dessus de l'opinion que vous en pouvez avoir.

Narcisse regarda Stéphane.

— Je n'ai pas affaire avec vous, dit-il après une pause, et j'ai dit ce que je voulais. A bon entendeur, salut.

— C'est un salut qu'on vous rendra, répondit Stéphane.

L'incident était vidé.

Vers le milieu de l'après-midi, le repas touchant à sa fin, Stéphane prit le bras de Constant Menoux et traversa les groupes où sa conversation avec le fils du maire circulait depuis longtemps. On chuchotait sur leur passage. Les demoiselles surtout paraissaient fort animées et ravies de déchirer la réputation d'une compagne qui les dédaignait.

— Savez-vous ce qui se débite sur votre compte par ici? dit le jeune médecin.

— Non, dites-le-moi; les choses désagréables me font toujours plaisir à entendre.

— Eh bien, tous les gens que vous voyez là, assis sur l'herbe, sont persuadés que vous vous moquerez d'eux avec les Parisiens quand vous serez parti.

— Avant, docteur, avant. J'ai mon album de famille, vous savez. Mais je vais vous quitter, car on attend mon retour.

Stéphane mit son cheval au galop. Il trouva Maurice seul avec madame de Revigny, et leur raconta textuellement ce qui s'était passé.

— Vous savez vous battre, j'ose croire? dit madame de Revigny à Maurice.

— Oui, madame.

— Tout va pour le mieux... Et ce sera pour quand?...

Madame de Revigny fit cette question avec une nonchalance qui n'était pas affectée. Son premier mari l'avait accoutumée à considérer le duel comme un accident ordinaire de la vie. Il est vrai qu'il était mort en vertu de son principe, mais elle avait eu le temps de l'oublier.

— Pour lundi, sans doute, répondit Maurice

après un instant de réflexion. C'est demain dimanche, jour de repos.

Quant au maire, la pensée d'un duel ne s'était pas même présentée à son esprit. Le seul qui avait eu lieu dans le siècle à Saint-Hippolyte remontait à 1814, époque de l'invasion.

Après souper, vers six heures et demie, Stéphane sortit et revint prévenir Maurice que le fils du maire se promenait sur la place. Maurice prit son chapeau et dit à Stéphane de l'attendre dans sa chambre.

— Encore pour une femme! dit le peintre en se promenant à grands pas. Absurde! absurde!

En débouchant au coin de la grande rue, Maurice s'arrêta à la vue de Narcisse qui arpentait seul paisiblement la place, les mains dans ses poches. A part deux femmes qui puisaient de l'eau à la fontaine et un petit groupe d'enfants à l'écart qui jouaient aux billes près de la salle d'asile, devant la maison du notaire, la place était déserte.

Au moment où le fils du maire atteignait presque le terme de sa promenade de factionnaire, la Couleuvre arrivait, conduisant à l'abreuvoir un troupeau de vaches laitières, de chèvres et de moutons. Elle fit halte un instant et regarda marcher Narcisse, immobile et plongée dans une sorte de rêverie. Ses

bêtes, la voyant arrêtée, s'arrêtèrent. Les vaches se mirent à beugler, tournant la tête à droite et à gauche avec inquiétude ; les moutons bêlèrent plaintivement ; deux chiens qui passaient se mêlèrent de la partie, aboyant avec fureur.

Narcisse, qui revenait sur ses pas, se voyant arrêté, de sa main d'hercule saisit par les cornes une des vaches qui entravaient sa route et la fit chanceler ; puis il distribua des coups de pied à tout ce qui se rencontra sur son passage. A la vue du tumulte, la Couleuvre effrayée sortit de sa torpeur, appela ses bêtes dispersées et, avant de s'éloigner, caressa la vache que Narcisse avait étourdie.

— Stupide bête que tu es toi-même, lui cria le fils du maire excité par sa propre fureur, c'est à toi que revenaient les coups, pour mettre tes vaches dans les jambes des gens. Allons, marche, mendiante, et ne te trouve plus deux fois sur mon chemin !

La Couleuvre, comme une esclave habituée aux mauvais traitements et insensible aux injures, s'éloigna paisiblement.

Soleil, le buveur d'huile, n'était jamais loin de sa sœur, et Narcisse avait à peine prononcé ces paroles menaçantes que l'enfant était devant lui.

— Narcisse, lui dit-il en croisant ses petits bras

sur sa poitrine grêle, tâche de te taire et de parler autrement à ma sœur. Tu as beau être le fils du maire, si tu ne veux pas qu'elle se trouve sur ton chemin, ne te trouve pas non plus sur le sien, entends-tu?

Narcisse, un moment stupéfait de l'audace du petit bonhomme dont la tête ne dépassait guère sa ceinture, se contenta de hausser ses larges épaules et s'éloigna sans lui répondre.

Soleil se replaça devant lui dans la même attitude.

— Est-ce que tu vas faire comme les bêtes? dit Narcisse impatienté. Et posant sa lourde main sur l'épaule de l'enfant, il le rangea de côté et passa.

Soleil fit quelques pas en courant et revint se camper fièrement devant le colosse. Narcisse le saisit par l'oreille.

— Écoute, lui dit l'enfant d'une voix sourde, lâche-moi!

Un éclair jaillit de l'œil sombre du petit montagnard, et son visage prit une expression de calme férocité.

Soit par cette espèce de pitié tranquille avec laquelle un énorme boule-dogue accueille l'injure d'un roquet en délire, soit que le son étrange de la voix



de l'enfant l'eût averti, Narcisse lâcha son oreille qu'il n'avait pas serrée.

— Narcisse, dit alors l'enfant reculant de deux pas en arrière, la voix tremblante et la lèvre pâle, si j'avais dix ans de plus, tu n'aurais eu garde d'insulter la Couleuvre ; mais tout petit que tu me vois là, devant toi, tu as bien fait de ne pas me tirer l'oreille, parce que je t'aurais planté mon couteau dans le ventre… Tiens, le voilà, mon couteau, vociféra l'enfant en frappant du pied avec fureur, étranglé par la colère et les larmes qui ruisselaient le long de ses joues cuivrées, le voilà, mon couteau ! Il est attaché à sa ficelle, et je ne le perdrai pas. Et si je le perdais, je n'aurais pas besoin de deux pierres pour te fendre la tête !

Et l'enfant, ivre, aveuglé, se jeta par terre et se tordit dans une convulsion nerveuse, comme un serpent sur un brasier.

Narcisse allait se baisser pour le relever, quand une main l'arrêta.

C'était la Couleuvre, l'œil brillant, la narine frémissante, belle et froide comme la Vengeance.

— Narcisse, dit-elle simplement, les deux bras pendant le long du corps, la tête à demi tournée, tu t'en repentiras.

Irrité par tout ce qu'il venait de voir et d'en-

tendre, le fils du maire la toucha à l'épaule pour passer outre. Ce mouvement la fit trébucher, elle perdit l'équilibre et tomba à côté du petit Soleil, la face contre terre.

— *Brute!* dit Maurice s'approchant pour aider la Couleuvre qui soulevait son frère.

— Qui est-ce qui ose m'appeler brute? dit Narcisse revenant auprès du groupe.

— C'est moi! dit la Couleuvre d'une voix suppliante.

Maurice lui fit signe de s'éloigner.

Elle le regarda longtemps. Son visage s'illumina d'un divin sourire, et elle s'en alla, emportant l'enfant dans ses bras.

Les deux jeunes gens se trouvaient en présence.

— L'occasion est bonne pour causer, dit Narcisse; si vous voulez, monsieur Martinot, nous irons sur la route de Soulce pour être plus tranquilles?

La nuit était tombée. Ils marchèrent côte à côte, vite et en silence. En passant devant le Couvent, ils croisèrent le médecin de Saint-Hippolyte et son fils qui se promenaient ensemble, et qui les arrêtèrent quelques instants au passage.

— Il y a un coup de pistolet là-dessous, dit le médecin en les voyant s'éloigner.

Quand ils furent à une certaine distance, leurs pas se ralentirent et ils s'arrêtèrent à un tournant de la route.

— Monsieur, dit Maurice, vous avez prétendu qu'on ne me rencontrait pas. Êtes-vous maintenant convaincu du contraire?

— Parfaitement.

— Et c'est moi qui ai prononcé le mot que vous avez entendu tout à l'heure.

— Voulez-vous vous en dédire ?

— Ce serait inutile. Au besoin, il nous servira de prétexte.

— C'est bien aussi mon avis, dit Narcisse les bras croisés, et toisant son interlocuteur des pieds à la tête.

— Je consentirai cependant à le retirer, continua Maurice, si vous voulez aussi retirer vos paroles, et démentir les propos que vous tenez depuis quelque temps sur le compte de mademoiselle de Vauchamps, et non-seulement les démentir devant moi, mais encore devant tous ceux qui ont pu les entendre et les répéter.

— Ce que j'ai dit a été bien dit, et je le soutiens: Edmée est une coquette.

— Mademoiselle Edmée, s'il vous plaît.

— C'est la même chose. Un mot de plus ou de

moins ne fait rien à l'affaire. Je ne suis pas accoutumé à tourner autour de mes phrases, et je vous parle un français que vous entendez bien.

— Très-bien.

— En deux mots, j'ai envie de me battre avec vous. Ainsi, échangeons nos paroles et prenons rendez-vous.

— Volontiers. Cependant, je désirerais savoir quel motif vous pouviez avoir de calomnier une jeune fille ?

Narcisse lui saisit le poignet.

— Martinot, en voilà assez. Vous êtes Franc-Comtois, et nous causons trop. Est-ce oui ?

— Je ne répète pas deux fois ce qui est bon à dire une, riposta Maurice en dégageant son bras par un brusque mouvement, et je mets une condition à ce duel, c'est que le nom de mademoiselle de Vauchamps ne sera pas prononcé, et que sa réputation sera à l'abri, avant comme après.

— Soit.

— Il me faut une parole.

— Sur l'honneur des Rondot.

— Bien. Voulez-vous être demain matin, à sept heures, au château de la Roche, avec un témoin, nous conviendrons du lieu, du jour et des armes ?

— J'y serai.

Les deux jeunes gens rebroussèrent chemin et se séparèrent avant de rentrer à Saint-Hippolyte.

Maurice prit un sentier qui faisait un cercle et venait aboutir au jardin de la Maison-Neuve. Il trouva Stéphane qui l'attendait en fumant, et le mit au courant de ce qui venait de se passer.

Stéphane écouta son récit avec attention et sans l'interrompre.

— Ce qui est fait est fait, dit-il. Vous voulez vous tuer, c'est absurde, mais nécessaire. Maintenant n'en parlons plus. La frontière est à deux pas, vous vous battrez en Suisse. En cas de malheur, le procureur impérial n'aura rien à voir dans vos démêlés, et nous pourrons aller faire quelques excursions pour laisser passer la première émotion que cette affaire va causer dans la ville. As-tu sommeil?

— Non.

— Tu dois avoir la fièvre. La soirée est belle, une promenade nocturne te fera du bien.

— Allons.

Arrivés à l'extrémité du jardin, Maurice se retourna et aperçut à la fenêtre la silhouette d'Edmée qui se détachait sur le fond éclairé de sa chambre.

— L'aimes-tu, au moins? dit Stéphane escaladant le mur.

— Oui, dit Maurice.

— Alors les dieux sont pour toi.

Pendant l'explication de Maurice et du fils du maire, Soleil, le buveur d'huile, les suivait caché derrière la haie qui borde la route, et n'avait pas perdu un mot de leur conversation. Quand il vit rentrer Maurice, il franchit le mur à son tour, et rejoignit la Couleuvre qui l'attendait à l'angle du jardin, blottie derrière une touffe de groseilliers.

— C'est tout? dit-elle à Soleil quand il lui eut raconté ce qui s'était passé.

— Oui.

La Couleuvre, assise à terre, laissa tomber sa tête dans ses mains.

Soleil se glissa sans bruit jusqu'à l'angle formé par le mur à quelques pas de la maison. Maurice et Stéphane refermaient la porte d'entrée. Il courut à sa sœur pour la prévenir. Il la vit étendue par terre, sans mouvement, la tête au milieu de l'allée et les bras renversés. Il recula épouvanté. La lune l'éclairait en plein, et il n'eut que le temps de se jeter dans l'ombre projetée par le mur derrière le tronc du prunier, au moment où les deux jeunes gens

allaient passer près de lui, traversant le jardin par l'allée du milieu.

Quand ils eurent disparu, il fut en deux bonds à genoux auprès de sa sœur évanouie. A la clarté de la lune, il put voir sur sa face, d'une pâleur bleuâtre, la trace de ses doigts imprimés sur le front et les joues. Soudain il se releva, mit une poignée de sable et de gravier dans sa poche, et grimpa sur le prunier avec l'agilité d'un écureuil.

Edmée écrivait, assise devant sa table. Au bruit des petites pierres que Soleil lançait contre les vitres, elle releva vivement la tête, ferma son cahier avec précipitation et éteignit sa lampe. Soleil jeta encore une poignée de sable et de petites pierres. La fenêtre s'ouvrit.

— Mademoiselle ! dit-il assez haut pour que sa voix arrivât jusqu'à elle.

— Qui est là ? dit Edmée regardant autour d'elle et surprise de ne voir personne.

— Moi, Soleil; ayez pitié de moi.

— Où es-tu ?

— Dans le prunier. Ma sœur est tombée en faiblesse dans le jardin. Ne faites pas de bruit.

La fenêtre se referma.

Quelques minutes s'écoulèrent. Edmée tira la

porte sur elle avec précaution, et trouva Soleil sur le seuil qui la prit par la main et la conduisit à l'endroit où sa sœur était étendue.

Quand la Couleuvre rouvrit les yeux, ranimée par la fraîcheur de la terre humide et les sels violents qu'Edmée lui faisait respirer, elle passa une main sur son front, se souleva, et voyant l'enfant qui la regardait sans larmes, d'un œil stupide, elle s'écria en lui prenant le bras :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Soleil disparut.

— Eh bien, comment te trouves-tu, ma pauvre Suzon ? dit Edmée d'une voix douce en écartant ses cheveux collés sur son front.

A cette voix, la Couleuvre s'éloigna brusquement avec un mouvement d'effroi et de surprise.

— N'aie pas peur, ajouta-t-elle en se rapprochant, je suis mademoiselle Edmée... Est-ce que tu ne me reconnais pas ?

— Si... si... murmura la Couleuvre en baissant la tête.

— Veux-tu venir avec moi ?... Viens, donne-moi la main, viens avec moi, tu t'en iras quand tu seras calmée... viens...

La Couleuvre se laissa conduire et la suivit machinalement.

Arrivée dans sa chambre, Edmée la fit asseoir dans un fauteuil. Pendant qu'elle préparait du thé à la hâte, la Couleuvre promenait son regard autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve. Elle examinait avec étonnement cette chambre virginale, tendue d'un papier gris-clair à fleurs roses, où ses pieds nus, tachés de boue, reposaient sur un tapis épais. Son œil s'arrêtait sur le lit bleu aux oreillers brodés et aux grands rideaux de mousseline tombant d'une large couronne dorée.

En face d'elle, au-dessus de la cheminée, était une grande glace encadrée de velours vert, et à gauche, près de la fenêtre, une petite bibliothèque vitrée et une étagère de palissandre encombrée de bijoux, de coquillages et de tous ces riens merveilleux, travaillés et ciselés, microscopiques et charmants, dont raffolent toutes les femmes. Dans l'angle, à droite de la cheminée dont le foyer disparaissait sous un amas de mousse et de fleurs naturelles, la toilette ouverte, garnie en marbre blanc, laissait voir son arsenal d'essences, de flacons, de parfums, de brosses, de petites boîtes et d'instruments d'ivoire et d'acier qui font ressembler le cabinet de toilette d'une femme au laboratoire d'un chimiste. Sur la table, placée devant la fenêtre, était le livre bleu sur lequel Soleil l'avait vue écrire.

C'était la première fois que la Couleuvre respirait dans une atmosphère de luxe et d'élégance. Avec l'intuition et la délicatesse d'un sauvage enlevé à ses forêts vierges et transplanté par magie au milieu d'une ville, elle comprit en une seconde la supériorité d'Edmée. Quand la jeune fille s'approcha d'elle avec sa grâce divine, son sourire enchanteur et sa voix caressante, lui présentant, dans une tasse de fine porcelaine, le thé qu'elle agitait avec une cuiller de vermeil, la pauvre Couleuvre ne put s'empêcher de repousser la main blanche qui s'avançait vers elle.

— Bois, dit Edmée en s'agenouillant.

La Couleuvre, vaincue ou plutôt charmée, la remercia du regard.

— Te trouves-tu mieux? lui demanda Edmée en se relevant.

— Oui, dit la Couleuvre.

Soudain elle s'élança hors de son fauteuil jusqu'au milieu de la chambre.

— Vous ne savez pas, vous, vous ne savez pas! s'écria-t-elle.

Edmée recula instinctivement.

— Non, dit-elle, non, je ne sais rien, qu'y a-t-il donc?

— Est-ce que je vous fais peur? dit la Couleuvre

redevenue maîtresse d'elle-même. Je ne suis pas une demoiselle, moi, je ne parle pas comme une flûte, je ne dors pas dans une boîte de coton, mais je n'ai peur de personne.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Edmée, pressentant vaguement un danger.

— Maurice...

— Mais parle donc!...

— Pourquoi voulez-vous que je parle?... Si vous l'aimez, je parlerai.

Edmée laissa tomber sur elle un regard hautain.

— Les yeux ne tuent pas, ajouta froidement la Couleuvre; si vous l'aimez, je parlerai.

Edmée ne répondit pas, mais son œil parlait un langage que comprit la Couleuvre.

— Je vois que vous l'aimez, dit-elle d'une voix faible. M. Maurice doit se battre avec le fils du maire.

— Se battre? Et pourquoi?

— Je ne sais pas, dit tranquillement la Couleuvre. C'est son secret.

— Tu le sais.

— Si je le savais, je ne le dirais pas. Vous pouvez lui parler quand vous voulez, et il vous écoutera, vous. L'empêcherez-vous de se battre?

Le cri du hibou se fit entendre.

— Tenez, dit la Couleuvre en courant à la fenêtre, le voici qui rentre avec M. Stéphane. Voulez-vous que j'aille lui dire que vous avez à lui parler?

— Non, dit Edmée. Pourras-tu me tenir au courant de ce qui se passera?

— Oui; où vous verrai-je?

— Ici, ou au jardin.

— Pourquoi n'allez-vous pas lui parler tout de suite?... Vous seriez peut-être fâchée, s'il savait que vous l'aimez?

— Laisse-moi, dit Edmée.

— Vous m'avez secourue, je vous ai avertie : nous sommes quittes... Bonsoir, demoiselle.

A sept heures du matin, Maurice, accompagné de Stéphane, et Narcisse, accompagné de son ami Isidore Charvin, se rencontrèrent sur la plate-forme du château de la Roche.

Les quatre jeunes gens se saluèrent.

— Messieurs, dit Narcisse qui ne paraissait pas jouir de tout son sang-froid, je crois que les bavardages sont bons à perdre du temps. Nous sommes convenus de nous battre, M. Martinot et moi. Cette place est bonne, et je vous propose demain la carabine à trois cents pas : cela vous convient-il?

— Oui, dites si cela vous convient.

Isidore Charvin, l'ami de Narcisse, qui venait de parler, était un gros garçon de trente à trente-cinq ans, haut en couleur, et surnommé le grand Zidore par les gens de Saint-Hippolyte. En ce moment, sa figure épaisse, où flottaient deux gros yeux bleus à fleur de tête, était d'un rouge de brique. On voyait qu'il n'était pas d'aplomb sur ses jambes, à un faible mouvement d'avant à arrière qui le faisait osciller comme un navire ballotté par le tangage.

— Monsieur, répondit Stéphane, sec et poli comme un gentleman et s'adressant à Narcisse, je ne puis rien répondre à votre proposition. Je suis le témoin de M. Maurice Martinot, et comme je n'ai jamais eu l'occasion de régler des duels chez les sauvages, je désire que celui-ci se passe selon les règles. Il est possible qu'on se batte comme vous voulez le faire en Amérique; mais ici nous sommes en France, il y a des lois sur les duels, et les témoins ont une responsabilité aussi bien que les combattants. En cette qualité, je ne vous connais pas, et si vous le voulez bien, ajouta le peintre en se tournant du côté d'Isidore qui l'examinait, monsieur et moi, nous poserons les préliminaires du combat.

— Faites, faites, dit Narcisse en s'asseyant à



l'écart sur une pierre et en allumant une énorme pipe de porcelaine.

Maurice se tenait à quelque distance et fumait un cigare.

— Monsieur, dit Stéphane au témoin de Narcisse, notre rôle est simple : tâcher d'empêcher le duel, et, en cas d'insuccès, sauvegarder la vie des adversaires, soit en les éloignant, soit en évitant de se servir d'armes de précision.

Isidore Charvin regarda Stéphane et se laissa aller à un de ces bons rires épais qui font dire d'un homme : « Voilà un gros niais et un plat imbécile. »

— Il s'agit ici, continua le peintre gardant un sérieux imperturbable, de la vie de deux hommes.

— Oui, monsieur, oui, répondit Isidore les mains dans ses poches et oscillant pesamment sur ses jambes. Je ne suis pas de Paris, moi, et je n'entends rien à vos phrases. Ici, quand on veut se battre, on se bat, et quand on ne veut pas...

— On se bat fort bien partout quand on a du cœur, interrompit le peintre, et la question n'est pas là. En deux mots, M. Narcisse Rondot est-il disposé à des concessions qui, tout en laissant l'honneur sauf de part et d'autre...

Le gros rire d'Isidore s'épanouit une seconde fois

sur sa face rubiconde. Il avait l'air si incapable de comprendre quoi que ce fût, que Stéphane, changeant de ton, lui dit vivement :

— Eh bien, monsieur, réglons le combat.

Le témoin lui jeta un regard fixe, terne et stupide comme celui d'un bœuf.

Stéphane rejoignit Maurice, et lui dit :

— C'est une brute, mon ami, et par-dessus le marché, il est ivre comme un portefaix.

— Il faudrait cependant en finir, dit Narcisse en s'approchant.

— Tout de suite, si vous voulez, dit Maurice impatienté. Amenez au moins des gens qui tiennent sur leurs jambes et entendent le français.

— Monsieur, dit Stéphane à Narcisse, coupons court à des explications fort inutiles entre gens qui vont se battre. Voici nos conditions, et vous les accepterez si bon vous semble. Le duel aura lieu à la frontière suisse, et sera arrêté par quatre témoins.

— Vous faites bien votre maître! dit Narcisse.

— Réglez d'abord votre compte avec M. Martinot, et si vous avez la moindre envie de continuer, vous ou monsieur que voilà, je suis à votre disposition.

Narcisse et son ami échangèrent un regard.

— Or, poursuivit Stéphane, marchons réguliè-

rement. Il faut quatre témoins. Le témoin de M. Martinot sera le capitaine Draconnier.

— Je prendrai Constant Menoux, dit Narcisse, le fils du médecin.

— Fixez-nous un rendez-vous pour ce soir.

— A trois heures, à la brasserie de la Forge.

— Soit.

Ces conventions faites, ils se séparèrent.

— Isidore, tu as trop bu, aussi, dit le fils du maire qui avait pris les devants.

— Toi, laisse-moi tranquille; les Parisiens sont des femmes qui ne veulent pas se battre.

— Tu es plein comme une grive.

— C'est toi, ne m'insulte pas.

Au moment où il prononçait ces mots, Isidore buta contre une pierre, et il aurait inévitablement roulé comme une masse dans l'étroit sentier qui descendait en pente raide, sans la poigne herculéenne de Narcisse qui le saisit par un bras et le remit sur ses pieds.

Maurice et Stéphane, qui marchaient derrière eux à une centaine de pas, ne purent réprimer un accès de rire étouffé.

A l'heure indiquée, Maurice et Narcisse, accom-

pagnés de leurs témoins, se rencontraient à la brasserie de la Forge.

Autour des tables de chêne de la grande salle, les forgerons et les ouvriers célébraient le jour du repos avec une joie tumultueuse. Un nuage opaque de fumée enveloppait les buveurs.

Ils pénétrèrent dans l'intérieur et vinrent s'attabler près d'une fenêtre à hauteur d'homme qui donnait du côté de la rivière. Au bout d'une heure de pourparlers, le duel était arrêté de la manière suivante :

Les deux adversaires se battraient à l'épée sur la frontière suisse, de l'autre côté du Doubs, formant limite à l'endroit choisi pour lieu de combat. Les conventions ainsi réglées, on se sépara en deux groupes pour revenir à Saint-Hippolyte.

Soleil, le buveur d'huile, qui assistait le matin à la scène du château de la Roche, caché dans un buisson, avait entendu toute la conversation qui venait d'avoir lieu, debout sur le banc de pierre qui se trouvait au-dessous de la fenêtre ouverte de la brasserie. Quand il vit les deux groupes sur la route, il rejoignit la Couleuvre, qui l'attendait près de l'Ecluse de la Forge.

Le lendemain matin, Constant Menoux, qui avait

pris les devants, entra dans une ferme qui se trouve près de la route à un quart de lieue de la rivière, et y laissa deux chars-à-bancs plats, garnis de matelas, qu'il ne fit pas dételer. Après avoir donné ses ordres, il emmena quatre paysans et leur fit construire deux brancards.

A sept heures, tout le monde était au rendez-vous. Un beau soleil d'octobre éclairait la longue perspective des montagnes, qui commençaient à se dépouiller de leur manteau de verdure.

— Monsieur Stéphane, dit le capitaine Draconnier au peintre, faut-il encore essayer un arrangement?

— Temps perdu, capitaine.

— Vous avez raison. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Il s'approcha de Constant Menoux pour mesurer les épées.

— Assez lourdes, docteur, hein?

— Oui, très-bien.

Maurice et Narcisse avaient mis habit bas et se tenaient à peu de distance l'un de l'autre, à vingt pas de la rivière.

Les témoins se placèrent. En passant près de Maurice, Stéphane lui serra la main et lui dit à

l'oreille : « Le bras étendu, deux feintes et à fond. »

Le capitaine s'avança, tenant les épées par la lame, et les présenta à Narcisse. Maurice prit celle qui restait et se mit en garde. Constant Menoux croisa les fers et fit deux pas en arrière en disant :

« *Allez, messieurs!* »

Après quelques secondes d'hésitation, Narcisse attaqua vivement et se rua sur Maurice, qui rompit.

Narcisse se battait comme un forcené. L'épée, légère à sa main comme une plume, sifflait et tournait sans pouvoir faire dévier l'épée toujours droite de son adversaire. Tout à coup, Maurice se fendit et traversa la cuisse du fils du maire, dont l'épée rencontra son épaule et s'y enfonça.

A l'inspection des deux blessures, Constant Menoux déclara qu'aucune n'était dangereuse.

En relevant la tête, il aperçut Edmée près de lui.

— Vous ici, mademoiselle? lui dit-il à voix basse, tout en lavant la blessure de Maurice dont le sang coulait à flots.

— Oui.

— Donnez-moi votre mouchoir. Bien; maintenant, étanchez le sang, doucement, comme vous venez de me voir faire, et lavez avec du vin.

Il courut à Narcisse, dont il banda la cuisse, et revint à Maurice.

— Le jeu de Martinot était bon, dit le capitaine Draconnier à Stéphane qui ne l'écoutait pas, mais il fallait chasser l'épée d'un coup sec en revers et porter plus haut, en pleine poitrine. Du reste, c'est une bonne garde quand on est sûr de ne pas broncher.

Quelques instants après, les deux blessés furent transportés à bras jusqu'aux chars-à-bancs matelassés qui stationnaient sur la route.

Quand la nouvelle fut connue à Saint-Hippolyte, toute la ville se mit sur pied pour voir arriver les blessés. Ceux qui étaient allés au-devant revinrent avec les voitures. On ne savait pas encore qu'Edmée s'était rendue seule sur le lieu du combat, mais son nom circulait dans tous les groupes. Les femmes affectaient un ton méprisant en le prononçant :

« Elle devrait fondre de honte, disaient les bonnes gens et les commères; c'est n'avoir ni pudeur, ni religion, que de faire battre deux jeunes gens de famille pour ses beaux yeux. »

Ceux qui auraient pu défendre Edmée se contentaient de s'éloigner. Ils étaient d'ailleurs en petit nombre.

« Elle ne trouvera jamais à se marier dans le pays. Après une pareille histoire, un berger n'en voudrait pas. On la montrera au doigt. Elle n'osera

plus entrer dans une église. Elle quittera le canton. » Ces propos et d'autres passaient de bouche en bouche et caressaient doucement les oreilles des filles à marier. Leur haine pour Edmée était sans bornes, et ces demoiselles si prudes, si guindées, si réservées se laissaient aller, sans y penser, à de déplorables excès de langue.

Mademoiselle Léocadie Serpinet, la quêteuse maigre, qui depuis six ans n'osait plus assister au repas traditionnel des jeunes filles à la *Sainte-Catherine*, se montrait à une fenêtre et triomphait dans tout l'éclat de sa virginité.

— J'aimerais mieux voir Léocadie morte, disait madame Serpinet la mère, qu'à la place de mademoiselle de Vauchamps.

— Je suis de votre avis, lui répondit la femme du notaire, car après l'honneur, il n'y a rien.

La chambre de madame de Revigny ne désemplissait pas. C'était une véritable procession de visiteurs, et de cinq minutes en cinq minutes, tout ce qui se débitait lui était rapporté de bonne source. On eût dit une reine recevant des estafettes pendant une émeute.

— C'est bien, c'est bien, disait-elle; j'ai la mémoire bonne et j'en fais mon affaire. Toutes les Serpinet me le payeront cher.

Ceux qui venaient pour s'amuser de cette irritation, car on la savait toute dévouée à mademoiselle de Vauchamps, commençaient à mesurer leurs paroles. Léocadie entra à son tour :

— Hé! venez donc, chère petite amie, lui dit-elle; ce n'est pas pour vous qu'on s'est battu ce matin, pauvre colombe, n'est-ce pas?

— Oh ! certes non, répondit sa mère avec aigreur.

Ce fut le père de Constant Menoux, le vieux médecin, qui fut chargé d'annoncer l'événement à madame Martinot. Ses premières paroles la rassurèrent, car son grand âge et l'affection qu'elle avait pour Maurice pouvaient lui donner un coup dangereux.

— Je ne croyais plus avoir de larmes, dit-elle quand le docteur eut achevé son récit. ***Jesus, Maria,*** mon pauvre Maurice !... J'ai vu la Révolution, monsieur Menoux, l'Empire m'a pris deux enfants, j'ai perdu mon mari pendant l'invasion, et ma maison a été incendiée... J'ai assisté à la ruine de ma famille, mais Dieu, qui m'a éprouvée tant de fois, m'a laissé mon fils : que son saint nom soit béni et que sa volonté soit faite!

— Voyons, ma vieille amie, calmez-vous.

— Ah! les femmes ne meurent pas de chagrin, puisque me voilà; mais rien ne m'a été épargné en ce monde avant d'aller dans l'autre.

Et la pauvre vieille grand'mère, donnant un libre cours à sa douleur, mêlait ses prières au souvenir de ses malheurs et à la joie de conserver son fils.

Le curé de Saint-Hippolyte entra en ce moment, suivi de l'abbé Daphnis.

— Si mes jambes pouvaient encore me porter, continua-t-elle en se levant avec effort, j'irais jusqu'à la chapelle remercier la Notre-Dame-du-Mont qui a protégé ces jeunes fous; mais j'irai bien jusqu'à l'église.

Les deux prêtres l'accompagnèrent, ainsi que madame de Vauchamps qui pleurait avec elle.

Ce fut un véritable tumulte quand on vit déboucher les voitures sur la route.

Le capitaine Draconnier marchait en avant, monté sur *Saute-en-l'air*, dont l'allure paraissait modelée sur celle d'un cheval des pompes funèbres. Le capitaine se tenait droit comme aux jours où il défilait sous l'œil de l'empereur à la tête de son escadron, dans la cour des Tuileries.

Stéphane et Constant Menoux étaient sur le siége de la voiture de Maurice. Celle de Narcisse suivait.

Isidore Charvin se carrait seul dans un cabriolet découvert. Au dedans de lui-même, il était persuadé qu'il s'était battu comme un héros et que toute la ville s'était rassemblée pour l'admirer. « Voilà un garçon qui est content de lui, dit le peintre au jeune médecin ; il est content de peu. »

Mais la curiosité ne fut ni pour les combattants ni pour les témoins. Le point de mire de tous les regards fut Edmée dans son costume noir d'amazone, escortant à cheval la voiture de Maurice. Tous ces yeux braqués sur elle n'attirèrent pas même son attention. Jamais on ne l'avait vue plus belle, plus hautaine et plus dédaigneuse. Le saisissement des curieux fut tel que personne ne songea d'abord à exprimer son opinion sur un acte d'audace aussi éclatant qu'imprévu. Elle traversa fièrement les groupes qui formaient deux haies épaisses sur son passage, mit pied à terre devant la Maison-Neuve et suivit Maurice qu'on transportait dans sa chambre.

En sortant de l'église, madame Martinot trouva la Couleuvre qui l'attendait sous le porche, son petit frère à la main. La Couleuvre avait une robe d'indienne et des souliers. Cette transformation échappa à l'œil de madame Martinot; mais la pauvre fille avait l'air si désolé qu'elle en fut touchée.

— Est-ce que tu viens aussi prier le bon Dieu pour notre pauvre Maurice? lui dit-elle en s'arrêtant.

— *Las-moi* (1), oui, répondit-elle l'œil brillant d'inquiétude et d'anxiété.

— Les prières des simples sont les meilleures, dit madame Martinot en hochant la tête. Prie bien le bon Dieu, Suzon, il t'écoutera.

— Ma bonne dame Martinot, dit alors la Couleuvre, vous savez que je suis honnête et d'une bonne santé. M. Maurice aura besoin d'être veillé le jour et la nuit; si vous voulez avoir confiance en moi, je vous promets de ne pas le quitter d'une minute.

— Tu es une brave et vaillante fille, dit madame Martinot. Viens avec moi.

JOURNAL D'EDMÉE

Samedi.

« ... Aujourd'hui, vers dix heures du soir, un petit garçon nommé Soleil, qu'on emploie dans la

(1) Expression franc-comtoise.

ville à faire des commissions, est monté dans le prunier qui est en face de ma fenêtre et m'a appelée. Il m'a conduite auprès de sa sœur, que j'ai trouvée évanouie au fond du jardin. Quand elle est revenue à elle, je l'ai fait monter dans ma chambre. Elle m'a appris que Maurice doit se battre avec le fils du maire. J'ai eu beau l'interroger, je n'ai pu savoir ni de qui elle tient ces détails, ni la cause du duel. On appelle ici cette fille la Couleuvre... Elle aime Maurice...

Dimanche.

« Ce matin, avant la grand'messe, elle est venue me rejoindre au jardin. Maurice et Stéphane sont allés à la Roche, où ils avaient rendez-vous avec le fils du maire... Ils doivent se retrouver aujourd'hui à la brasserie de la Forge.

« Maurice se bat demain à la frontière suisse, à sept heures du matin. Je ne puis rien savoir sur la cause de ce duel.

Dimanche soir.

« J'aurais cru que Maurice viendrait ce soir. Il n'est pas venu. Il est rentré dans sa chambre après l'heure du souper, et j'ai vu la réverbération de sa fenêtre éclairée dans le jardin jusqu'à deux heures du matin. J'aurais bien voulu le voir. Je lui aurais donné le médaillon de cristal que je porte au cou depuis mon enfance. Je ne suis pas superstitieuse, et cependant, je ne sais pourquoi, j'aurais été plus tranquille.

« J'ai eu l'idée plusieurs fois d'envoyer Zoé pour le prier de venir un instant me parler. Puis l'heure s'est passée. J'ai même été sur le point de descendre et d'aller frapper à sa porte... Mais qu'aurait-il pensé? Que lui dire? A peine aurais-je pu lui demander la cause de sa querelle. Il ne faut pas songer à l'empêcher de se battre... Je ne sais ce qui m'agite et m'oppresse, j'ai envie de pleurer, et je ne peux pas... Ce n'est pas seulement la crainte de savoir qu'il va courir un danger...

« Je l'aime... Et lui? m'aime-t-il?...

Lundi.

« Maurice est blessé, mais sa vie n'est pas menacée. C'est la Couleuvre qui le veille toutes les nuits. Je ne m'étais pas trompée en croyant qu'elle l'aimait. Elle est plus favorisée que moi, car elle est presque jour et nuit auprès de lui.

. . . .

Jeudi.

« Voilà plusieurs jours que je n'avais pas ouvert ce cahier. Je tiens à ce qu'il soit au courant. Peut-être Maurice aimera-t-il un jour y retrouver mes chers souvenirs.

« Je n'ai pas dormi une minute pendant la nuit du dimanche au lundi. Ce jour-là, je suis partie à trois heures du matin, comme cela m'arrive souvent. J'ai laissé mon cheval dans une grande ferme qui se trouve à environ un quart de lieue de l'endroit où le combat doit avoir lieu.

« La Couleuvre m'accompagnait à pied avec son petit frère. Le soleil n'était pas encore levé et la matinée était froide. Nous sommes arrivés à six

heures du matin et nous nous sommes cachés dans une barque amarrée sous les saules, d'où nous pouvions voir sans être vus.

« M. Constant Menoux est arrivé à six heures et demie avec quatre paysans qui ont abattu des branches. Vers sept heures, j'ai vu Maurice avec son ami Stéphane et le capitaine Draconnier; quelques instants après, le fils du maire avec Isidore Charvin. Maurice était très-pâle et fumait un cigare. M. Narcisse Rondot était rouge et faisait beaucoup de gestes... Quand le combat a commencé, la Couleuvre me saisit le bras et me serra si fort que j'ai fait un effort pour ne pas crier...

« ... Au bout de quelques minutes, les témoins s'approchèrent vivement, et je vis M. Narcisse qui laissait tomber son épée. Il s'était battu comme un furieux. Maurice, qui avait gardé son sang-froid, resta debout, l'épée à la main, et je crus qu'il était sain et sauf; mais, au bout d'un instant, il fit quelques pas et alla s'asseoir sur une pierre. Je sautai hors de la barque, sans savoir ce que je faisais, et je courus à lui. Il était blessé à l'épaule gauche. Sa chemise était pleine de sang... Je me suis agenouillée près de lui. Il me baisa la main sans rien dire et devint fort pâle...

« ... Toute la ville était là pour l'arrivée des voitures. Maurice ne voulait pas qu'on me vît près de lui, mais je l'ai prié de ne pas insister. Il m'a regardée et m'a dit : « *Merci*, *Edmée*, » d'une voix faible. C'était la première fois qu'il m'appelait ainsi par mon nom. Si je ne puis lui dire que je l'aime, je tâcherai au moins de le lui faire voir. Il me semble que toutes les femmes doivent l'aimer...

« ... Je ne me donnerai pas la peine de consigner ici toutes les appréciations qui ont été faites sur ma conduite. Je ne puis toujours rien savoir sur les causes du duel. On m'a bien dit que Maurice avait eu une altercation avec M. Narcisse Rondot, qui avait rudoyé le petit Soleil sur la place, mais il doit y avoir une cause plus grave. Ma mère ne sait rien non plus, car elle ne pourrait me cacher un secret. Je n'ose interroger madame Martinot et encore moins madame de Revigny.

« Maurice va mieux de jour en jour; mais il est encore trop faible pour parler longtemps. Je passe une grande partie de la journée auprès de lui avec sa grand'mère et son ami Stéphane. M. Constant Menoux vient deux fois par jour. La Couleuvre dort dans une pièce voisine pendant la matinée, et elle passe souvent l'après-midi avec nous. Cette fille

sait le mystère que je cherche à deviner, mais elle est impénétrable. J'ai été jusqu'à lui offrir un portrait de Maurice pour la faire parler. Elle a refusé après avoir hésité longtemps.

« L'abbé Daphnis vient régulièrement aussi. J'ai remarqué que ma présence semble le gêner, et ses visites sont moins longues. Il a demandé à être envoyé aux Indes en qualité de missionnaire... Il est plus triste de jour en jour...

« ... Le fils de M. Rondot est rétabli, et il est parti hier pour la Bourgogne sans venir voir Maurice. Si leur querelle n'avait pas un motif sérieux, il aurait agi autrement. La façon dont on me regarde dans la ville me fait croire que j'y suis pour quelque chose. Le fils du maire a-t-il provoqué Maurice pour se venger? De qui? Est-ce de moi ou de lui? »

Une nuit, la Couleuvre veillait, assise dans un fauteuil au pied du lit. Sur la table encombrée de fioles, une veilleuse d'albâtre répandait sa douce et transparente lueur. Maurice était au lit depuis dix-

huit jours, et la fièvre occasionnée par sa blessure arrivait au terme de sa période décroissante. Les mains croisées sur ses genoux, seule, elle suivait d'un œil appesanti les mouvements réguliers de la respiration du malade. Elle luttait contre le sommeil de plomb qui fermait ses paupières.

— Tu dors le jour, au moins? lui avait dit Maurice.

Elle avait répondu oui, mais elle dormait rarement.

Cette pauvre fille ne songeait guère à se demander la cause de son dévouement. Elle aimait. Certes, ce n'était pas là un fruit de serre-chaude, un amour idéal et spiritualisé qui raffine son langage pour masquer le vide ou la dépravation du sentiment. Elle n'analysait pas sa passion; elle ne connaissait pas ces enivrements calculés où le cœur parle comme un comédien qui se regarde jouer sans se laisser emporter par son rôle. C'était l'amour avec sa saveur et son parfum, celui que la nature inspire aux âmes vierges et qui se montre au grand jour, chaste comme l'innocence, pur et brûlant comme le feu. Elle aimait, et le mot *amour* n'avait pour elle ni sens ni signification. Elle croyait de bonne foi que l'amour était un sentiment exclusivement réservé aux riches, et que, défendu par la religion, c'était

un péché que les pauvres gens ne pouvaient commettre. Ce n'était donc chez elle ni humilité d'esprit, ni impuissance; c'était préjugé. L'idée ne lui était même pas venue qu'elle pût aimer Maurice. Comment aurait-elle osé s'avouer à elle-même qu'elle était affolée d'un jeune homme de famille, elle qui avait vécu comme une espèce de sauvage dans les montagnes, loin du commerce des créatures humaines, en compagnie de ses bêtes ou de malheureux journaliers, stupides comme elle?

Elle aurait été bien étonnée, la pauvre Couleuvre, si elle avait entendu Stéphane le peintre dire à son ami Maurice : « Mademoiselle Edmée est jolie « comme un pastel, on peut la poudrer à la maré- « chale et la mettre dans des paniers couverts de « taffetas rose; mais cette paysanne qui passe là- « bas avec ses vaches est une fille de la Grèce, belle « comme ses statues. » A peine les montagnards, les forgerons et les garçons de ferme, qui descendaient à Saint-Hippolyte le dimanche, tournaient-ils la tête quand elle traversait la rivière à gué, les jambes nues dans l'eau, ou quand, debout sur la rive, elle les regardait passer.

Voir Maurice, lui parler quelquefois, avoir le droit de veiller à son chevet, lui semblait la plus grande faveur dont une fille comme elle pût être

honorée. Aussi ne s'était-elle pas trouvée blessée autrefois que Maurice eût à peine jeté les yeux sur elle, ou lui eût parlé avec une voix froide et pleine d'autorité. Elle lui avait baisé la main et il ne s'en était pas fâché. Ne l'avait-il pas aidée à relever le petit Soleil, et n'avait-il pas puni le Narcisse de sa brutalité?

Cependant elle sentait comme une force inconnue qui l'agitait. Elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait en elle, mais il lui semblait qu'elle venait de s'éveiller d'un long sommeil et qu'elle se sentait vivre. Comme ces fleurs sauvages, dont la corolle délicate se tourne au soleil pour s'épanouir, et brûlées à son premier baiser, meurent repliées et penchées vers la terre, son cœur s'était ouvert à l'amour qui allumait son sang et pâlissait les couleurs de ses joues. Combien de fois, pendant les longues nuits qu'elle passait au chevet du malade, s'était-elle penchée sur son front humide, et que n'aurait-elle pas donné pour oser approcher ses lèvres fraîches de sa bouche brûlante. N'était-elle pas assez payée quand Maurice lui demandait à boire ou la regardait de son air doux et mélancolique, avec ce pâle sourire des blessés qui semble solliciter le calme et la bienveillance? Et elle ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance, la pauvre

fille, quand il lui disait de sa voix faible : « C'est toujours toi? Tu dois être bien fatiguée. Merci. » Une fois, Maurice lui avait demandé de lui amener le petit Soleil, le buveur d'huile, et la Couleuvre en avait pleuré de joie.

JOURNAL D'EDMÉE

Octobre.

« Maurice est en pleine convalescence. Malgré l'hiver qui commence déjà à se faire sentir, M. Stéphane retarde son départ jusqu'à ce qu'*il* soit entièrement rétabli.

« J'apprends tous les jours à ne pas juger trop vite sur les apparences, bien que mon instinct me trompe rarement. J'avais, non pas mal jugé M. Stéphane, mais il est de ces hommes qu'on ne peut connaître à première vue. J'ai retenu cette pensée d'un livre assez peu compréhensible que j'ai lu dernièrement : « *Les grandes âmes ne sont pas soupçonnées, elles se cachent, et souvent il n'y paraît qu'un peu d'originalité.* » Cette pensée semble

rendre mon opinion sur son compte. C'est, je crois, le meilleur, ou plutôt le seul ami de Maurice.

« J'ai osé questionner Maurice sur son duel.

« — Je vous prie de ne pas me parler de ce duel, m'a-t-il répondu. Nous en causerons un jour, si vous y tenez... avant mon départ.

« J'ai compris qu'il ne fallait pas insister, au ton qu'il mit en prononçant ces paroles. Cependant sa voix s'est adoucie en disant : *Avant mon départ.*

« Maurice est très-affectueux avec moi depuis sa maladie, et je trouve que son caractère a changé. Il a été touché de ce qu'on appelle ici « *ma bravade.* » Tous les jours il me raconte quelque chose de sa vie. J'aime à l'entendre parler de lui, ce qui arrive rarement. « Ce qu'on appelle la vie de garçon à Paris, « m'a-t-il dit aujourd'hui, est une existence creuse. « Le travail même peut consoler, mais ne remplit pas « le cœur. »

Pensait-il à moi en disant cela ? »

Les Adieux.

Par une après-midi d'octobre, l'abbé Daphnis trouva Maurice et Stéphane causant au jardin. Ses traits étaient encore plus altérés que de coutume, et deux légers sillons, tracés le long de ses joues, disaient qu'il avait pleuré. Sa physionomie portait ce sceau de noblesse particulière qu'imprime la douleur à ses victimes privilégiées, et des rides précoces témoignaient de la lutte secrète et violente que soutenait ce malheureux jeune homme. Malgré sa fermeté tranquille, on voyait qu'il était à bout de forces et profondément abattu. En l'apercevant, les deux jeunes gens marchèrent à sa rencontre.

— Mon départ est plus proche que je ne le croyais, dit-il en serrant leurs mains. Je dois être après-demain à Besançon, et recevoir mes instructions pour les Indes. Voici, ajouta-t-il en s'adressant

à Maurice, une note des objets que je n'emporterai pas dans mon voyage. Quelques personnes m'ont témoigné de la sympathie, et je tiens à leur laisser un souvenir. J'ai compté sur vous pour vouloir bien vous charger de ce soin et garder mes livres. Je vous reverrai avant mon départ; je vous quitte pour aller faire ma visite d'adieu à madame de Vauchamps.

— L'Inde est un pays très-malsain, dit Stéphane regardant l'abbé s'éloigner, sans compter la guerre et les reptiles. Ce garçon-là m'a l'air de se suicider très-régulièrement et selon les formalités de notre sainte Église... Qu'en dis-tu?

— Je ne vois pas là matière à plaisanter, dit Maurice.

— Pourquoi pas? Suis-je son frère ou son ami? Il y aura, sur le navire, quarante individus aussi malheureux que lui. Or, songes-tu à t'apitoyer sur le sort d'un tas de gens qui souffrent et que tu ne connaîtras jamais? Il y a, dans ce moment-ci, des hommes qui se tuent, qui se noient, qui se brûlent la cervelle, qui s'égorgent, des couvreurs qui se cassent les reins sur les pavés, des bonnes femmes écrasées sous des voitures, des puisatiers engloutis, etc., etc. Tous ces différents accidents inspirent

de la compassion aux assistants, mais, s'ils les lisent dans les faits-divers, qu'est-ce que cela leur fait? Il est évident qu'on ne peut pas mourir de douleur et de pitié, drapé dans *la Patrie* du soir. Cela vient de ce que chacun a sa quote-part dans l'équitable répartition des grandes et petites misères de la vie humaine, et se croit très-sincèrement le plus malheureux des hommes. « *Ego*, *ego*, *ego*, tous égaux; » et si ta poche percée a laissé filer une pièce de vingt sous, la perte de cette somme, énorme pour l'époque, te touche bien plus que si ton voisin perd dix mille francs à la Bourse.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? dit Maurice en s'arrêtant stupéfait à la fin de la tirade de son ami.

— J'accomplis ma mission philanthropique avec l'héroïsme du devoir.

— Mon ami, je ne comprends pas.

— Qu'importe? toute la question est d'atteindre mon but. Si tu veux le connaître, le voici : en ce moment, l'abbé Daphnis cause avec mademoiselle Edmée, et je cherche à détourner le cours de pensées désagréables pour un cœur bien épris. Il est même probable que tu ne serais pas fâché de voir l'abbé en route pour les Indes et n'en pas revenir.

Maurice haussa les épaules.

— Je te dis, moi, que tu aimes cette jeune fille et que tu es jaloux. Tu obéis à la logique des passions, et je ne t'en veux pas.

— Rêves-tu?

— Tout éveillé, et très-souvent. Il y a des moments où j'ai la tête pleine de soleil, et je marche dans un monde peuplé de lumières, de ciels et de paysages. Si je ne suis pas un grand peintre, c'est tout simplement parce que les fabricants n'ont pas de bonnes couleurs.

— Fais-toi poëte, dit Maurice souriant malgré lui.

— Poëte ! on ne fait pas plus de poésie avec des mots qu'un rayon de soleil avec de l'ocre jaune. Il est des heures bénies et rares où la toile s'anime, où la statue marche, où la poésie chante, où les harmonies musicales s'éveillent dans l'âme de l'artiste, mais de la pensée à l'exécution, il y a un abîme. Ce qui fait la grandeur d'une œuvre, c'est que le spectateur qui la juge en est pénétré. Celui qui comprend une œuvre dans toute son étendue est un instrument dont l'habile main de l'artiste pince les cordes... Tu trouves que l'abbé reste longtemps, n'est-ce pas? Pourquoi ne veux-tu pas l'avouer? Crois-tu donc que je sois plus insensible qu'une pierre, et que je porte cette cuirasse d'égoïsme qui conserve

un homme comme le vinaigre conserve les concombres? Il est vrai que je n'ai jamais été aimé, mais ce n'est pas faute d'avoir aimé moi-même et d'avoir cherché; je n'ai pas eu de chance, voilà tout. Si j'avais été à ta place, moi, j'aurais été généreux.

— Qu'aurais-tu fait?

— Le portrait de mademoiselle Edmée, grand comme la main, et je l'aurais donné à l'abbé pour l'emporter aux Indes.

— Non.

— L'amour rend féroce, ma parole d'honneur. Non, soit. Je comprends qu'il n'est pas agréable de se dire en embrassant sa femme que peut-être, à la même heure, aux Indes, quelqu'un l'embrasse en effigie. Mais c'est un simple jeu d'imagination, et il ne s'agit que de l'ignorer pour n'en pas souffrir. Ah! tigre que tu es, ton cœur ne s'amollit pas, et tu es aimé!

— Qui le prouve?

— Prouver! tu es absurde comme les autres, mon pauvre ami. Tu la trouves orgueilleuse, n'est-ce pas? Comme si l'orgueil n'était pas la vertu des grandes âmes. Qu'es-tu donc, toi, qui attends qu'elle s'humilie jusqu'à parler la première? Est-ce de l'orgueil ou de la vanité? Les femmes qui aiment valent mieux que nous. Si tu veux une preuve,

aborde-la seule, regarde-la bien en face, et si elle ne se jette pas à ton cou, prends-la dans tes bras... tu verras si elle t'aime!... Tu joues un jeu d'enfant, crois-moi. Une femme ordinaire ne te pardonnerait pas d'avoir voulu être son maître. Sa blessure d'amour cicatrisée, elle sentirait saigner la blessure de l'orgueil et elle se vengerait, car si la vengeance est le mets des dieux, c'est aussi celui des femmes. Tu aurais alors la sagesse de Platon, la beauté d'Alcibiade et l'amour de Romeo, qu'elle ne songerait qu'à te faire payer cher ta ridicule domination. On ne dompte pas les femmes, et rien ne saurait changer ni assouplir leurs instincts. La femme est et demeure sauvage. Ce n'est pas un être de raison, mais de pur sentiment. Il faut une âme trempée pour se faire volontairement l'esclave d'un homme, quand bien même il prouve sa supériorité. Si j'avais été réellement aimé, moi, fût-ce par une fille de ferme, je l'aurais épousée.

— Je ne te croyais pas si défavorisé, dit Maurice sans répondre au plaidoyer de Stéphane; parles-tu sérieusement?

— Oui, mon ami, et c'est parce que j'ai souffert que je n'aime pas te voir gaspiller ton bonheur à pleines mains. On croit qu'un homme manque de cœur parce qu'il parait indifférent. En pareille ma-

tière, mon ami, l'indifférence froide n'est souvent que le masque de la résignation, comme le scepticisme celui des âmes trop durement froissées. J'ai aimé deux fois, et deux fois j'ai été trahi. Le travail m'a consolé, mais il y a des jours où je sens le vide autour de moi... Vois-tu, mon cher Maurice, si tu as rencontré sur ta route une affection véritable, si cette belle jeune fille qui t'aime a du cœur, tu la feras souffrir en voulant la plier. En admettant même que tu n'aies pas eu tort d'agir comme tu l'as fait jusqu'ici, je t'engage à ne pas aller plus loin. En deux mots, pour finir mon sermon, si elle t'aime, épouse-la.

— C'est ton avis?

— Oui, si tu penses qu'elle t'aime assez pour accepter ta vie avec ses chances bonnes ou mauvaises.

— Je l'ignore.

— Soit. Pourquoi ne cherches-tu pas alors une certitude en allant droit au but? Les femmes admirent la franchise comme les poltrons admirent le courage. Sois franc avec elle, et elle te répondra. Elle est fière et aimerait mieux rester fille que d'épouser un Narcisse. Ce n'est plus une enfant, c'est une femme, et si, à son tour, elle s'avisait de vouloir te dompter,

tu pourrais payer cher le triomphe que tu croirais avoir remporté.

— Mon cher Stéphane, tu as parfaitement raison, et je suivrais volontiers tes conseils si j'avais une grande fortune; mais, comme je ne pourrais lui offrir qu'une existence assez restreinte...

— Si elle t'aime, elle portera des chapeaux de vingt-cinq francs.

— Et l'avenir?

— L'avenir! autre sottise! L'avenir est à toi. Donnerais-tu l'avenir pour une année de bonheur?

— Oui.

— Marie-toi donc, insensé! Tu me fais pitié. Tiens, voilà l'abbé Daphnis qui sort de chez madame de Vauchamps... Demande-lui s'il donnerait l'avenir pour un jour de bonheur?... Voyons, es-tu décidé?

— Je réfléchirai.

— Alors, mon ami, c'est que tu ne l'aimes pas.

A cet endroit de la conversation, ils étaient revenus sur leurs pas et échangèrent encore quelques mots avec l'abbé Daphnis. Maurice, qui n'avait pas encore paru chez madame de Vauchamps, laissa Stéphane avec lui.

Ceux qui ont éprouvé la peine ont un signe auquel ils se reconnaissent, signe invisible pour les âmes

vulgaires. Les deux jeunes gens, restés seuls, échangèrent un regard, puis une poignée de main. Stéphane ouvrit la porte de sa chambre et invita l'abbé à entrer un instant.

— Monsieur, lui dit l'abbé après avoir jeté un regard autour de lui, j'avais une grâce à vous demander avant de partir, et si mon cœur ne me trompe pas, vous me l'accorderez.

— Je crois savoir ce que vous aviez à me dire, répondit Stéphane ouvrant un carton; si je vous ai bien compris, vous voulez un portrait.

Deux larmes perlèrent aux cils de l'abbé Daphnis et roulèrent sur ses joues.

— Je ne la verrai plus, dit-il presque à voix basse.

— Voici, poursuivit le peintre, un portrait que j'ai peint à votre intention en apprenant votre départ. Vous pourrez le faire monter en médaillon, renfermé dans une double boîte à ressort, pour le porter sur la poitrine.

— J'aurais aimé à être votre ami, dit l'abbé en lui prenant la main.

— Nous sommes quelque chose de plus : nous avons souffert du même mal. Je désire que ce portrait vous console dans votre exil, ajouta le peintre, et qu'il vous rappelle quelquefois mon souvenir.

— Je vous écrirai.

— Cela me fera plaisir.

— Et si vous ne receviez plus de mes nouvelles, soit directement, soit indirectement, c'est que...

— Vous êtes jeune, dit Stéphane.

— Je suis prêtre, dit l'abbé. Adieu, frère!

— Pas encore. Je vous mettrai à la diligence. A demain.

. . . .

Pourquoi y a-t-il des hommes qui meurent sans avoir été aimés? se demandait Stéphane en refermant la porte de sa chambre. Est-ce parce qu'ils sont moins bons, moins intelligents, moins beaux?... Je suis absurde. Autant vaut demander pourquoi il y a des riches et des pauvres, et pourquoi Shakespeare, Milton, le Dante, Molière et tant d'autres ont été malheureux en ménage... O femmes, femmes! J'aime à penser que nous sommes quelquefois vengés par des valets et des imbéciles.

Et satisfait de son monologue, le peintre se rendit chez madame de Revigny.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le départ de l'abbé Daphnis, lorsque Stéphane, de retour de l'une de ses excursions habituelles dans les montagnes, fut arrêté par le père de la Couleuvre à la tête du pont du Vieux-Moulin.

— Monsieur Stéphane, lui dit le douanier en retirant sa pipe de sa bouche, vous seriez bien bon d'avoir la complaisance de dire à la dame Martinot que ma fille ne pourra plus lui porter son lait le matin, d'ici à quelque temps.

— Elle est malade? demanda le peintre.

— Mon Dieu, oui. Voici tantôt douze jours qu'elle ne va pas bien. C'est hier au soir, en revenant de la montagne, qu'elle s'est mise au lit; la fièvre a gagné, et elle n'a pas pu se lever aujourd'hui pour aller aux champs. M. Constant Menoux est venu et il a fait son ordonnance.

Stéphane s'éloigna après avoir donné quelques mots de consolation au vieux douanier, qui continua à fumer d'un air impassible.

Sa commission remplie auprès de madame Martinot, Stéphane rejoignit Maurice qu'il trouva au café chez Célestin Mercier, plongé dans les combinaisons d'une partie d'échecs, et lui apprit que la Couleuvre était malade.

Maurice acheva sa partie et se rendit au couvent avec lui.

Ils trouvèrent la Couleuvre couchée au fond de la grande chambre qui composait l'unique logement de la famille du douanier. La mère faisait cuire des

légumes, et les deux plus jeunes enfants s'amusaient silencieusement dans un coin, assis sur un tas de copeaux. Soleil, le buveur d'huile, hâve. et abattu, se tenait près de sa sœur.

Malgré le désordre qui devait nécessairement régner dans cet intérieur de pauvres gens, les lits étaient proprement faits, le plancher était balayé, et les quelques ustensiles de ménage, pendus près de la cheminée, reluisaient à la lueur du foyer.

Quand les deux jeunes gens s'approchèrent de son lit, la Couleuvre souleva ses paupières, son œil brilla, et elle sourit à Maurice. Elle sourit aussi à Stéphane, en lui faisant signe qu'elle ne pouvait pas parler.

Quelques moments après, madame Martinot entra avec madame de Vauchamps et Edmée, apportant des provisions et des remèdes pour la malade.

La Couleuvre s'était assoupie. Par un phènomène assez bizarre, lorsque Maurice se leva pour s'éloigner, elle rouvrit les yeux et fit un brusque mouvement qui n'échappa pas à Edmée. Voyant que la malade s'était réveillée, Maurice s'approcha d'elle et lui dit ces mots à voix basse qui semblèrent rappeler la vie sur ses lèvres :

— Je viendrai tous les jours.

— Je vais tâcher de guérir, dit-elle d'une voix faible.

Les deux jeunes gens prirent congé et se rendirent chez Constant Menoux. Maurice lui demanda s'il pensait qu'elle fût gravement atteinte.

— Je ne puis rien dire encore, répondit le jeune médecin; il faut attendre que la maladie soit plus développée pour en déterminer la nature et les causes. Jusqu'ici, il y a une fièvre ardente qui paraît porter atteinte au cerveau. Avant de se mettre au lit, cette fille vivait comme à son ordinaire; la fièvre s'est déclarée, et les forces l'ont abandonnée subitement.

— Elle m'a veillé dernièrement pendant dix-sept nuits consécutives, dit Maurice.

— Je le sais : le mal ne vient pas de là. Dans une organisation puissante comme la sienne, un excès de fatigue n'aurait pas les caractères ni les symptômes que j'ai remarqués. J'ignore où est le siége du mal. Tous les organes fonctionnent très-bien et elle n'éprouve aucune douleur. Depuis son enfance, elle vit au milieu des montagnes à la manière des sauvages, et je crois qu'il faut chercher la cause de sa maladie, non dans un désordre de la machine, mais dans un phénomène moral produit

par la solitude. Nous verrons un peu plus tard. Jusqu'ici je ne vois rien.

— Je sais maintenant ce qu'elle a, dit Stéphane à Maurice en s'en allant.

— Toi ?

— Oui, j'ai eu une espèce de maladie comme celle-là.

— Quand ?

— Tu réveilles mes douleurs, mais cette pauvre fille m'intéresse. Voici l'histoire qui m'est arrivée :

« Il y a une vingtaine d'années, je m'amourachai d'une amie de ma mère qui avait dépassé la trentaine. Moi, j'allais avoir quinze ans. A cet âge où le cœur est chaud, l'amour ne songe pas encore à s'ériger en maître et en protecteur. La conquête d'une jeune fille, que recherchent les hommes faits, est dédaignée par les collégiens qui n'y voient qu'une amourette d'enfants et veulent une passion sérieuse. Les femmes ne me paraissaient alors réellement femmes et dignes d'être aimées qu'à l'époque de la maturité pleine, et cette idée t'explique ma passion féroce pour l'amie de ma mère. Elle était mariée et venait assez souvent à la maison.

« La première période de mon amour fut une sorte d'adoration muette et passionnée. Il y a des

femmes qui ont été ainsi aimées par des enfants et qui s'en sont moquées. Quand j'y pense encore, j'éprouve une sorte de haine qui s'étend indistinctement à tout ce beau et faible sexe auquel nous devons nos mères. Si j'avais à mon service les ressources d'élocution d'un poëte amoureux, je te dirais ce qu'il y a de grandeur, de dévouement, d'abnégation et de vraie poésie dans ce premier amour où l'âme s'éveille. C'est un encens digne d'être respiré par une reine que ce parfum exhalé du cœur d'un enfant.

« Ernestine, — elle s'appelait Ernestine, — s'aperçut tout d'abord que je l'aimais, et ce n'était pas difficile. Je passe sous silence les détails intimes de ma passion et toutes les extravagances auxquelles elle me porta. La plus intéressante est la rage que j'éprouvais contre son mari. Ce tyran la tutoyait, l'embrassait devant moi, et, en sa présence, me traitait comme un gamin. C'était un fort brave homme qui valait beaucoup mieux que sa femme. Je le trouvais brutal, cynique et bête, et je ne comprenais pas qu'il pût se conduire ainsi avec mon idole, que j'aurais voulu enchâsser dans l'or, le velours, les pierreries et le reste.

« Sans doute la trahison me répugnait, car au

lieu d'être dissimulé comme devait l'être un amant, je cherchais tous les moyens de le vexer désagréablement, et j'aurais bien voulu l'insulter pour me battre avec lui. Malheureusement, l'occasion ne se présenta jamais. « Vous avez un garçon très-rageur, « dit-il un jour à ma mère, vous devriez le brider. » Ce à quoi ma mère répondit que j'étais d'un naturel fort doux. Et lui de rire. Je faillis étouffer. Je n'étais pas dans mon rôle; mais lui, qui ne voyait rien, était dans le sien.

« Mon adoration pour sa femme, doublée de ma rage contre lui, détermina une seconde période, bien que je n'eusse pas encore osé me déclarer. J'écrivis une lettre insensée et la glissai dans la poche de mon idole.

« Elle vint le lendemain. Je tremblais et j'étais pâle à faire peur. Ma mère était absente, et je compris à un regard que ma lettre avait été lue. Je me précipitai à ses pieds. Elle me releva fort tranquillement et se mit à me questionner comme un confesseur. Elle écoutait avec une vive curiosité ce que je lui disais, souriant de temps en temps et paraissant très-satisfaite. Je crus qu'elle m'aimait et je lui demandai sa main à baiser, ce qui me fut immédiatement accordé.

« A partir de ce jour, elle devint charmante avec moi et je n'osai plus retourner chez elle. Quand ma mère était présente, je me contenais assez bien, mais quand elle n'était plus là, je devenais d'un dramatique échevelé. Je lui écrivais des lettres, des cahiers, des volumes d'amour ; enfin, j'étais le plus heureux des amoureux platoniques et je ne rêvais pas d'autre bonheur, lorsque un jour elle vint accompagnée de son mari. Je sentis que je ne le détestais plus, et je me contentai d'un petit air ironique particulier que j'ai remarqué aux chats quand ils ont volé quelque chose.

« — Pourquoi ne venez-vous plus à la maison ? me dit-il après l'échange des courtoisies sociales avec ma mère.

« — C'est vrai, dit-elle en me regardant, il ne veut plus m'accompagner depuis quelque temps.

« — Figurez-vous, madame, continua le mari d'un air impassible, que Stéphane est amoureux de ma femme, mais amoureux fou. J'ai chez moi un paquet de lettres superbes qu'il lui a écrites.

« J'eus froid dans le dos. J'avais lu des romans. « *Elle est perdue!* » pensais-je. Je devais avoir l'air très-comique, car Ernestine et son mari se mirent à éclater de rire. Je crus qu'on m'assénait un grand coup de bâton sur la tête, et je m'évanouis.

Huit jours après, j'étais sauvé d'une magnifique fièvre cérébrale.

« Voilà, mon ami, l'histoire de mon premier amour. Elle n'est pas gaie, mais elle est instructive.

— Et quel rapport vois-tu entre ta situation et celle de la Couleuvre ? interrogea Maurice.

— Un très-simple. Elle aime quelqu'un qui ne l'aime pas. Au lieu d'avoir une fièvre cérébrale, sa passion la minera tout doucement et finira par la tuer, sans bruit et sans effort.

— Tu crois qu'elle est capable d'aimer à ce point-là ?

— J'en suis sûr.

— Qui ?

— Tu ne le sais pas ?

— Non, répondit Maurice.

— Tu m'étonnes... Comment ! voilà une pauvre fille qui fait de l'espionnage au bénéfice d'une passion dont elle a le droit d'être jalouse et de se venger, qui passe vingt nuits au chevet d'un homme, et tu me demandes qui ? Tu es blond et pâle ; tu fais des passions, c'est naturel ; tu ne t'en aperçois pas, c'est sublime. Faute d'avoir regardé à tes pieds, tu aurais laissé mourir cette fille sans un remords, heureux mortel que tu es !

— Mon cher Stéphane, répondit Maurice, depuis

quelque temps tu tournes au moraliste d'une façon très-inquiétante. Tu me fais sermons sur sermons, et, si je t'écoutais, je me serais déjà marié deux ou trois fois. Est-ce ma faute, à moi, si madame Ernestine a repoussé ta flamme? Tu veux que j'épouse mademoiselle Edmée, et tu m'as fait à ce sujet des discours de six colonnes comme si tu parlais à la Chambre. Maintenant, voici une autre histoire, et je laisse les femmes mourir d'amour à la porte de mon cœur sans daigner m'en apercevoir. Mon cher ami, je ne suis pas un héros de roman. Le mal vient de ce que tu dissertes à tort et à travers sur tout ce qui te passe par la tête. J'ai pour principe d'agir et non de parler. Aussi, quand tu voudras juger ma conduite, donne-toi la peine de comprendre et d'examiner.

— Voilà la première fois que j'ai le bonheur de te voir t'animer, dit Stéphane, et je suis très-heureux de ce résultat. J'ai eu tort.

Sur cette réponse, les deux amis retournèrent en causant chez Célestin Mercier.

JOURNAL D'EDMÉE.

Vendredi.

« L'abbé Daphnis est venu nous faire sa visite d'adieu. Il m'inspire moins de sympathie que M. Stéphane, mais je ne puis m'empêcher de lui reconnaître une grande supériorité de caractère. On voit qu'il souffre et désespère d'être jamais heureux. Il m'a donné une bague. C'est une petite pierre appelée *clair-de-lune*, montée en argent. On dirait une larme qui s'est troublée en se cristallisant. Il pleurait quand il s'est levé pour nous dire adieu : « *Priez pour moi, je prierai pour vous,* » dit-il. Je n'oublierai jamais l'accent singulier de ces paroles qui furent les dernières.

Samedi.

« La Couleuvre est malade. Serait-il vrai qu'on meurt d'amour ? Les romans sont peut-être dans la vie réelle plus que dans les livres. Cette pauvre

fille est bien malheureuse. Je le sens et je ne la plains pas. Pourquoi? Je ne puis lui donner le nom de rivale, et pourtant cette paysanne m'humilie. Elle aime Maurice. Y a-t-il une bien grande différence entre elle et moi ? Elle est belle, son cœur est capable de dévouement et de sacrifice; elle était peut-être intelligente. L'éducation serait-elle donc la seule barrière qui nous sépare? Si nous avions été élevées ensemble, qui sait si elle ne l'aurait pas emporté sur moi? Voilà pourquoi je ne puis la plaindre, et je sens qu'elle me hait. J'aime mieux cela. Sa haine est une sorte d'excuse de mon indifférence. Si je n'en ai pas contre elle, c'est peut-être parce que j'ai une espérance qu'elle n'a jamais eue et qu'elle n'aura jamais.

« Et si Maurice ne m'aimait pas, souffrirais-je autant qu'elle? L'aime-t-elle mieux que moi?

Mercredi.

« C'est la semaine des adieux. M. Stéphane part demain. On a dîné aujourd'hui chez madame de Revigny. Tout le monde était de bonne humeur. Au dessert, M. Stéphane a voulu dire la bonne aventure, et on lui a donné un jeu de cartes.

« Il a commencé par madame Martinot, il lui a dit qu'il voyait des procès et des maisons dans le passé et dans le présent, mais que, dans l'avenir, elle verrait un mariage.

« Les cartes prédirent à madame de Revigny une prochaine convalescence et beaucoup d'ennemis.

« A ma mère, qu'elle serait bientôt grand'mère.

« Maurice ne voulut pas couper, mais il lui fallut entendre les prédictions les plus extravagantes :

« — Tu mourras dans l'année, lui dit l'oracle, si tu n'épouses pas une jeune fille blonde et si je ne reviens pas ici pour être ton garçon d'honneur. Tu auras treize enfants, nombre fatal, dont plusieurs seront artistes, et en conséquence mourront à l'hôpital, sur la paille humide des cachots, ou sur l'échafaud.

« Les cartes sont un merveilleux prétexte pour raconter de folles histoires ; elles permettent de dire ce que la conversation, même familière, ne supporterait pas.

« Quand mon tour fut venu, M. Stéphane déclara froidement que j'avais refusé la main d'un jeune homme de haute taille, fat et sot, deux qualités qui forment un attelage bien assorti.

« On admira sa pénétration, et il continua :



« — Voilà le passé. Voici le présent : 1, 2, 3, un jeune homme blond, 4, 5, 6, qui vous aime, 7, 8, 9, et qui ne veut pas le dire.

« — Pourquoi? demanda madame de Revigny.

« — Nous allons le savoir : 10, 11, 12, parce qu'il est aimé.

« — C'est merveilleux. De qui?

« — 13, 14, 15, d'une jeune fille.

« — Et qui parlera le premier?

« — 16, 17, 18. Ils parleront tous les deux à la fois.

« Je rougis, et je ne saurais dire le plaisir que j'éprouvais en écoutant ces prophéties. En ce moment, si Maurice m'avait regardée, il me semble qu'il aurait pu lire au fond de ma pensée.

« M. Stéphane est parti. Tout le monde le regrette à cause de son esprit, et moi à cause de son amitié pour Maurice. « *N'oubliez pas le diseur de bonne aventure*, » me dit-il avant de monter en voiture. Je me suis laissé embrasser sur la joue. Il a sans doute voulu payer sa dette, car il a ajouté à voix basse : « *Maurice est capable de partir avec moi pour obtenir la même faveur.* » Quel bon souvenir ces mots m'ont laissé! »

Diplomatie féminine.

On voit avec quelle sincérité Edmée écrivait ses plus secrètes pensées qu'elle aimait à relire, et qui lui redisaient cette musique éternelle que l'amour chante au cœur des amoureux. Personne n'en avait le secret. Trop fière pour se plaindre si elle était dédaignée, trop orgueilleuse pour obéir à un de ces mouvements passionnés qui semblent jeter le cœur hors de lui-même, jugeant des dangers et de l'inutilité des confidences, elle s'était renfermée dans une réserve absolue.

Le changement qui s'était opéré en elle avait frappé tout le monde, même les indifférents.

« *Elle fait la sage pour se faire épouser*, » murmuraient les bonnes langues.

« *Elle a trouvé son maître*, » disait madame Martinot.

« *Elle devient femme,* » pensait madame de Revigny.

« *Elle aime,* » avait dit Stéphane.

« *J'ai peur que mon Edmée ne tombe malade,* » répétait madame de Vauchamps.

Tout le monde avait raison, excepté les mauvaisés langues.

Seule, madame de Revigny paraissait ne pas s'être aperçue de cette transformation. La pensée de marier Edmée et Maurice, qui n'avait été tout d'abord qu'une de ces idées folles comme il lui en passait souvent par la tête, devint pour elle une distraction dans les ennuis de sa vie solitaire.

Les deux jeunes gens se plaisaient avec elle et venaient assez souvent lui tenir compagnie. Elle avait deviné, à des signes imperceptibles, qu'une lutte secrète, intime, était engagée. Elle voulut en avoir le secret; mais elle eut beau mettre en jeu tous les ressorts d'une expérience éprouvée, toutes les ruses de la diplomatie féminine, tendre des piéges et glisser de savantes insinuations, elle ne put obtenir aucun résultat. Maurice riait avec elle, et Edmée jouait la plus profonde indifférence.

Comme les spectateurs d'une partie engagée qui se passionnent pour le joueur dont ils suivent les

coups, madame de Revigny se passionna pour l'intrigue qui se déroulait paisiblement à côté d'elle, et elle ne voulut pas être vaincue par une petite pensionnaire que l'amour avait rendue femme. « Je les marierai, se dit-elle, ce sera leur punition. »

Un matin d'octobre, Edmée monta chez madame de Revigny qui s'était levée, et elle la trouva installée au coin d'un grand feu sur sa dormeuse.

— C'est vous, ma chère Edmée? dit-elle en la voyant; vous êtes bien gentille d'être venue ce matin. On m'abandonne, on me laisse toute seule. Malgré ce beau soleil qui me donne des envies folles d'aller courir par les chemins, il fait un froid noir... Voyons, asseyez-vous là, et racontez-moi les nouvelles.

— Il n'y en a pas.

— Que si. C'est une chose incroyable comme tout devient triste, depuis les feuilles qui tombent jusqu'à tous mes amis qui s'en vont. Où est le temps où vous veniez jouer dans ma chambre comme un chat favori?... Voilà l'abbé Daphnis embarqué sur une coquille de noix. Pauvre garçon!... Il s'en va aux Indes, dans le Japon, convertir un tas de sauvages qui sont capables de le faire cuire. Il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir en place. Et mon

cher Stéphane, parti aussi. Il était malin comme un singe, ce petit peintre, et méchant, et amusant! Il fallait l'entendre. Et Maurice, va-t-il s'en aller comme les autres, celui-là ?

— Je l'ignore.

— Que fait-il à Saint-Hippolyte? Aurait-il le courage de passer un hiver ici, grand Dieu! Mais vous, qui êtes en train de rêver toute la journée, si vous prenez ce chemin-là, vous aurez des rides dans deux ans, et vous ressemblerez à mademoiselle Léocadie. Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette petite tête-là? Vous voudriez bien vous marier, hein?

— Je n'y pense plus depuis que je suis sortie de pension.

— Bah! Les petites filles ne songent qu'à cela. Il leur faut un mari. A votre âge, moi, j'aurais sauté par une fenêtre et je me serais enlevée toute seule. Tenez, ma petite Edmée, j'ai un mari tout trouvé pour vous.

Edmée secoua la tête.

— Vous ne voulez pas vous marier? Et pourquoi? Est-ce un parti pris?

— Non.

— Eh bien?

— Je suis assez vieille pour savoir qu'on n'épouse guère les filles sans dot.

— Sans dot? Qui vous a dit cela? D'abord, jusqu'à présent, vous n'avez pas le droit de vous plaindre et vous pouviez épouser quinze mille livres de rente... Vous me cachez votre pensée. Vous savez fort bien que les filles comme vous se marient comme elles veulent, et vous avez le droit d'être difficile. Voyons, mon enfant, écoutez-moi. Vous n'avez personne autour de vous pour vous conseiller et vous conduire. Votre maman est une sainte, mais elle n'est bonne qu'à vous adorer. Moi, je suis une bonne femme qui vous aime bien, et je ne vous demande qu'une chose, c'est d'avoir confiance en moi. Vous avez toujours été très-raisonnable avec vos petits airs fous, et vous ne rêvez pas d'épouser un jeune homme pâle et mélancolique. Les amoureux mangent avec des fourchettes, et ils ne sont plus assez ridicules pour venir chanter la nuit sous les fenêtres avec une guitare, exercice qui avait le double inconvénient de leur faire gagner des rhumatismes et d'empêcher leur idole de dormir.

Edmée sourit.

— Vous disiez tout à l'heure que vous n'aviez pas de dot. Je sais que les jeunes gens exigent de la fortune, et je trouve qu'ils ont parfaitement raison. Comme les femmes qu'ils épousent sont idéalement

sottes, ennuyeuses et souvent laides par-dessus le marché, il est bien juste qu'elles apportent à leur mari les compensations de la fortune en échange des qualités qui leur manquent. Et encore, il y a certainement plus d'un mari qui croit faire une bonne spéculation, et qui finit par se repentir du marché. Sa femme lui apporte deux cent mille francs en bonnes terres, total quatre ou cinq mille francs de rentes qui suffisent à peine pour sa toilette. En dix ans, le mari est ruiné. Il a fait une opération commerciale, il n'a le droit ni de s'en étonner, ni de s'en plaindre. Malgré cela, il n'est pas rare de voir une jeune fille jolie, intelligente et bien élevée, faire un bon mariage. Voyons, une bonne fois, voulez-vous, oui ou non, vous marier et vous fier à moi?

Edmée sourit encore. Madame de Revigny lui prit les mains.

— Oui? Eh bien, laissez-moi faire. Pour commencer, je vais vous mettre au courant de bien des choses qu'on ne dit pas d'habitude aux jeunes filles, et vous verrez combien vous avez eu tort de me cacher vos petits secrets... Ne me regardez donc pas comme cela, et écoutez votre vieille amie. Bien que vous m'ayez négligée dans ces derniers temps, je n'oublie pas que vous êtes venue souvent vous en-

nuyer avec une malade qui n'est pas toujours amusante... Laissez-moi dire... Les gens banals qui aiment tout le monde dépensent leurs sentiments en pièces de deux sous. Mon amitié vaut ce qu'elle vaut, mais, comme je ne la donne pas à tout le monde, j'ai quelques pièces d'or en réserve pour mes amis. Écoutez-moi donc, et vous reconnaîtrez qu'elle a son prix. Vous savez que le maire a demandé votre main pour son gros benêt de Narcisse? Vous avez refusé, c'est tout simple; mais savez-vous ce qui est arrivé?

— Non, dit Edmée.

— Il est arrivé que vous avez été calomniée par toute la ville. Vous connaissez vos bonnes amies, et je n'ai pas besoin de vous répéter toutes les plates méchancetés qu'on a débitées sur votre compte de tous les côtés. Rappelez-vous ce qui s'est passé le jour de la grande pêche. Naturellement, vous n'avez rien su de tout cela. En pareil cas, c'est toujours la victime qui n'est pas avertie... Voyez-vous, ma chère enfant, il y a des choses honnêtes qui perdent une femme bien plus sûrement qu'une faute. Une faute se cache; on peut l'excuser, à la rigueur, si elle se découvre; mais la médisance ne pardonne pas qu'on la brave en face par une série d'imprudences. On donne prise à la critique, la réputation est compro-

mise, la malveillance est en éveil, la calomnie s'en mêle, et le mal est fait. Vous êtes allée vous promener à cheval avec M. Martinot, par exemple. Mademoiselle Serpinet vous a vus ensemble à la messe de la chapelle. Voilà le début. On commence à chuchoter, les mères de famille vous montrent du doigt à leurs innocentes et virginales colombes, et vous auriez été bien surprise, un jour, de trouver toutes les portes fermées.

— Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, dit Edmée, et je suis prête à recommencer.

— A la bonne heure! il ne faut pas renier ses actes quand on n'a rien à se reprocher. Mais il faut tout vous dire. Savez-vous pourquoi l'abbé Daphnis est en route pour les Indes? Vous le savez? L'abbé Daphnis vous aimait, et il est parti.

Edmée baissa la tête.

— De cela, personne n'a rien su, mais le reste allait son train. Pendant que cette petite conspiration s'organisait, il se formait autour de vous une garde d'honneur. Moi, d'abord, qui écoutais tout et qui criblais de coups d'épingle les plus acharnées; vous aviez ensuite madame Martinot et ses amies; Constant Menoux, le jeune médecin; Stéphane, mon premier aide de camp, qui faisait les caricatures de nos ennemis; le capitaine Draconnier, qui dé-

cousait comme un sanglier la meute de vos anciens adorateurs, et une ou deux amies qui vous étaient restées fidèles. Vous voyez que vous étiez bien gardée.

— Et M. Martinot?

Madame de Revigny sourit :

— Ah ! celui-là vous tient au cœur ! aussi, je l'ai gardé pour le dernier. M. Martinot paraissait d'abord assez indifférent à tous ces commérages; mais, comme les choses étaient allées trop loin, les propos lui ont été rapportés...

— Il s'est battu pour moi. On ne me l'a pas dit, mais je le sais.

Il se fit un moment de silence. Edmée pleurait.

Après l'avoir consolée avec cette science de câlinerie qu'elle possédait au plus haut degré, madame de Revigny lui raconta les détails qu'elle tenait de Stéphane.

— Je ne vous demande plus qu'une chose, dit-elle en terminant, c'est de me garder le secret sur tout ceci.

— Oui, dit Edmée en l'embrassant.

— Vous l'aimez donc, petite folle?

— Oui.

— Eh bien! soyez sûre qu'il vous aime aussi.

Edmée reprit son air sérieux, et répondit par un geste de doute.

— Laissez-vous donc conduire, mauvaise tête! Je suis sûre qu'il vous aime. En admettant même que vous ayez deviné qu'il se battait pour vous, vous avez fait plus qu'un chevalier n'a le droit d'attendre de sa dame, en vous montrant sur le lieu du combat. Il dit qu'il veut partir, mais il restera. Il serait à Paris avec Stéphane, s'il avait dû vous quitter. Encore une fois, agissez comme si vous ne saviez rien, et ne vous laissez pas aller aux élans de la reconnaissance, puisque sa blessure est guérie. La passion gâte tout. Vous êtes aimée, ce n'est pas à vous de parler la première. Madame Martinot favorisera le mariage, et, au besoin, elle retiendrait son fils s'il voulait s'échapper. Laissons aller les choses. Si ce beau champion de votre réputation a quelquefois blessé votre orgueil, prenez une bonne revanche. Messieurs nos maîtres et seigneurs ont bien assez de droits et de priviléges pour que nous gardions le peu qu'ils ont bien voulu nous en laisser. Ne soyez point inflexible, mais laissez-vous prier un peu. Allons, adieu, ma chère petite Edmée, on vous aime et vous le méritez. Viendrez-vous demian?

— Oui, dit Edmée.

— Adieu, suivez bien mes conseils, et vous verrez que je suis bon prophète.

Il est facile de voir que madame de Revigny n'avait jamais aimé.

Un matin, après déjeuner, madame Martinot renouvela la scène qui avait eu lieu quelques mois auparavant; elle fit asseoir Maurice en face d'elle, et fixant sur lui son œil vif et clair :

— Mon cher fils, lui dit-elle, vous voilà guéri, grâce à Dieu.

— Et au docteur Menoux, grand'mère.

— Taisez-vous, vous n'êtes qu'un impie, continua madame Martinot en souriant. Si un autre que vous m'en disait la moitié, je ne lui laisserais pas finir sa phrase. Je ne m'étonne pas facilement, Maurice, mais j'en suis encore à comprendre comment on peut être honnête comme vous l'êtes et n'avoir aucune religion.

— C'est un mystère, grand'maman.

— Laissons cela de côté. Vous êtes assez grand pour vous conduire tout seul, et Dieu saura reconnaître les siens. Je veux causer avec vous sérieusement. Que comptez-vous faire?

— Je n'en sais rien.

— Il faut réfléchir à cela, car vous allez vers la trentaine.

— J'y réfléchirai, grand'maman.

— Je vous sais raisonnable, Maurice, et n'ai pas de crainte pour votre avenir... Mais enfin, n'avez-vous point quelque carrière en vue?

— Non, grand'maman. J'ai de quoi vivre indépendant, et je suis heureux.

— Cela ne suffit pas. Les hommes sont au monde pour être utiles et remplir leur devoir, qui est dans le travail et dans la famille. Celui qui ne travaille pas dans sa jeunesse travaillera dans sa vieillesse. *Jeune cavalier, vieux piéton.*

— Mon intention n'est pas de rester oisif. J'aimerais assez, par exemple, passer l'hiver à Paris, une partie de la belle saison à voyager et quelques mois ici, près de vous.

— Et la famille?

— Tenez, grand'mère, je vois où vous voulez en venir et voici le mot de l'énigme : vous n'avez pas de maison à bâtir ni de procès à suivre, et vous voulez me marier pour passer le temps.

— Et pourquoi ne vous marieriez-vous pas?

— C'est une question assez embarrassante. Je ne veux pas faire une spéculation, et, d'un autre côté,

je ne suis pas absolument dans une situation à épouser une jeune fille sans fortune.

— Vous agirez comme vous l'entendrez, Maurice, et vous êtes juge dans votre cause. Je veux seulement vous donner mon avis et répondre à ce que vous disiez tout à l'heure. J'approuve votre sentiment sur le mariage. C'est un mauvais calcul que d'en faire une spéculation intéressée. Quant à épouser une fille qui n'a rien, c'est une autre affaire. Si vous avez une bonne et honnête femme, le budget de votre ménage, conduit avec économie, ne dépassera pas le chiffre de vos dépenses de garçon. Maintenant, si vous êtes dans la résolution de vous marier, il vaut mieux vous marier jeune. Ceux qui attendent trop tard s'exposent à mourir avant d'avoir élevé leurs enfants. Et puis, réfléchissez à une chose... Si vous vous en allez, vous allez laisser le chagrin derrière vous.

— Croyez-vous que mon départ amène une aussi grave conséquence, grand'mère?

— Oui... Edmée s'est compromise pour vous. Cette jeune fille n'aime et n'aimera que vous.

— Je suis prêt à demander sa main, aujourd'hui même.

— Vous ferez bien d'attendre encore. Il faut lui donner le temps de se remettre. Si elle supposait

que vous l'épousez pour réparer l'imprudence de sa conduite, elle refuserait.

— Mais, grand'mère, je ne songe pas à cela.

— J'entends bien... Je sais que vous vous aimez depuis le jour où vous vous êtes rencontrés, et depuis que je la connais, je pensais que c'était la femme qui convenait à un homme comme vous... Je ne veux point mêler à votre mariage des questions d'argent... Il est possible que madame de Revigny laisse à Edmée sa fortune, qui est considérable. Je n'ai point besoin de m'occuper de cela. Je suis, moi, plus riche que vous ne me croyez, et je vous donnerai deux ou trois cent mille francs.

— Le plus tard possible, grand'mère.

— Non; il me restera bien au delà de ce que je veux garder. Je désire qu'il en soit ainsi.

— Ce que vous ferez sera bien, grand'mère.

— Dites : Ce que j'ai fait a été bien fait. Maintenant, Edmée est telle que vous pouvez la vouloir. Aimez-la bien. Elle le mérite et elle vous aime. Embrassez-moi, Maurice, mon cher fils. Je vous bénis pour que Dieu vous bénisse aussi.

L'absence

Le temps avait marché. On était en décembre. L'hiver était venu, depuis longtemps déjà, sec et rigoureux comme les hivers de ces contrées voisines de la Suisse. La ville et la montagne semblaient ensevelies dans un linceul de neige.

A quoi songeait Edmée, assise dans sa chambre, à la lueur d'une lampe, son grand livre bleu ouvert sur les genoux? Sur quelle page sa pensée s'était-elle arrêtée? Sa pensée s'était arrêtée sur ces lignes : « *Et si je dois un jour me soumettre à un homme, je veux au moins pouvoir vivre avec lui sans le mépris qu'on éprouve pour ses inférieurs.* » Elle avait repassé dans sa mémoire ses années d'enfance et de jeunesse, et elle se demandait à quel avenir elle était réservée.

En examinant les événements à distance, elle se

rendait compte des transformations qui s'étaient opérées en elle. D'où venait qu'elle avait rompu toutes ses relations sans regret? Pourquoi ses sentiments, ses idées, ses goûts et ses habitudes avaient-ils pris un autre cours? Comment son caractère s'était-il assoupli?... Comme tout avait changé pour elle depuis l'arrivée de Maurice! Quel charme la ramenait donc sans cesse au souvenir de leurs excursions, de leurs causeries, de leurs brouilles légères, et surtout de ces heures rapides et rares où la bouche est silencieuse, la pensée flottante, de ces instants où les cœurs s'entendent, se confondent dans un accord mystérieux et vibrent à l'unisson comme deux instruments?

Elle se l'avouait avec franchise : c'est Maurice qu'elle retrouvait toujours au fond de sa pensée, et elle se demandait quelle place elle tenait dans la sienne. L'aimait-il? Y avait-il dans sa conduite ou ses paroles une preuve, un gage qui pût l'en assurer? Non. Mais pourquoi était-elle si calme et si tranquille?

S'il ne l'aimait pas, pourquoi donc venait-il tous les jours, pourquoi n'était-il pas parti, pourquoi s'intéressait-il à sa vie, pourquoi semblait-il interroger sa pensée?

Et s'il l'aimait, pourquoi ne parlait-il pas?

. . . .

Stéphane, que ses travaux rappelaient à Paris, était parti en disant à Maurice : « J'aurais bien voulu rester pour voir la fin de la comédie, mais le dénoûment est trop long. »

Et n'était-ce pas une comédie qu'ils jouaient ? On ne saurait le dire. Ils s'étaient rencontrés dans cette petite ville comme deux exilés parlant la même langue sur une terre étrangère. Ils s'étaient sentis attirés par cette force magnétique qui pousse l'un vers l'autre les esprits nés pour lutter ensemble avant d'arriver à une complète harmonie. Comme certains poisons qui germent sourdement, se développent avec lenteur, et dont la terrible puissance de destruction éclate sur tous les points à la fois, l'amour s'était emparé d'eux. Sans y songer, sans le savoir, ils s'étaient aimés.

Voilà pourquoi Maurice n'était pas parti.

Voilà pourquoi Edmée rêvait.

Quelques jours auparavant, une lettre de Paris lui avait annoncé l'arrivée d'une amie de Saint-Denis, Laure Duplessis, qui devait passer quelques jours en Franche-Comté avec son père, en tournée d'inspection dans le département pour choisir les

chênes et les sapins destinés au service de la marine.

Son amie revenait d'Italie en France par la Suisse. Elle invitait Edmée à venir passer quelques jours avec elle dans un village de la frontière, sous promesse de séjourner à Saint-Hippolyte où elles reviendraient ensemble. Edmée avait répondu qu'elle serait très-heureuse de renouer leur amitié de pension, mais sans fixer d'époque précise pour son voyage. Elle avait presque oublié cet engagement, ou plutôt elle cherchait à l'oublier pour ne pas se séparer de Maurice.

Elle suivait sa pensée, regardant machinalement le jeu des flammes qui dansaient dans l'âtre, lorsque Maurice entra.

— Eh bien ! partez-vous? dit-il en lui prenant la main qu'il garda un instant dans les siennes.

— Non.

— Pourquoi?.

— J'aime mieux rester ici, avec vous, ajouta-t-elle simplement sans paraître attacher à sa réponse un sens particulier.

— Mais mademoiselle Laure compte sur votre promesse. Elle vous attend.

— Vous me donnez le conseil de partir?

— Certainement.

— Croyez bien que votre départ me causera du regret.

— Vraiment?

— Oui.

— Eh bien! puisque vous le voulez, je partirai demain et je reviendrai avec Laure. Je suis sûre qu'elle vous plaira beaucoup.

— Il suffit qu'elle soit votre amie pour cela.

Le lendemain, Edmée se mit en route par une claire matinée d'hiver.

Malgré la difficulté des communications, Maurice reçut, le second jour, la nouvelle de son heureuse arrivée. Dans sa lettre, Edmée annonçait son retour à Saint-Hippolyte pour le surlendemain.

La veille du jour fixé, un montagnard vint frapper au milieu de la nuit à la fenêtre de Maurice, qui occupait toujours le rez-de-chaussée de la Maison-Neuve.

Maurice s'habilla et ouvrit sa fenêtre.

— Qui frappe? dit-il.

— Je viens de la part d'une demoiselle qui doit arriver ici demain... Voici une lettre pour vous, ajouta l'homme en la glissant entre les lames des persiennes qui étaient restées fermées.

Le billet contenait ces mots :

« Le porteur de cette lettre est un contrebandier
« que votre grand'mère a sauvé de la prison l'année
« dernière. C'est un homme sûr. Comme la neige ne
« cesse de tomber depuis deux jours, nous aurons
« une grande difficulté à revenir, même en traî-
« neau. Je vous écris pour que vous rassuriez ma
« mère, qui s'inquiète facilement.

« Le contrebandier doit venir au-devant de nous,
« et il m'apportera de vos nouvelles. Nous par-
« tirons à huit heures du matin et nous espérons
« être arrivés avant la nuit.

« Je ne sais comment finir cette lettre. Je crois
« que vous ne m'en voudrez pas de me dire votre
« amie qui sera bien heureuse de vous revoir.

« EDMÉE. »

Sa lecture achevée, Maurice fit jouer le barreau qui maintenait les persiennes. Le messager escalada la fenêtre et sauta dans la chambre.

Maurice l'invita à faire honneur à une collation froide qui était servie régulièrement chaque jour pour son usage.

Il ne se fit pas prier. Avec cette grâce rustique et

fière des hommes de montagne, il salua Maurice e prit place à table, après avoir déposé dans un coin la carabine qu'il tenait à la main.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, aux épaules d'hercule. Chacun de ses mouvements avait une précision militaire. Il parlait lentement et avec une grande tranquillité. Son visage respirait une énergie mâle, un peu sombre, et malgré ses allures rébarbatives, son œil avait une expression de calme douceur.

— Mademoiselle de Vauchamps se porte bien? dit Maurice.

— Elle se porte bien.

— Je suis heureux d'avoir reçu de ses nouvelles... Vous avez fait une longue route. Si vous voulez vous jeter sur un lit une heure ou deux, il y a une chambre ici.

— Merci, dans un quart d'heure je repars.

— Vous ne craignez pas les douaniers?

— Je n'ai pas de contrebande.

Maurice sourit en regardant la lettre qu'il tenait à la main.

— Vous n'êtes pas venu à pied?

— Mon cheval est au bout du mur du jardin; il mange son avoine. Tout à l'heure, je donnerai la pâture à mon chien.

— Appelez-le, dit Maurice en ouvrant la fenêtre.

L'homme siffla. Un énorme chien des Pyrénées s'élança au milieu de la chambre.

— Le temps est dur pour le métier que vous faites, dit Maurice.

— J'ai femme et huit enfants... le pain est difficile à gagner... Monsieur, je vous remercie, me voilà prêt à partir... Que dirai-je de votre part ?

— Souhaitez un bon retour, et priez mademoiselle de Vauchamps d'inviter les personnes qui l'accompagnent à dîner chez madame Martinot.

— Ce sera dit... seulement, nous arriverons peut-être tard dans la nuit.

— On m'annonce dans cette lettre l'arrivée pour la fin du jour?

— Les chemins sont difficiles. Le vent s'est levé, la neige tombe, et il est possible que demain elle soit balayée dans les ravins. Comme les trous seront comblés, nous marcherons lentement, et les loups peuvent sortir de la montagne.

— Vous ne me disiez pas que la neige avait monté?...

— Nous avons bientôt un pied et demi.

— C'est dangereux.

— Le traîneau est bon et les deux chevaux sont solides.

— Les loups sortent?

— J'en ai vu dans la côte du Plain.

— Le traîneau est-il escorté?

— Il y a l'inspecteur de la marine, le conducteur et moi, avec nos carabines doubles... et puis Rampo, que voilà.

— C'est bien, je pars avec vous.

— Un homme n'est point de trop.

Maurice, sans répondre, escalada la fenêtre et donna un coup de sifflet.

La tête de Chaumin apparut à la fenêtre du second étage.

— Chaumin, sellez mon cheval.

Cet ordre donné, il rentra dans la chambre, mangea à la hâte et vida une bouteille de vin.

— Buvez encore, dit-il au contrebandier.

En quelques minutes, Maurice eut rempli sa gourde de chartreuse, endossé son manteau de fourrures et emprisonné ses mains dans une paire de moufles. Il glissa ses pistolets chargés dans ses poches, pendit sa poudrière à son cou, prit sa carabine et attendit.

Quelques instants après, Chaumin amena le cheval sellé.

Maurice referma les persiennes, sortit par la

porte du jardin, chargea Chaumin d'informer sa grand'mère qu'il était allé au-devant d'Edmée, et monta à cheval.

Le contrebandier l'attendait, prêt à partir.

Au moment où ils rejoignaient la route qui serpente au flanc de la montagne, un homme s'avança au-devant des chevaux.

C'était le vieux douanier, le père de la Couleuvre, qui veillait à la tête du pont du Vieux-Moulin.

— C'est moi, père Lévrier, dit le contrebandier. Je vais ramener de la dentelle demain.

— C'est bon, Joseli, c'est bon. Je connais tes chemins. Avec qui es-tu?

— Avec moi, dit Maurice.

Le douanier se découvrit.

— C'est sacré, dit-il en s'éloignant.

— Brave homme! dit le contrebandier... Il fait son devoir avec humanité.

— Son métier est dur aussi.

— Il aurait pu me tuer mon chien, il y a deux ans. L'animal portait vingt montres de Genève sous le ventre.

— Et pourquoi n'a-t-il pas tiré?

— Rampo a sauvé quelquefois des hommes

tombés dans le Doubs, et il a ramené un douanier perdu dans la neige...

— Ne pourriez-vous trouver à vivre sans faire la contrebande ?

— Je saurais tenir une ferme, mais les fermiers ne manquent pas.

— Vous serez demain fermier de Noirsure.

— Monsieur Martinot, votre grand'mère me connaît. Mes huit enfants vous devront d'être des honnêtes gens. Pour moi, vous êtes mon maître, et vous verrez si je sais obéir.

— C'est bien.

Maurice alluma un cigare, et ils continuèrent leur chemin en silence, interrogeant l'espace.

La lune était masquée par un voile épais de nuages. Après trois heures de marche, vers six heures du matin, Maurice et son compagnon mirent pied à terre dans une ferme pour manger une tranche de jambon et laisser reposer leurs chevaux, puis ils reprirent leur route.

D'après leurs calculs, ils devaient rencontrer les voyageurs vers midi. La neige tombait toujours. Vers huit heures, à un tournant de la route, le cheval de Maurice s'arrêta net.

— Les loups, dit flegmatiquement son compa-

gnon. Le chien est devant, nous pouvons passer.

Quelques loups, en effet, se montraient à leur droite, sur la lisière de la côte de sapins qu'ils suivaient à une demi-portée de fusil. L'hésitation du cheval fut de courte durée, et il reprit le pas sans que Maurice l'eût touché de l'éperon.

A mesure qu'ils gagnaient les hauteurs, la neige devenait plus épaisse.

Cependant les chevaux avançaient.

Il était une heure de l'après-midi.

— Le soleil ne percera pas, dit le contrebandier regardant le ciel couleur de plomb. Laissons souffler les bêtes, le traîneau ne doit pas être loin.

Une demi-heure s'écoula.

Maurice tira un coup de carabine.

A cet appel, une détonation lointaine se fit entendre.

— Les voici, dit-il avec un soupir de joie, car l'inquiétude commençait à le gagner.

Le traîneau parut à l'horizon.

— Rechargez votre carabine, dit le contrebandier... Il y a quelque chose.

— Il faut avancer, dit Maurice.

— Non.

— Pourquoi ?

— Notre-Dame du Mont!... gardez-les!

— Qu'y a-t-il?

— Je crois qu'ils sont suivis par une meute de loups... Il n'y a qu'un cheval au traîneau...

La caravane approchait.

— Oui, dit Maurice rechargeant son arme, il y a du danger.

Quand le traîneau fut à portée de la voix, le conducteur se leva sur son siége, et cria :

— Gardez votre feu!

Le traîneau s'arrêta auprès d'eux.

Après l'échange rapide des saluts, l'inspecteur de marine descendit et s'approcha de Maurice.

— Un de nos chevaux, dit-il, a buté contre un tronc d'arbre caché par la neige, il s'est blessé au poitrail et les loups suivent la trace du sang... Faut-il l'abandonner?

Maurice regarda le contrebandier.

— Gardons le cheval, dit le montagnard. Il sera toujours temps de le donner. Il perd beaucoup de sang?

— Oui.

— Si vous mettez les loups en appétit de chair fraîche, ils voudront tout.

— Mais leur nombre augmente.

— Ils n'osent approcher. Le meilleur est d'aller en avant le plus longtemps possible. Nous pourrons peut-être gagner la ferme. Là, nous sommes bons.

Le conducteur fut de l'avis du contrebandier. On attela le cheval de Maurice, qui prit place dans le traîneau à côté d'Edmée.

Les loups, disséminés au loin sur la plaine blanche comme des taches noires, suivaient le traîneau avec des hurlements.

La présence de Maurice et du contrebandier ramena la confiance. Les visages des deux jeunes filles s'illuminèrent d'un joyeux sourire de bienvenue. La civilisation reprit ses droits, et les quatre personnes qui occupaient le traîneau engagèrent la conversation.

Joseli, le contrebandier, marchait en arrière avec son chien.

Maurice, qui tournait le dos aux chevaux, suivait les mouvements des loups.

— On jurerait que ces animaux ont étudié la stratégie, dit-il. Ils marchent en tirailleurs et forment un demi-cercle très-régulier...

Edmée se pressait contre lui et semblait chercher son regard.

Tout à coup, au moment où le traîneau descendait

une spirale en pente raide, trois loups se montrèrent sur la gauche, et mademoiselle Laure ne put retenir un cri d'effroi.

Le contrebandier fit un signe à Maurice.

Le traîneau s'arrêta.

Quatre coups secs de carabine retentirent.

Deux loups roulèrent sur la place.

Le troisième, blessé, prit sa course en hurlant, et rejoignit les autres qui s'étaient arrêtés au bruit de la détonation.

Il était quatre heures et demie. La nuit tombait rapidement. Le traîneau avançait péniblement. Cependant ils purent gagner la ferme où tout le monde mit pied à terre.

Après s'être réchauffés, les quatre voyageurs, accompagnés du fermier, de ses gens armés et des chiens, sortirent en s'avançant dans la campagne et commencèrent une fusillade nourrie. Les loups, vivement traqués par les chiens, se perdirent dans la montagne, et le bruit lointain de leurs hurlements rassura tout le monde.

On se remit en route, après un repas improvisé, pendant que les hôtes protégeaient la retraite de la caravane, prêts à faire feu sur le premier loup qui se montrerait.

Il fallut qu'Edmée acceptât le manteau de Mau-

rice, qui s'enveloppa d'une couverture de cheval.

Le voyage s'acheva gaiement. Vers dix heures du soir, ils aperçurent les lumières de Saint-Hippolyte au fond de son entonnoir de montagnes, et furent reçus par madame Martinot et madame de Vauchamps qui les attendaient avec inquiétude.

Les émotions pénibles avaient disparu. Malgré la fatigue de la journée, le souper fut très-animé et se prolongea assez tard.

Edmée, son amie Laure et Maurice formaient un groupe très-bruyant, pendant que M. Duplessis causait coupes de bois et code de procédure avec madame Martinot.

Edmée avoua à Maurice que cette journée lui laisserait un de ses meilleurs souvenirs, malgré les loups. On mit sommairement mademoiselle Laure au courant des événements qui s'étaient accomplis, et on parla longuement de Stéphane.

— Si votre ami n'était pas parti, dit Edmée, nous l'aurions marié avec Laure.

— J'aime beaucoup les artistes, dit-elle en riant.

— Mon Dieu, mademoiselle, si vous désirez connaître Stéphane, je lui écrirai de venir.

— Je ne demanderais pas mieux, mais nous devons être à Paris à la fin de la semaine.

Il serait puéril de raconter en détail les rapports familiers qui unirent, pendant quelques journées rapides, Maurice et les deux jeunes filles.

Mademoiselle Laure n'eut pas besoin d'une grande pénétration pour comprendre que Maurice adorait son amie. Sa présence à Saint-Hippolyte fut un événement capital. Son père, instruit de l'ostracisme qui pesait sur Edmée, employa toute son influence pour lui ramener des amis. Le respect sympathique qu'il lui témoigna déconcerta l'ennemi.

La veille de son départ, une soirée fut donnée par M. Menoux, le médecin. A part M. Rondot et sa famille, qui s'excusèrent, la ville entière y était représentée par ses notabilités. Ce fut un coup de maître, savamment joué par le médecin et son fils. Si les relations ne prirent pas tout d'abord une tournure cordiale, Edmée était redevenue reine; elle avait reçu publiquement une réparation éclatante, et remporté une réelle victoire qu'elle devait à Maurice.

Le lendemain, Laure et son père firent leurs visites d'adieu qui consolidèrent l'œuvre diplomatique commencée les jours précédents, et les deux amies échangèrent la promesse de se revoir au printemps, soit à Paris, soit à Saint-Hippolyte.

On touchait aux derniers jours de décembre. Ma-

dame de Revigny, enchantée du cours de ces revirements heureux et fidèle à sa politique, invita madame Martinot et madame de Vauchamps à passer chez elle la veillée de Noël qui précédait la messe de minuit. Par cette invitation, elle réduisait Edmée et Maurice, ses victimes, à une longue soirée de tête-à-tête pour aboutir à ce résultat définitif qu'Aristote appelle « *la conspiration générale des événements.* »

La nuit de Noel

« C'est la nuit de Noël, la nuit froide.

« Tous les bruits semblent dormir ensevelis sous la neige, — blanc linceul.

« Sous la neige qui étincelle aux rayons bleus de la lune.

« On entend siffler la bise qui se lamente au dehors.

« Pendant que la neige s'amoncelle lentement sur les toits.

« Toutes les fenêtres sont éclairées.

« C'est la nuit de Noël, la nuit froide.

« Par-ci, par-là, on aperçoit les ombres vigoureuses d'enfants en groupes qui traversent les rues silencieuses.

« Ils s'arrêtent aux portes des maisons des riches, et ils chantent la chanson monotone, la vieille bal-

lade des pâtres. Une porte s'ouvre, et une vieille femme sur le seuil leur donne des fruits secs et quelques sous usés.

« Et quand la porte est refermée, ils s'en vont plus loin, jusqu'à ce qu'on leur dise d'entrer se chauffer au poêle rouge et d'écouter l'histoire commencée.

« Ils se glissent dans la chambre, leurs sabots à la main, pour ne pas réveiller les enfants qui dorment dans leurs petites chapelles blanches, et ils écoutent.

« L'histoire est finie.

« Le veilleur de nuit crie tout en haut du clocher :

« *Il est minuit, il est minuit, repos...* »

« La cloche sonne faiblement.

« Sa voix semble mourir dans la neige.

« C'est la nuit de Noël.

« On prend des lanternes, et on va à l'église illuminée.

« Comme les cierges brûlent en haut des piliers froids !

« Comme le chœur étincelle !

« La vapeur de l'encens monte jusqu'à la voûte, blanche et légère comme les nuages du matin.

« Les voix grêles des enfants se mêlent au grave murmure de l'orgue.

« Comme les cantiques sont purs !

« Comme le tableau rouge du maître-autel resplendit dans son grand cadre d'or !
« C'est la nuit de Noël, la nuit de Noël.
« Il nous faut tous aller à la crèche.
« C'est la nuit de Noël. »

. . . .

Maurice, selon son habitude, entra au salon sans se faire annoncer. Edmée l'attendait, assise au coin d'un grand feu qui flambait dans la cheminée. Elle était enveloppée dans la robe de chambre qu'elle portait la première fois qu'il l'avait aperçue au jardin.

Maurice én fit la remarque. Elle sourit en lui tendant la main.

— Vous êtes seule, mademoiselle? dit-il.

— Oui, ma mère est chez madame de Revigny.

Des pas lourds se firent entendre dans l'escalier, puis on entendit des voix confuses.

Zoé entra.

— Mademoiselle, ce sont les enfants qui viennent chanter le *noël* du bout de l'an. Faut-il leur dire de s'en aller?

— Non, au contraire, dis-leur de chanter.

Zoé ferma la porte. Les voix commencèrent :

Voici bientôt le dernier jour,
Le dernier jour de cette année,
Une année bien à votre aise,
Remplie de félicité.

Chers chrétiens, soyez pas chiches
De vos biens à nous donner;
Vous n'en serez pas moins riches;
Nous boirons à votre santé.

Si nous n'avons rien chez vous, madame,
Chez qui voulons-nous aller?
Ce n'est pas chez la bergère,
Elle n'a rien à nous donner.

Nous avons vu ces trois villages
Qui *sont* presque été brûlés:
L'Alsace et l'Allemagne,
Aussi la Frauche-Comté.

Quand la troupe d'enfants eut redescendu bruyamment l'escalier, Edmée et Maurice échangèrent un regard.

Tous deux avaient quelque chose à se dire, une pensée dans le cœur, un mot aux lèvres. Tous deux se trouvaient dans cette disposition d'esprit particulière qui favorise les confidences. Ils pressentaient que, dans cette soirée, l'un des deux prononcerait une de ces paroles qui enchaînent les destinées ou les séparent comme le tranchant d'un glaive.

Depuis le jour où ils s'étaient rencontrés, leur

conduite extérieure avait été plutôt celle de deux adversaires que de deux amoureux. Ce duel sans témoins s'était livré sur le terrain banal des événements les plus ordinaires de la vie. Pour obéir au désir de sa grand'mère, Maurice avait joué consciencieusement un rôle bien inutile : Edmée l'aimait, et l'amour l'avait transformée.

Leurs regards s'interrogeaient, mais depuis longtemps déjà, ils avaient fait pacte d'amitié et mis bas le masque de cette apparente froideur qui était leur arme.

Ce fut Edmée qui rompit le silence :

— Quand partirez-vous? dit-elle.

— Je ne pars pas, répondit Maurice.

— Que ferez-vous ici?

— Je m'y plais, et j'y reste.

— Suis-je pour quelque chose dans cette détermination?

— Oui.

— Il est vrai que si vous partiez je serais bien seule. Vous m'avez donné de grandes preuves d'amitié, et je n'oublierai pas celle-ci... Il faut que je vous fasse une question.

— J'y répondrai.

— Pourquoi vous êtes-vous battu?

— On m'y a forcé.

— J'ai tout su. Mais vous auriez pu éviter ce duel. J'ai été prévenue trop tard pour l'empêcher.

— Pourquoi l'empêcher ?

— Parce que ma réputation est au-dessus des propos d'un homme mal élevé, et qu'il était inutile de risquer votre vie pour lui donner une leçon.

— On vous calomniait.

— Que m'importe?

— Il m'importait, à moi : j'étais le prétexte... Laissons cela... Il faut que vous sachiez une chose : ma grand'mère m'avait demandé de ne jamais céder à aucune de vos volontés.

— Je l'ai compris, mais dans quel but?

— Je crois qu'elle veut nous marier.

Edmée pâlit.

— Nous sommes libres, ajouta Maurice. Vous ne pouvez vous résigner à vivre ici, dans une ville où vous n'avez guère que des ennemis?

— Il le faut, cependant.

— Edmée, m'aimez-vous?... Un mot?...

— Oh! oui, Maurice, je vous aime.

— Voulez-vous être ma femme?

— Oui, dit-elle en se levant. Et vous, m'aimez-vous bien?

— Si je vous aime! dit Maurice en lui posant les mains sur les épaules. Vous en doutez?

— Non, Maurice, je vous aime tant, moi... Je suis à vous... depuis longtemps... Ne le saviez-vous pas?...

— Merci, Edmée, chère Edmée!

— Cher Maurice... Qui m'aurait dit tout à l'heure qu'il y avait autant de bonheur dans la vie...... Cher Maurice... oui, je vous aime.

— Je serai heureux avec vous, Edmée.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûr... Edmée, je suis presque votre mari... Je voudrais vous embrasser.

Elle s'approcha vivement. Maurice la prit dans ses bras, et ils échangèrent leur âme dans un baiser.

— Vous tremblez, Edmée, remettez-vous.

— Vous tremblez aussi, Maurice... Ah! je pleure.

— Est-il vrai que nous nous aimions si bien?

— Oh! oui... Si vous étiez parti, Maurice...

— Vous ne l'avez pas supposé?

— Je ne sais pas, j'avais peur de vous perdre... Quand il t'a blessé, vois-tu, je...

— Quoi?

— Oh!... rien, Maurice.

— Ne parlons plus de cela. Il faut nous marier immédiatement.

— Oui.

— Le jour même de notre mariage, nous partirons pour Paris, où nous passerons l'hiver.

— Oui. Après?

— Nous voyagerons. Si vous le voulez, nous reviendrons à Saint-Hippolyte, et si vous vous y plaisez, nous y passerons quelques mois d'été tous les ans... Une fois ma femme, ajouta Maurice, il faudra qu'on compte avec nous. Nous aurons des amis, et je ne conseille à personne de jouer contre moi. Au fond, nous sommes aimés par les honnêtes gens, et nous sommes assez riches pour être respectés par les autres.

— Quel dommage que je ne sois pas riche aussi...

— Le hasard a voulu que ce soit moi. Vous ne m'en voulez pas?

— Un peu... cher, cher Maurice... Mais il va être minuit... Il faut aller à la messe.

Maurice la regardait, suivant ses moindres mouvements.

Quand elle prit son bras pour se rendre à l'église, Maurice lui dit à voix basse :

— Comme vous êtes belle, Edmée, mon amour!...

— Je vous aime, murmura Edmée.

En revenant de l'église, vers une heure du matin, madame Martinot, madame de Vauchamps, Edmée et Maurice se rendirent chez madame de Revigny où un souper était servi.

Le couvert de Stéphane était mis et son verre fut rempli.

Vers la fin du repas, madame de Revigny, qui l'avait animé de sa gaieté la plus incisive, leva son verre en disant :

— Je bois au mariage de ceux qui s'aiment.

Madame Martinot présenta son verre au choc de celui d'Edmée.

— Trinquez-vous, Maurice? dit-elle en le tendant de son côté.

— Oui, grand'mère.

— Eh bien, madame de Vauchamps, les enfants ont échangé leurs verres, ajouta-t-elle.

— Je serais heureuse d'avoir un fils, madame Martinot, et un fils comme le vôtre.

Madame de Revigny éclata de rire :

— Mais regardez donc ces deux beaux enfants-là qui ne s'embrassent pas!

— Je vous demande bien pardon, madame, dit Maurice avec douceur, nous nous sommes fort bien embrassés.

— Quand cela?



— Avant la messe, madame.

— Monsieur l'insolent qui se vante, et Edmée qui ne le dément pas!

— C'est moi qui ai embrassé mon fiancé, dit Edmée, et la première.

— Cela ne se fait pas.

— Il paraît que si, dit Maurice.

— Vous vous moquez de moi.

— C'est la vérité.

— Eh bien! voilà du joli... Moi qui la prêchais depuis quinze jours... Edmée, c'est tout à fait bien, venez m'embrasser aussi...

Edmée s'approcha.

— Il est très-joli garçon, lui dit madame de Revigny à l'oreille. Il vous adore. Vous l'aimez comme une folle, n'est-ce pas?

— Oui.

— Dieu! mes vingt ans!... Aimez-vous toujours bien et ayez de beaux enfants. Je serai marraine.

— Je me doutais de quelque chose, dit madame Martinot.

— Et moi aussi, murmura madame de Vauchamps avec un soupir.

— Monsieur Maurice, dit madame de Revigny, Edmée est un peu ma fille d'adoption. Vous avez

agi en bon gentilhomme comtois. Je lui donne mes diamants. Plus tard, elle aura ma fortune.

— Madame, dit Edmée...

— Vous n'en voulez pas?...

— Comme vous êtes bonne!

— Je suis très-bonne femme... Embrassez-vous donc!... Sont-ils beaux!... Encore... là... c'est bien, vous m'avez donné cent mille francs de plaisir, nous sommes quittes... Vous viendrez tous les deux déjeuner avec moi demain matin... vous entendez, petite sournoise, et vous aussi, monsieur le beau ténébreux?

ÉPILOGUE

STÉPHANE A MAURICE

« J'ai reçu ta lettre, mon cher Maurice, et je me « bornerai à une seule réflexion : ce n'était pas la « peine de me laisser partir pour me faire revenir si « tôt. J'emporte une cravate blanche et un habit « noir, et je serai à Saint-Hippolyte après-demain.

« Embrasse tout le monde de ma part.

« *Tibi.* « STÉPHANE GIRAUD.

« P. S. — Quant à la jeune personne dont tu me « parles, mademoiselle Laure, si elle a le malheur « de vouloir m'épouser, elle payera cher cette fan- « taisie parfaitement insensée. »

Le mariage de Maurice et d'Edmée fut célébré le 5 janvier. Le jour même, ils partaient pour Paris en compagnie de Stéphane.

Un mois plus tard, Narcisse épousait triomphalement mademoiselle Aldegonde, et on ne manqua pas de remarquer combien sa toilette et les bijoux dont elle était littéralement chargée auraient humilié mademoiselle de Vauchamps, qui s'était mariée en simple robe de taffetas blanc et sans diamants.

On sut cependant bientôt que madame de Revigny avait mis ses diamants dans la corbeille d'Edmée, c'est-à-dire cent mille francs, et qu'elle l'avait choisie pour son héritière.

Isidore Charvin est le mari de mademoiselle Léocadie Serpinet.

M. Rondot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur; il porte sa croix le dimanche et les jours de cérémonie. Il ne veut pas encore s'avouer à lui-même que mademoiselle Aldegonde mène les écus bon train, et donne le ton de la mode à Saint-Hippolyte.

Madame de Revigny va un peu mieux. Depuis

quelque temps elle peut être portée au jardin dans un fauteuil. Elle regrette Edmée, et quand elle la voit, elle ne manque pas de lui dire : « Si je ne m'é-« tais pas mêlée de vos affaires, vous ne seriez pas « encore mariée, petite folle ! »

Madame de Vauchamps, restée seule avec la vieille Zoé, voit tous les ans sa fille, et lui donne des conseils pour élever deux beaux enfants, un garçon et une fille, qui ont vu le jour à Saint-Hippolyte.

La Couleuvre s'est relevée peu à peu par de douces influences; mais, depuis sa maladie, elle a conçu l'horreur de la solitude. Madame Martinot l'a prise à son service. Elles lisent ensemble les lettres de Maurice et causent de lui. La Couleuvre adore ses enfants, et quelquefois elle soupire en regardant son portrait peint par Stéphane.

Soleil, le buveur d'huile, est sergent dans la légion étrangère.

Stéphane est devenu célèbre et continue ses *Catilinaires* contre les femmes. Il est resté garçon et dîne tous les dimanches chez Maurice, qu'il accompagne dans ses voyages en Franche-Comté.

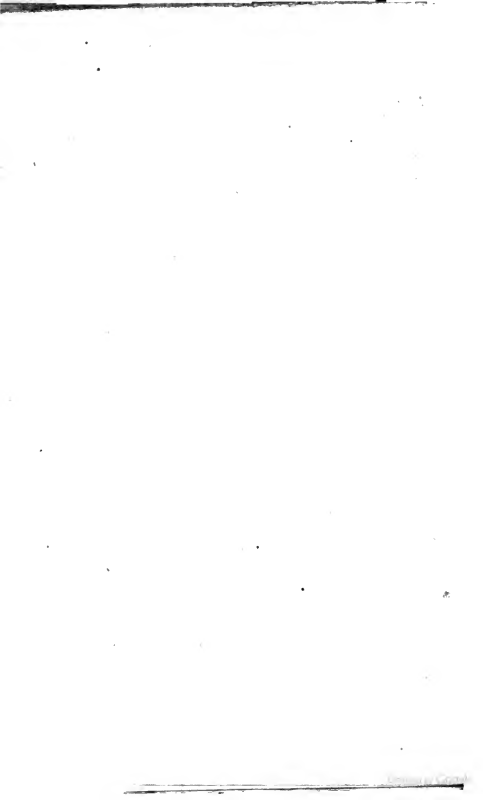
Trois ans après les événements qui ont été racontés, le peintre reçut un paquet cacheté de cire noire.

C'était le portrait d'Edmée.

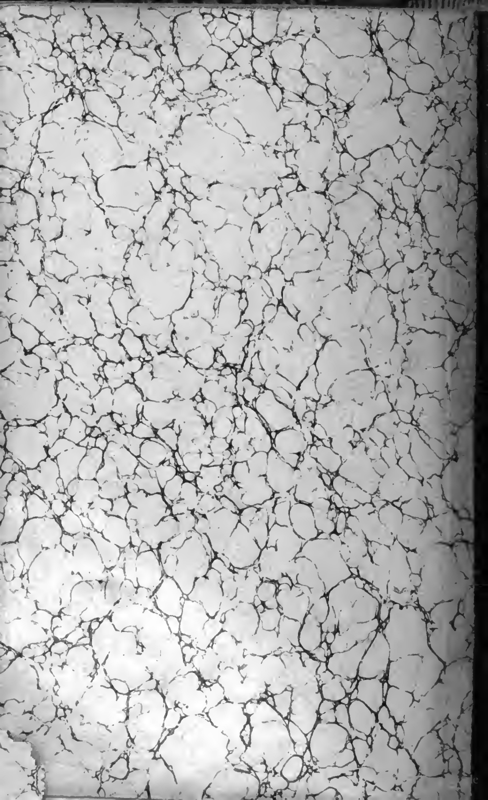
Pauvre abbé Daphnis !...

Paris, septembre 1861.

FIN










BIBLIOTE


BIBL

TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imprimerie L. POUPART-DAVYL, rue du Bac, 30.



